

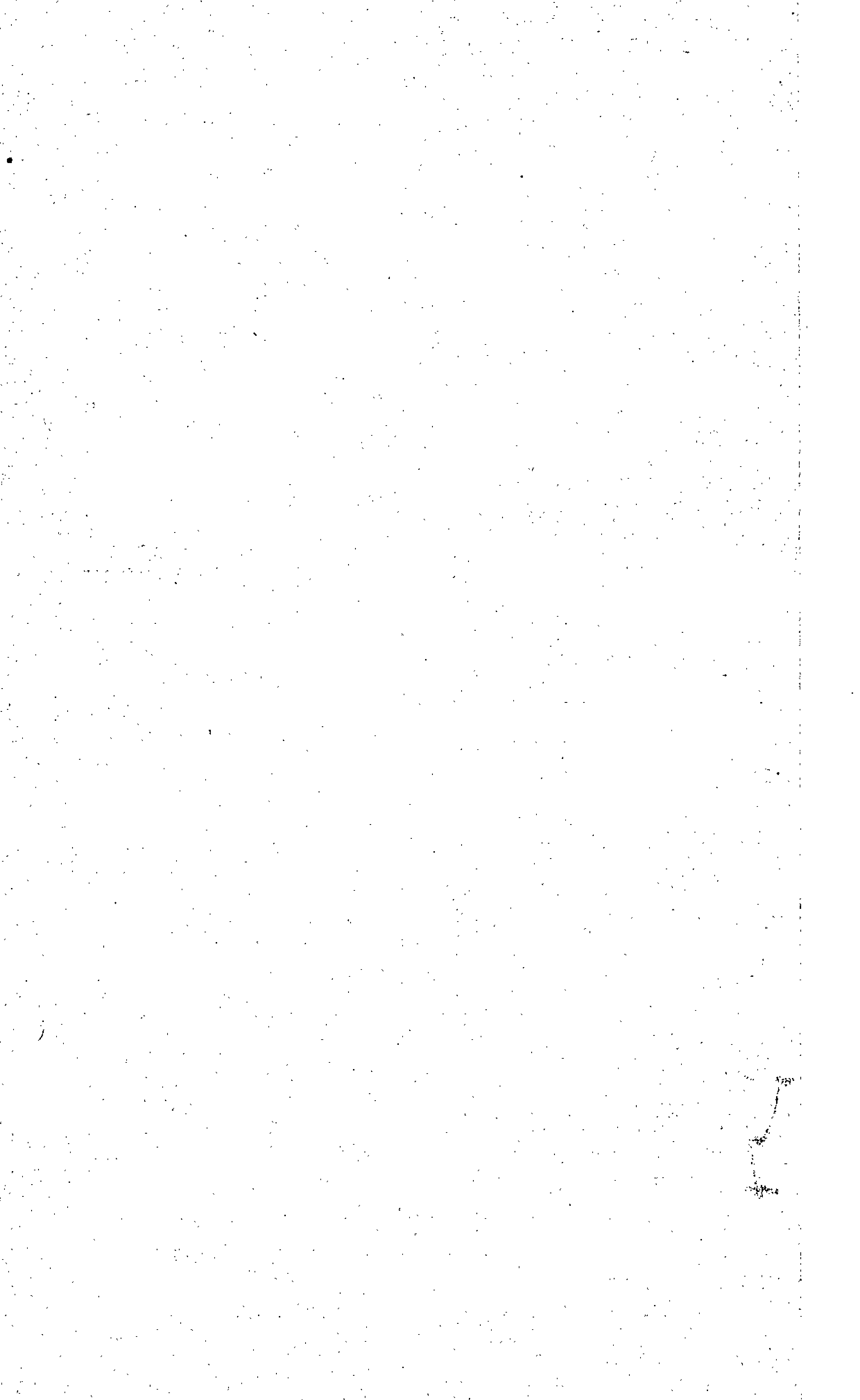


Le chevalier de Saint-Georges (2e éd.) par Roger de Beauvoir





Beauvoir, Roger de (1809-1866). Le chevalier de Saint-Georges (2e éd.) par Roger de Beauvoir. 1840.



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.



Le Chevalier de S.t Georges.

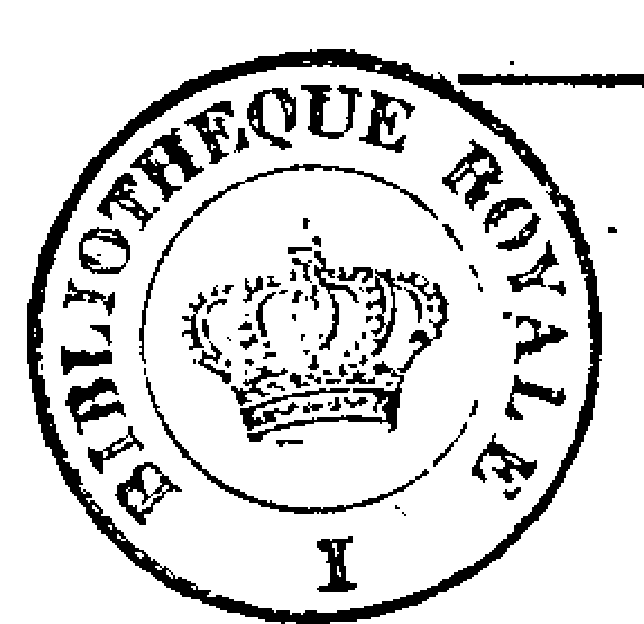
LE CHEVALIER
DE
SAINT-GEORGES

PAR

Roger de Beauvoir.

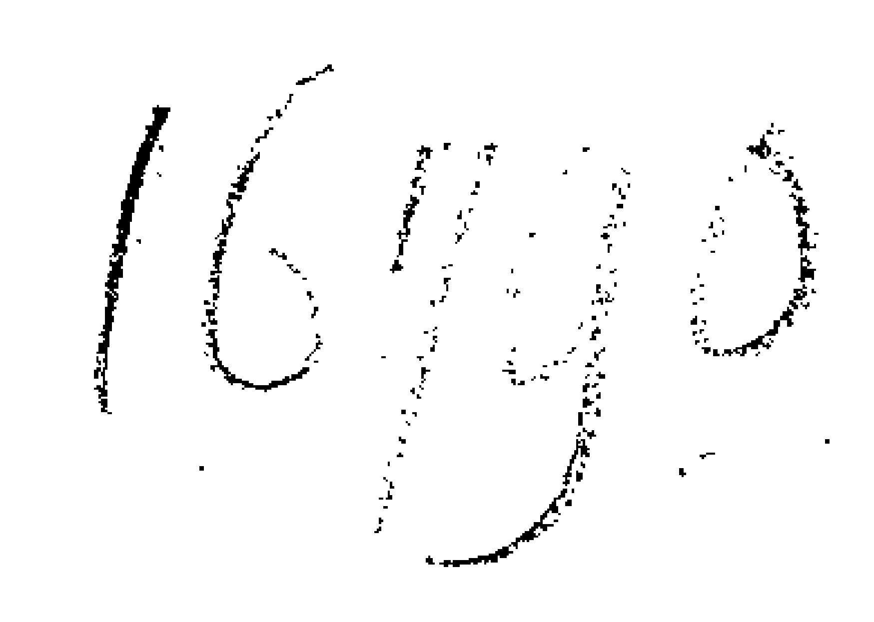
Deuxième édition,
AVEC DE NOUVELLES NOTES DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
13, PLACE DE LA BOURSE.

1840.



NOTICE.

Roger de Beauvoir (Eugène) est né à Paris le 8 novembre 1809. Son père occupait aux finances, sous M. de Barbé-Marbois, la place de premier commis qui répond à la place actuelle de secrétaire général. Un commencement de disgrâce le relégua au poste de receveur général à Laon. Il acheva de perdre, à l'époque de la guerre d'Espagne, la faveur de Napoléon, et fut enfermé dans une prison d'État, où il resta jusqu'à la Restauration. La reine Hortense ne fut pas, dit-on, étrangère à cette mesure. Roger de Beauvoir, alors âgé de onze ans, fut d'abord placé chez les oratoriens, à Juilly; de là il passa

chez les jésuites, à Saint-Acheul. Il finit ses classes au collége de Henri IV. Éducation toute de contrastes comme l'esprit de l'élève, qui, au milieu de ses mouvemens fantasques, montrait déjà un goût dominant pour la poésie. Il préluda dès lors par des proverbes et des comédies, dont ses camarades ont gardé le souvenir, à un avenir littéraire qu'il ne prévoyait pas alors lui-même.

Ses parens le destinaient à la diplomatie. Sa mère (Mlle de Bully) avait depuis longtemps acquis l'estime du prince Jules de Polignac, dont son mari avait partagé la captivité. Quand son fils fut sorti du collége, elle le plaça sous la protection et le patronage du prince, alors ambassadeur en Angleterre. La révolution de 1830 dérangea les projets formés. Roger de Beauvoir renonça de lui-même à toute carrière politique et s'adonna à la littérature. Son premier ouvrage, *l'Écolier de Cluny*, parut en 1832. L'auteur voyageait alors en Italie : il ne put jouir du succès de son livre, dont plusieurs éditions furent enlevées en son absence. Il y a dans ce roman une belle empreinte de l'époque, un style chaud, coloré, des recherches très-profon-

des et plus sérieuses qu'on ne devait les attendre d'un homme aussi jeune. Mais ce qui le distingue surtout à travers une érudition quelque peu cléricale et indigeste, c'est la finesse des moyens et l'élégance de la forme. Cet ouvrage précéda de deux mois l'apparition de la *Tour de Nesle* et contribua peut-être à faire naître ce drame. Il est à remarquer, du reste, que presque tous les sujets traités par M. de Beauvoir dans les livres ou les revues ont éveillé l'attention et stimulé la convoitise de certains monopoleurs dramatiques.

Après le succès de son premier livre, *l'Écolier de Cluny*, Roger de Beauvoir se vit recherché bien vite par les publicateurs; il travailla à plusieurs recueils périodiques, principalement à la *Revue de Paris*, où ses articles, ses nouvelles et particulièrement la chronique qu'il rédigeait alors furent véritablement remarqués. Il en fut de même de tous les journaux quotidiens auxquels il attacha son nom.

Son voyage en Hollande, voyage entrepris aux frais de la *Revue de Paris* et dans lequel il eut pour compagnon son ami Alphonse

Royer, lui fournit le thème d'une foule d'observations piquantes qu'il recueillit en volume et qui servent d'introduction au livre de *Ruysch*. Ruysch est le sujet d'une nouvelle charmante, d'un ravissant tableau hollandais, qui consolida la réputation de l'auteur, déjà établie par les *Soirs au Lido*, *le Pulcinella*, *le Café Procope*, etc. Plus tard, *l'Auberge des trois Pins*[1], *les Histoires Cavalières*, et enfin le beau roman du *Chevalier de Saint-Georges*, traité par Roger de Beauvoir en livre et en comédie, le placèrent au rang de nos littérateurs les plus distingués. Il ne faut pas oublier *la Cape et l'Épée*, recueil de poésies pleines de charme et de vivacité, broderie française et espagnole à la fois, qui n'a qu'un défaut, celui de n'avoir pas donné suite à quelque nouvelle composition de ce genre.

Roger de Beauvoir est essentiellement artiste : il comprend l'art dans toutes ses formes et dans toute sa portée. Son style est surtout cavalier et singulièrement piquant, il porte l'épée au côté et le plumet sur l'oreille. Il a

[1] En société avec M. Alphonse Royer.

fait une étude approfondie de deux siècles, du siècle de Henri IV et de celui de Louis XV : on ne peut mieux peindre le premier que dans *René le Tueur*, le second que dans *le Café Procope* et *le Chevalier de Saint-Georges*. Les habitudes, les meubles, les conversations oisives et pimpantes du dix-huitième siècle, Roger de Beauvoir les possède et les incruste dans une nouvelle avec un merveilleux tour d'habileté.

Roger de Beauvoir est certainement un des hommes du monde qui a le plus d'esprit; sa conversation est un vrai feu d'artifice. Il n'y a point de circonstance un peu connue qui n'amène de sa part des mots étincelans de malice et d'à-propos. Il a composé des complaintes et des épigrammes qui feraient le divertissement de Paris si elles étaient connues; mais l'auteur est de trop bonne compagnie pour livrer au public une galerie de portraits destinés à l'intimité. C'est dommage, ils pourraient servir à l'histoire contemporaine, tant ils sont ressemblans.

Parmi les gens de goût, on cite avec de grands éloges l'appartement de M. Roger de Beauvoir : il y a réuni les styles opposés de la

renaissance et du dix-huitième siècle, dans ce qu'ils ont de plus recherché et de plus séduisant. Des tableaux de prix composent sa collection, où se lisent non-seulement les noms des peintres actuels, mais encore ceux des anciennes écoles. M. Roger de Beauvoir passe généralement pour un des *lions* de la littérature. Il a trop d'esprit pour accepter ce titre dans toute son étendue; aussi n'y prête-t-il que juste assez pour être fort élégant, sans arriver au ridicule.

Voici la liste des principales feuilles où M. Roger de Beauvoir a disséminé des articles pleins de fantaisie et de verve :

La Revue de Paris, — *la Mode*, — *l'Europe littéraire*, — *le Siècle*, — *l'Europe monarchique*, — *le Monde*, — *la Revue du XIX*e *siècle*, — *France et Europe*, — *le Journal des jeunes personnes*, — *le Messager*, — *l'Artiste*, — *la France littéraire*, — *le Figaro*, — *la Caricature*, — *le Vert-Vert*, etc., etc.

Parmi les recueils périodiques où il a écrit, il faut compter de plus :

Le Salmigondis, — *l'Italie pittoresque*, — *les Français peints par eux-mêmes*, — *le Diamant à dix facettes*, etc., etc.

Les débuts de M. Roger de Beauvoir viennent d'être trop heureux au théâtre pour qu'il ne poursuive point cette voie où l'attend sans doute le succès.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

A M. DELLOYE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

Monsieur,

Vous m'avez proposé la réimpression du *Chevalier de Saint-Georges* en joignant votre prospectus à votre lettre. Je suis heureux de voir que je ne suis pas le seul entre les littérateurs qui donne mon adhésion à vos projets.

La question importante de la contrefaçon m'a toujours paru de nature à préoccuper un gouvernement qui se dit le protecteur né des lettres; malheureusement cette question ne pouvant être résolue que par des traités internationaux, le pouvoir actuel semble peu empressé d'enlever à l'étranger sa plus belle branche d'industrie nationale, la piraterie des livres sortis des presses françaises.

C'est là pourtant, vous le savez mieux que personne, monsieur, une horrible plaie, et les placets formés contre elle remontent plus haut que notre époque [1].

Qu'a fait jusqu'à ce jour le gouvernement? Il s'est borné à la nomination de commissions impuissantes, il a donné de vive voix des promesses et n'en a tenu aucune. La Société des Gens de lettres, alarmée de cet état de choses, vient tout récemment d'élaborer en son comité un rapport au ministre, rapport dans lequel elle ne manifeste que trop les alarmes des écrivains et la pénurie des éditeurs.

Vis-à-vis de cette apathie d'un pouvoir qui compte pour ministres des hommes qui ne doivent leur élévation qu'à la presse, vous avez compris excellemment, à mon sens et à celui de plusieurs de mes confrères, le danger du prix trop élevé des livres, et vous avez

[1] Dans le tome XVI de la collection de la *Revue de Paris* (19 avril 1835), nous développions déjà quelques idées à ce sujet après un voyage en Belgique, fait en société avec M. Alphonse Royer. Envoyés en Belgique par la *Revue de Paris*, nous avions été à même plus que tout autre d'apprécier les progrès de la contrefaçon.

eu recours aux auteurs pour combattre la contrefaçon belge par ses propres armes. Au prix de la plus mince location d'un ouvrage nouveau dans un cabinet de lecture, vous donnez un charmant volume libéré des fautes innombrables qui portent une atteinte réelle à l'écrivain dans les éditions étrangères; vous l'enrichissez en outre de vignettes et de portraits qui donnent à l'œuvre un véritable relief. Le roman surtout, cette fantaisie qui se complaît plus que toute autre dans un format commode et léger, recevra ainsi, je n'en doute pas, une popularité plus réelle, plus étendue.

S'il fallait des preuves à l'appui du format in-18, nous citerions presque tous les romans du dix-huitième siècle. La bibliothèque d'un château ne se composait guère alors que de l'abbé Prévot, de Mme Cottin et d'Anne Radcliff; vous y introduisez Saint-Simon, Mme de Sévigné, Tallemant, et ce piquant arsenal d'érudition et d'esprit, les *Mémoires de la marquise de Créquy*, œuvre de bénédictin et de douairière tout à la fois. A cela vous ajoutez, monsieur, quelques publications plus récentes dont le succès

vous a paru suffisamment indiqué par l'écoulement rapide d'une première édition. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ce qu'il y a de littéraire en France sympathise avec vos efforts, et que si un tel projet ne devait pas réussir, ce serait à désespérer du salut de la librairie. Les sacrifices que nous nous imposons en faveur de votre publication prouvent mieux que tout autre raisonnement l'adoption de vos idées par l'écrivain; je souhaite, pour mon compte, que votre entreprise fixe l'attention de ceux qui doivent avant tout se préoccuper dans un État du progrès et de la tutelle des lettres.

Je vous donne mon adhésion entière pour la seconde édition du *Chevalier de Saint-Georges*.

Agréez, etc.

ROGER DE BEAUVOIR.

De la Folie-Bellanger, 2 août 1840.

A M. LE DUC

DE FITZ-JAMES.

MON CHER DUC,

Il y a de ces livres que l'on compose en songeant à ses amis; celui que vous allez lire est du nombre.

En écrivant l'histoire du *Chevalier de Saint-Georges*, j'évoquais souvent en idée votre noble père, qui traversa lui-même brillamment ce dix-huitième siècle, dont les mille teintes se reflètent sur mon héros.

Mieux que moi, — sans aucun doute, — à l'aide de sa parole inspirée et chaleureuse, il eût entretenu dans l'âme du lecteur quelque amour et quelque pitié pour ce siècle, dont on est convenu d'insulter aujourd'hui toutes les gloires et que l'on affuble à plaisir d'un manteau de vices, sans songer que chez la plupart de ces hommes ces vices, que leur imposait leur époque, furent rachetés du moins par l'élégance et l'esprit.

Le dix-huitième siècle, cet enfant candide que les philosophes perdirent, sera toujours un siècle incompris tant que l'on séparera l'*Encyclopédie*

de sa corruption et l'Angleterre de ses fautes. On ne doit pas accepter seulement ce siècle comme un fait, mais bien comme une question.

Question profonde en effet, mon cher Duc, que celle de savoir par quelle suite bizarre d'événemens et de ligues un pareil siècle, en tombant, a tout entraîné autour de lui dans sa chute : tout, depuis le respect de la royauté jusqu'au respect de la possession, car la même massue qui a frappé le trône a réduit en poudre le système colonial. Voyez ce terrain où tous les principes sociaux se débattent pour succomber, où l'histoire des idées devient aussi curieuse que celle des hommes! Là, chaque guerrier du tournoi entre en lice avec ses couleurs et son armure; on les reconnaît, on les désigne : Voltaire, Franklin, Mirabeau sillonnent ces temps comme de rapides météores. Autour d'eux se groupent les paradoxes et les vérités, l'ignorance et le savoir; les camps se forment, on s'agite, on parle, on discute, c'est à qui se fera roi! Jamais on ne vit pareil mouvement et pareil tumulte; l'armée des rhéteurs entre partout, les plus indifférens reçoivent le mot d'ordre, et l'on obéit à Diderot en attendant que l'on obéisse à Marat. Comme les pamphlets sont plus que jamais à l'ordre du jour, il est difficile de se former une idée précise des hommes; on les élève aux nues, ou on les traîne à l'égout. Encore une fois, et lorsque la lave sera refroidie, quel texte pour l'écrivain, quelle impérieuse curiosité de parcourir cet immense champ de bataille et de reconnaître chacun de ces morts au visage!

S'il faut vous l'avouer, mon cher Duc, je n'ai accepté qu'en tremblant une aussi périlleuse mission. A chaque linceul que j'ai soulevé pour examiner les hommes qu'a coudoyés autrefois le héros de ce livre, mon cœur battait, j'avais peur. Quand je me suis trouvé en face de Philippe-Égalité, là seulement j'ai repris haleine et courage..... celui-là n'est que trop jugé, n'est-il pas vrai?

D'après ces quelques mots, vous pouvez déjà vous apercevoir, mon cher Duc, que ce livre sera à la fois l'histoire d'un homme et d'une idée; cette idée est celle-ci :

Avant 1492, il y avait une opinion qui n'existait pas, ou qui du moins n'avait aucun retentissement dans l'ordre social; — depuis cette époque, elle s'est répandue dans les deux mondes, et aujourd'hui elle s'est réfugiée dans un seul.

Cette opinion mérite d'être étudiée.

En 1492, Christophe Colomb conquiert le Nouveau-Monde.

Avant 1592, la population primitive d'une grande partie du Nouveau-Monde est exterminée par les blancs.

Avant 1692, les blancs imaginent de transporter les noirs dans ces mêmes contrées dont ils ont exterminé la population. Louis XIV publie le Code des Noirs. Cette race est assimilée aux bêtes de somme, le juif lui-même est moins opprimé.

Dès lors il est posé en principe que l'homme noir ou de couleur est déshérité du don de l'intelligence.

Le dix-huitième siècle, ce grand abatteur de préjugés, attaque cette opinion.

En 1798 [1], les noirs massacrent les blancs à Saint-Domingue. Trois nègres, Toussaint-l'Ouverture, Dessalines et Rigaud, s'y jouent quelque temps, non-seulement de la politique, mais encore des armes de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre.

Depuis, — en plus d'une contrée, — et surtout en France, les hommes de couleur ont prouvé qu'ils ne voulaient rester étrangers ni aux luttes de la politique, ni à celles de l'intelligence.

Cependant le préjugé est encore tout-puissant en Amérique!

. . . .

Je n'énonce ici cette idée que comme un *fait;* seulement l'histoire graduée de ce fait se lie intimement à celle de l'homme dont l'étrange figure apparaît perpétuellement dans ces pages.

Cet homme, c'est le chevalier de Saint-Georges, le brillant mulâtre, l'homme des assauts, des bonnes fortunes et des soupers; homme unique, en effet, dont un hasard propice m'a fait découvrir le squelette, auquel pend encore une épée à la Tonkin, ornée d'un beau nœud d'argent.

Si frivole que paraisse, au premier abord, la vie d'un tel homme, j'ose assurer, cher Duc, qu'elle renferme des péripéties d'un drame assez intime pour aiguillonner votre attention. Saint-Georges a posé le pied tour à tour sur deux cratères, celui de

[1] An 7 de la république.

Saint-Domingue et celui de Paris ; dans tous les deux la révolution bouillonnait. Dénaturée par des calomnies intéressées, la vie de ce *Don Juan noir*, comme l'appelèrent quelques-uns de ses contemporains, a dû se ressentir du péril de certaines intimités auxquelles sa loyauté et sa noblesse d'âme répugnaient. En première ligne figure celle d'un prince qui ne se déclara son bienfaiteur que pour l'exploiter à son profit. La seconde partie de ce livre renvoie à ce prince la honte de cet infâme calcul. Je dois ajouter que ce n'est qu'à force de soins et de perquisitions studieuses que je suis parvenu, cher Duc, à découvrir sur cet homme des particularités et des traits qui aident autant à l'histoire du dix-huitième siècle qu'à la sienne. La tradition orale, c'est-à-dire la causerie familière avec plusieurs débris vivans de son temps, conteurs bienveillans qui ont fouillé pour moi dans les archives de leur mémoire, m'a plus défrayé dans cet aride chemin que les biographies et les notices, toutes ineptes, contradictoires ou tronquées[1].

Contester les succès immenses du chevalier de

[1] Nous ne prétendons pas nous faire nous-même biographe exclusif; loin de là ! et nous comptons user plus d'une fois du privilége accordé aux romanciers. Mais pour les biographes jurés c'est autre chose, et il convient de leur faire toucher du doigt leurs bévues.

La *Biographie universelle* dit, à l'article SAINT-GEORGES, qu'il *entra dans les mousquetaires* quelque temps après son arrivée à Paris. C'est là un fait erroné. Pour être simple officier dans l'armée, il fallait faire des preuves de noblesse, à

Saint-Georges, sa grâce, son éclat, ce serait nier la popularité de son nom.

Ce n'est qu'en parcourant la seconde partie de ce livre, — partie qui comprend sa vie parisienne et dénoue le drame dont les premières cordes ont vibré à Saint-Domingue, — que vous pourrez, cher Duc, vous expliquer l'introduction plus que singulière de ce mulâtre au sein de la société française.

En ce temps, plus que dans le nôtre, vous le savez, l'adresse et les exercices du corps suffisaient pour faire arriver un homme et le conduire par la main à la fortune.

Il y a une chose entièrement perdue de nos jours, c'est l'*Académie*.

Elle existe tout au plus, à l'heure qu'il est, dans un volume de l'*Encyclopédie* et des traités in-quarto avec figures qui ornent les quais.

L'Académie du temps de nos pères était cependant une belle chose!

plus forte raison pour un corps privilégié comme celui des mousquetaires.

On trouve avec étonnement dans cette même *Biographie universelle* que Saint-Georges aurait été nommé *capitaine des gardes* de M. le duc de Chartres (autrement dit de Philippe-Égalité). Il faut en vérité n'avoir aucune idée de cette époque-là pour avancer une supposition pareille, attendu que pour être *capitaine des gardes d'un prince du sang*, on devait avoir fait des preuves de noblesse à dater de l'année 1399, suivant les statuts; avoir été présenté à Versailles et avoir obtenu l'agrément du roi pour exercer cet emploi près d'un prince du sang royal. C'est *capitaine des chasses* que la *Biographie* devait dire. Saint-Georges dut en effet cette place à Mme de Montesson.

Non-seulement les gens curieux de l'art de plaire, les sectateurs de la mode, les élégans, les oisifs faisaient leurs *académies*, mais elles étaient encore exigées du jeune homme qui devait se marier; c'était une garantie pour son avenir. L'art de la natation, de l'équitation, de la danse, du tir à l'épée, au pistolet, au bâton, entrait alors dans l'éducation des gentilshommes; nous ne parlons pas des maîtres d'agrément, maîtres de cor, de clavecin, de flûte; maîtres de patin, maîtres de bon ton! Les exercices donnaient du relief au maintien; par eux la vigueur devenait bientôt de la grâce; on pouvait être dispensé d'être un poëte, un savant, mais on devait être un cavalier accompli.

Aussi que de réputations élégantes a comptées le dix-huitième siècle! Que d'hommes à la mode, jolis, agréables, courus, admirés pour leur visage, pour leur tournure, pour l'esprit de leur toilette! Tous leurs mouvemens, assouplis d'avance, n'offraient rien de raide et d'empesé; l'influence britannique ne s'était pas encore fait sentir dans la coupe altérée de leur habit; ils portaient les dentelles et la veste brodée le plus galamment du monde. A leur seule manière de prendre le tabac dans une boîte de chez Ravechel[1], vous reconnaissiez bien vite le brillant seigneur, le héros des dernières courses, l'homme des cercles, des soupers. En dépit des philosophes, qui auraient voulu la voir

[1] Illustre parfumeur du temps de Louis XV et le rival de Jolliffret.

déjà contrefaite et rabougrie, la jeunesse de ce siècle, née avec les plus charmans instincts, se montrait alerte et habile en toutes choses, depuis M. de Bouflers, qui dessinait le pastel et montait à cheval après avoir fait des vers, jusqu'à M. de Lettorière, qui dansait et tirait l'épée comme un ange. Les philosophes, qui n'ont jamais su danser ni marcher dans un salon sans écraser la patte du chien favori, les philosophes, qui n'ont jamais accepté les gens du monde qu'à la condition expresse qu'ils n'effaceraient en rien leur sublime gloire, étaient fort au-dessous, on peut le penser, de ces acteurs du grand monde, acteurs charmans, variés, exempts d'ailleurs de cette éternelle démangeaison de l'esprit qui fatigue ceux qui écoutent. La conversation de ces hommes était semée d'anecdotes, elle éblouissait, pétillait de mille feux comme les bagues qu'ils portaient au doigt. Ils ne s'asseyaient pas en fils de financier, c'est-à-dire en s'épatant dans un fauteuil; avertis de leur mérite par les prévenances dont ils étaient l'objet, ils songeaient surtout à être aimables; aux grâces de la figure ils joignaient les grâces de l'esprit. La manie des clubs n'avait pas encore perdu la société en France. Des mœurs souples, polies, une musique de langage presque notée lorsqu'on s'adressait aux femmes, un certain luxe de cérémonie dans l'accueil, des dissonances rares, un ton général d'aisance et de liberté, tels étaient les principaux élémens d'un cercle au dix-huitième siecle.

Mais alors aussi on perfectionnait son maintien

comme son esprit; ces hommes que vous aviez quittés le soir dans un salon, vous les retrouviez le lendemain au tir, au manége, à l'école de danse, au jeu de paume, habiles et consommés dans cette gymnastique assidue, comme d'Épernon, Caylus, Maugiron et Bussy d'Amboise le furent dans leur temps. Quelques-uns ne faisaient leurs académies que pour plaire à leurs familles : c'étaient les maladroits, les timides, les gens taillés pour être robins, contrôleurs, conseillers au parlement, ou recteurs de bibliothèques. A ceux-là, toutefois, l'académie rendait d'utiles services, témoin ce jeune avocat de Poitiers qui tua d'un coup de bâton sa partie adverse, qui avait voulu l'assassiner par vengeance. D'autres avaient une vocation décidée pour le rôle d'*académiste;* ils s'y livraient de dessein formé et ne quittaient pas le manége ou la salle d'armes. De même que Trénis vous demandait après la danse : « *Étiez-vous vraiment bien placé?* » les habiles en ce genre vous demandaient : « M'avez-vous vu courir la bague? faire la voltige sur le cheval de bois, ou danser sur la corde avec Placide? » Car ils faisaient toutes ces choses-là, nos pères; et nous, infortunés, nous sommes très-fiers quand nous en savons une seule!

Une remarque qui prouve surtout l'organisation excellente de cette société du dix-huitième siècle, c'est qu'après avoir cessé de plaire, ces hommes à la mode conservaient encore longtemps le privilége de séduire. On ne pouvait avoir commencé ce rôle-là sans figure, mais on pouvait le soutenir sans jeunesse; cela devenait un droit acquis. Il y avait,

on le voit, sur cet article un contraste assez bizarre entre le sort des hommes et celui des femmes. Comme il n'y a pas de beauté proprement dite chez les hommes, comme il n'y a que de belles manières, ces belles manières constituaient la suprématie élégante dans un âge où l'on perd ordinairement ses droits à tout avantage extérieur. La vieillesse, au lieu d'être morose, n'avait que de spirituels propos et de piquans souvenirs. Un vieillard aimable est aujourd'hui chose rare; à cette époque, c'était un personnage qu'on rencontrait dans chaque salon; il était vert et robuste comme un jeune homme d'aujourd'hui, il ne se plaignait pas de son estomac et montait à cheval aussi dispos que la vieille duchesse de Salisbury, qui suivait une chasse au renard à soixante-cinq ans, en son château d'Hatfield. Cette merveilleuse santé chez un vieillard donnait lieu de croire aux fioles de Cagliostro ou du comte de Saint-Germain; mais la pratique de l'académie la lui avait seule conservée; son activité avait fait tout le miracle.

Cela dit, cher Duc, je vous livre le *Chevalier de Saint-Georges*. Encore un coup, vous allez traverser avec lui Saint-Domingue et Paris, ne l'oubliez pas. La première partie de ce livre ne fait que préparer les voies à la seconde; là seulement vous retrouverez ce Paris dont nous parlons bien des fois!

La société créole aux Antilles sous Louis XV et sous Louis XVI, société luxueuse et indolente, n'avait pas fourni jusqu'ici le moindre rapprochement

entre les causes de dissolution qui l'ont minée et celles qui ont détruit insensiblement notre société. Ces diverses études intéresseront peut-être votre attention.

Un seul mot encore, cher Duc. Vous n'arriverez pas aux dernières pages de ce livre sans y rencontrer un doux et noble fantôme. Regardez-le de près, ce fantôme vous sourira. Vous n'êtes pas de ceux qui ont peur des ombres, cher Duc, et vous pouvez les regarder fixement, la main sur le pommeau de votre épée. Cette femme n'a jamais failli à tout ce qui était grand, cette femme a tendu la main à tout ce qui était généreux! Comme un dernier parfum de ces souvenirs, cher Jacques, je l'ai choisie entre toutes, ne fût-ce que pour l'opposer à la bassesse et à l'indignité du prince son parent; — cette femme, c'est la Reine!

Avec le même brisement de cœur que je lui eusse présenté ce livre si elle eût vécu, je vous l'offre à vous qu'elle eût aimé!

ROGER DE BEAUVOIR.

De la Folie-Bellanger, 15 octobre 1839.

SAINT-DOMINGUE.

LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

I.

L'ajoupa.

> Faust :
> Comme le vent s'agite dans l'air ! De quels coups il frappe mes épaules !
> (*La Nuit du Sabbat*, scène Ire.)

Un soir du mois de juin 17.., après le coucher du soleil, dans le canton de l'Artibonite, à Saint-Domingue, cinq personnes étaient réunies dans l'intérieur d'un *ajoupa*, d'où ressortait, à l'extérieur, la fumée des tiges de cardasses allumées pour donner la chasse aux maringouins. Les vapeurs oranges qui doraient, une heure auparavant, les pitons du Gros-Morne s'étaient fondues en masses ténébreuses à l'horizon; l'écho trop fidèle de ces montagnes grossissait

les éclats de la foudre. Les beaux arbres à verdure fraîche et riante, enchaînés l'un à l'autre par des guirlandes de convolvulus et de lianes qui avoisinent l'Ester et en ombragent les écores, courbaient le front sous cette bourrasque inattendue. L'eau de l'Ester, tranquille et limpide au point d'y suivre les jeux du poisson à vingt pieds de profondeur, soulevait de longues spirales de poussière formant une sorte de trombe; les gramens à tige desséchée jonchaient le sol. L'ouragan, dont les éclairs croissaient, promenant ses lueurs et son murmure jusque sous les campêches les plus touffus et faisant voler devant lui, comme un sinistre avertissement de son courroux, les crâbiers et les aigrettes, semblait prendre plaisir en ce moment à démembrer la couverture de l'*ajoupa*.

Élevée à quelques centaines de toises de la belle habitation de la Rose, qui appartenait, à cette époque, à M. de Boullogne, alors contrôleur général, cette chaumière, protégée par sa seule toiture de feuilles de palmier, s'offrait à l'œil dans un tel état de vétusté qu'on aurait pu croire qu'elle ne tarderait pas à s'affaisser un jour sur elle-même. Elle ressemblait assez, par sa forme conique, aux tentes nommées canonnières. Quatre bambous fichés autour d'elle semblaient la retenir sur le penchant de sa ruine; toutefois elle était encore joyeuse et répondait à ces préludes de l'orage par le son maigre et monotone du banza, cet instrument dont la danse du nègre s'accompagne. Meublée à l'intérieur de calebasses sciées transversalement par le milieu en guise de

plats, de quelques peaux de bœufs ou nattes de paille au lieu de lits, elle avait l'air de protester contre la tempête par le tintement répété de ses *sicayes*, cuillères du pays faites d'une tranche de calebassier marron que ses cinq convives frappaient en mesure l'un contre l'autre. Le vent soulevait en vain au dehors les lanières de cette misérable cahute; en vain il éparpillait, en se glissant sous la porte, les cendres de son foyer, le bruit des cuillères et le son du banza y duraient encore.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait cinq êtres humains réunis au moment de cet ouragan sous l'*ajoupa*. Ce groupe curieux se composait d'une négresse, d'un vieux nègre guinéen jouant avec les charbons du feu qu'il affectait de prendre dans ses mains de temps à autre, comme étant sûr qu'il n'en serait point brûlé, de deux enfans, l'un négrillon, l'autre mulâtre; enfin, d'un blanc armé d'un long fouet et portant à sa veste un petit sifflet d'ivoire.

Éclairées en ce moment par la vive lueur du bois-chandelle que la négresse se vit contrainte d'allumer pour lutter contre ces ténèbres inattendues, ces figures offraient une étude intéressante de castes distinctives.....

Celle de la maîtresse du lieu eût attiré la première votre attention.

Cette femme avait dû être belle, de la beauté que possèdent les négresses esclaves aux colonies; elle conservait encore une incontestable perfection de formes sous ses haillons. Les rugosités de sa peau et l'altération de ses traits faisaient rêver douloureuse-

ment à son masque ancien de beauté; ses cheveux gardaient un luisant de jais, son œil palpitait brillant comme la flamme d'un flambeau qui va s'éteindre. La fièvre donnait à ses joues une couleur livide et plombée; mais ce site aride et plein de maigreur s'était vu peut-être autrefois réjoui par les fraîches brises, ce visage d'esclave avait eu la jeunesse et la fraîcheur du fruit. A vingt ans, une négresse est déjà vieille aux colonies, pour peu qu'elle ait servi d'instrument et de ragoût au libertinage; celle-ci, qui en avait à peine vingt-huit, n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même. Le soleil des Antilles, la fièvre et la misère avaient consommé leur œuvre sur elle comme autant de génies irrités. Le blanc de son œil était imbibé de ces pleurs avares dont la résignation seule contient la digue. Sous cet ensemble inculte et ces infirmités précoces perçait toutefois une force inouïe de volonté. Son visage exprimait à la fois la résolution et la souffrance. La tête nue, le corps à peine couvert d'un *tanga* en lambeaux, cette créature hébétée pinçait machinalement les cordes de son banza, contemplant avec une fixité de regard stupide la danse de deux enfans au fond de la hutte, et s'inquiétant peu du bacchanal triomphant que faisait l'orage.

Tandis qu'ils brossaient de leur pied endurci la terre poudreuse de l'*ajoupa*, en dansant au son de sa musique, elle prêtait machinalement l'oreille aux paroles inintelligibles que le vieux nègre guinéen marmottait en touchant d'une main hardie les charbons du feu. Cet homme, accueilli par la négresse

dans l'*ajoupa* aux premiers coups de la foudre, paraissait exercer une sorte de terreur magique sur son esprit ; il venait de quitter la natte où figuraient encore les bananes boucanées pour le repas, quelques herbes cuites et des crabes. Ceux qui connaissent la secte idolâtre appelée du nom de *vaudoux*, à Saint-Domingue, l'auraient peut-être accusé de n'être point alors dans tout le charlatanisme de son costume. En effet, il ne portait guère que son collier de dents de caïman, une culotte courte de nankin, retenue au genou par deux boucles d'acier bruni escroquées à quelque créole, des plumes de toutes couleurs entremêlées à l'aventure dans ses cheveux, et un fétiche assez laid sur la poitrine. Son menton et ses joues n'étaient pas ce soir-là colorés, comme de coutume, de ce rouge vif qui imite le sang, et il s'était dispensé de porter à toutes les articulations les paquets de têtes de couleuvres, talismans inséparables de sa secte.

Assis devant les tisons de l'âtre, il poursuivait en lui-même une sorte de conjuration mystérieuse.....

La négresse avait placé à côté de lui une bouteille de tafia, comme pour le payer d'avance de ses frais cabalistiques, et s'entretenait de temps à autre avec lui en langage guinéen. Le blanc qui fumait dans sa hutte semblait à peine l'occuper, et, bien qu'il fût gérant de la cotonnerie dont elle dépendait, elle avait cru faire assez pour lui en rassemblant, sur une natte à part, quelques pommes roses et des sapotilles choisies.

La *chica* finie, les deux enfans qui l'avaient dansée

s'accroupirent près du feu. Le négrillon tendit sa main au vaudou, qui venait de boire deux ou trois gorgées de tafia, et il lui demanda sa bonne aventure sur cette main, tandis qu'il lui présentait dans l'autre une poignée de beaux coquillages.

Pour l'autre enfant, — dont la couleur était celle d'un mulâtre, — il refusa, malgré les instances de Noëmi, la négresse, de présenter sa main au jongleur. Couché auprès de la natte du gérant, qui bourrait pour la troisième fois sa pipe, il s'occupait à graver un nom sur un couïs, gobelet ordinaire des nègres.....

Si la différence de couleur demeurait sensible entre ces deux enfans, celle du caractère et de l'organisation paraissait aussi évidente. Le négrillon, pour être moins lourd et moins rustre qu'un de ses aïeux africains, restait tout aussi mal partagé du côté de la grâce et de la tournure. Ses épaules étaient trapues, sa lèvre gloutonne, son front avancé. Superstitieux comme tous les nègres, il affichait surtout une grande vénération pour le suif de France, dont il s'était frotté tout le corps, et de plus un culte ardent pour les fétiches ou gris-gris dont il avait orné l'*ajoupa* de sa mère négresse. Ce soir-là, Zäo, c'était le nom de ce nègre, avait, contre son habitude, l'œil plus vif et plus brillant, sa pose était emphatique en tendant sa main au vaudou, et tout annonçait un ébranlement intérieur dans sa nature.

— Eh bien ! Zäo, que veux-tu que je fasse de ta main ? répliqua le vieux jongleur en ayant l'air d'in-

terroger les doigts du noir, je n'y vois pas, ami Zäo, de trop bonnes lignes.....

—Maître, reprit Zäo avec une persistance de néophyte, interrogez Dompête, votre Dieu et votre chef, qui lit jusque dans les veines de nos mines, vous me direz à quoi Dompête destine Zäo?

—Mais apparemment à satisfaire tes supérieurs, répondit le vaudou, gêné par la présence du gérant, qui l'écoutait d'un air de cacique. Tu continueras, Zäo, à peigner l'aloës-pitt et à en tirer, pour tes maîtres, une filasse d'un lin éblouissant; tu tresseras des joncs et en formeras de jolies nattes, destinées au service de table; tu chasseras même le caïman, si cela peut te faire plaisir.....

Ici le vaudou but une seconde gorgée de tafia.

—J'entends bien, maître; Zäo est capable de toutes ces choses, mais il y en a d'autres encore. Par exemple, ne nous disiez-vous pas, l'autre été, dans un *calenda*, près de la Petite-Rivière, qu'il y avait en ce canton même, sur les grands Cahos, je crois, une belle grosse grappe attachée à la plus haute croupe du premier morne et nommée la grappe libre? Ceux qui mordaient, selon vous, à cette grappe avaient la promesse de Dompête de n'être plus esclaves à leur seizième année révolue; or, comme à la lune qui vient j'aurai seize ans.....

— Veux-tu bien te taire, maudit crabe, interrompit le vaudou en faisant craquer sous sa main osseuse les doigts de Zäo, dont l'indiscrétion lui déplut. Tu ne vois donc pas, continua-t-il plus bas, que nous ne sommes pas seuls? Prends garde à toi, Zäo, je te li-

vrerai au serpent de Dompête si tu ne contiens ta langue !

Cette menace fit une grande impression sur Zäo, qui s'agenouilla devant le vaudou et se coucha à ses pieds comme un jeune dogue. L'orage continuait avec fureur et faisait bruire chaque feuille de l'ajoupa. Le gérant, homme de quarante années, avait lancé au vaudou un de ces regards significatifs qui traduisait assez la défiance que lui inspiraient ses principes de liberté en faveur de la négraille. Le vaudou se sentit blessé jusqu'au fond de l'âme de ce regard méprisant et courroucé. Ce n'est pas que l'ensemble de Joseph Platon, gérant de l'habitation de la Rose, fût redoutable, mais le vaudou se repentait d'avoir ainsi mis à jour, pour une bouteille de tafia, la partie la plus dangereuse de sa doctrine devant un blanc, qui pouvait le dénoncer ou le faire traquer comme une bête fauve dans un calenda, malgré son titre de grand prêtre. D'un autre côté, Noëmi, attentive aux mouvemens du vaudou, le pressait d'achever ce qu'il appelait la conjuration ; seulement il était facile de lire dans son regard le déplaisir qu'elle éprouvait de l'indifférence du jeune mulâtre devant le charme commencé.....

Cet enfant, plus jeune de quatre ans que le négrillon Zäo, avait résisté, comme on l'a pu voir, à l'invitation de Noëmi avec la fierté d'un vrai créole. Laissant son aîné humblement roulé aux pieds du vaudou, il mâchait tranquillement le tabac que lui avait donné M. Platon.

L'expression dédaigneuse qui se faisait jour dans

ses moindres traits avait droit de surprendre chez un mulâtre, mais il faut se hâter de dire que cette nature bâtarde se serait relevée bien vite, même à l'œil jaloux d'un blanc, de toute l'énergie et la finesse de sa trempe.

Singulièrement souple, elle gardait dans chacune de ses fibres une grande valeur d'agilité et de force; elle aspirait déjà la vie et la passion. Le corps de cet enfant mulâtre semblait avoir été jeté dans un moule à part, la puissance physique s'y faisait sentir avant tout; les pieds en étaient à la fois fermes et minces, le torse aussi fort que celui d'un jeune tigre. Pour son col, il était implanté vigoureusement et avec un air réel de noblesse, son jarret semblait tenir du jarret du basque pour la promptitude et l'adresse; ses bras étaient longs et bien attachés. Malgré ses cheveux, aussi crépus que ceux de Zäo, et sa couleur plus foncée que ne l'est ordinairement celle des mulâtres, il l'emportait sur le nègre de toute la supériorité du maître sur l'esclave. Sa bouche ne s'était point agrandie à l'instar de celle de Zäo, pour aller au-devant de la nourriture, ses organes ne semblaient pas dressés au larcin dès l'enfance, comme ceux de la plupart des nègres. Zäo promenait partout son regard hébété, il ne semblait avoir aucune conviction de sa force; c'était une misérable nature d'enfant, fait pour obéir ou pour voler, et se jeter ensuite la face contre terre et les mains sur la poitrine dans quelque jonglerie superstitieuse. Le mulâtre différait en tout de son cousin (car Zäo était le fils de la propre sœur de Noëmi, qui le lui avait recommandé en mourant).

Jeune plongeur, entouré de reptiles voraces, on le voyait déjà défier le caïman, ou chasser, en se traînant sur le ventre, dans l'eau peu profonde des lagons, portant le fusil du gérant de l'habitation sur sa tête, et tuant d'un seul coup plusieurs pintades maronnes. Doué, comme tous les mulâtres, d'une aptitude singulière pour les arts d'imitation, cet enfant de douze ans était déjà, à son insu, un artiste. Son oreille était sensible à la musique; avec quelques mots pris au hasard, il se formait un rhythme et une chanson. Pendant que Zäo, ses deux bras sous le menton, regardait stupidement brûler les bouses sèches ou mangeait des melons d'eau à moitié mûrs, le mulâtre s'en allait causer avec les domestiques blancs de l'habitation, qu'il récréait par ses tours d'adresse, ou bien, de concert avec les postillons nègres de Saint-Domingue, il courait près d'eux éprouver la bonté de leur attelage, au grand galop, par les chemins les plus difficiles. Parfois on l'avait vu, à Saint-Marc ou au Port-au-Prince, faire des tours de voltige sur un mulet qui n'était ni sellé ni bridé, tirant en l'air un ramier avec son fusil, et s'élançant de là pour escalader la croupe de mornes pierreux et sans verdure. Amené, il n'y avait pas trois ans, à Saint-Domingue par Noëmi, qui revenait alors de la Guadeloupe, il s'était vu, ainsi que sa mère nourrice, porté sur l'habitation de M. de Boullogne, située à l'Artibonite. Joseph Platon, le gérant de la cotonnerie, demeurait son surveillant et son Mentor.

L'intelligence de M. Joseph Platon, il faut le dire, ne lui donnait guère de droits à une pareille charge.

Mais comme c'était lui qui s'était institué de son plein consentement le patron de ce jeune mulâtre, nommé Saint-Georges, il en résultait que son élève lui faisait honneur devant les autres esclaves de l'habitation, qu'il menait très-gaillardement à coups de fouet. M. Joseph Platon s'était de bonne heure embarqué pour les colonies avec peu d'argent et beaucoup de résolution, comme cela se pratiquait avant les temps qui précédèrent les désastres de Saint-Domingue. Nommé d'abord commis aux gabelles par la protection de M. de Boullogne, du ressort de qui cet humble poste dépendait, il y avait encouru certains désagrémens qu'il n'avait, hélas ! que trop prévus, tels que platassades et coups de gaule de la part de quidams outrés et mal appris qui font du rat de cave une véritable victime. L'idée de se venger de ses infortunes sur une partie de la société le tourmentant, il avait résolu de faire payer aux nègres des Antilles son passé d'étrivières et d'écorchures. Les citronniers, le ben odorant et les figues bananes l'attiraient moins aux colonies que l'espoir de la domination, et Barthélemi de Las Casas, qui plaida la cause des insulaires opprimés, lui aurait paru dans l'histoire un homme bon à pendre. Le génie de Joseph Platon, si l'on peut toutefois nommer génie l'ambition de la médiocrité, consistait dans une gestion plus heureuse que régulière, une grande fanfaronnade d'aptitude et une ténacité de routine qui aurait fait honneur à un alcade espagnol.

D'une nature poltronne, il s'appuyait sur le code de la force et de l'autorité, comme tous les gens qui

ne sont eux-mêmes que des instrumens vis-à-vis d'autres machines. Le chef abrité par un énorme chapeau de paille et les yeux munis de lunettes vertes que la réverbération fatigante du tuf blanc, qui abonde aux colonies, ainsi que la chaleur violente lui avaient fait adopter, il se promenait régulièrement dans la cotonnerie, tintant lui-même au besoin la cloche de travail, comme s'il était encore sur le port de Bercy, théâtre de ses premières campagnes. Cette fabrique, dépendante de l'habitation de M. de Boullogne et qui ne rapportait pas moins de quatre cents milliers de coton par an, avait de quoi l'occuper.

Le vaudou regardait cet homme d'un air inquiet, ainsi que nous l'avons observé, et sa conjuration magique en demeurait suspendue. Comme tous les prophètes qui ne veulent jamais se compromettre, il jugea prudent d'envelopper sa prédiction d'un nuage énigmatique, et prenant avec résolution la main de Zäo, dont la contenance était devenue assez piteuse, il lui dit :

— Tu m'as demandé, Zäo, d'interroger pour toi le sublime Dompête; eh bien! voici, Zäo, ce qu'il m'ordonne de te dire : « Tu auras un jour un nom illustre, tu seras élevé très-haut, et tu planeras au-dessus de ta tribu ! »

Le vaudou prit en même temps une pincée de terre dans sa poche et la répandit sur les cheveux crépus de Zäo.

— Par Dompête, notre chef, et par cette figure taillée que je te donne en son souvenir, je te répète, Zäo, que tu auras un jour un nom illustre, que tu seras

élevé très-haut et que tu planeras au-dessus de ta tribu.

— Ce qui veut dire pendu! fit Joseph Platon avec un sourire dédaigneux. Voilà une belle prédiction à double entente!

Le vaudou se dressa de toute sa hauteur d'un air indigné, pendant que Zäo, l'œil rayonnant de joie et d'orgueil, courait comme un insensé par toute la hutte, en couvrant de baisers le hideux fétiche en pierre ollaire verdâtre que lui avait donné le jongleur. Il représentait un crapaud ayant une tête à chaque extrémité des pattes.

— Voilà un joli dieu, continua Joseph Platon en cherchant à le lui arracher, et si jamais celui-là te sauve!...

— Et pourquoi ne le sauverait-il pas? répliqua le vaudou d'un ton solennel. Dompête est le plus puissant de tous les dieux!...

Joseph Platon se contenta de hausser les épaules.

— Vois donc, mère, dit en ce moment le jeune mulâtre à Noëmi, vois donc, j'ai gravé sur ce couis le nom de mon bienfaiteur...

Et il présentait à sa mère le gobelet de bois où se trouvait ciselé en effet un fort beau chiffre...

— Que veulent dire ces lettres? dit le vaudou à la négresse.

Noëmi baissa les yeux d'un air de confusion et balbutia :

— C'est le chiffre de M. le curé de Saint-Marc. Il a protégé mon fils, vous ne l'ignorez pas; il lui a épargné l'autre jour vingt coups de fouet... Oh! pour cela je lui donnerais vingt ans de ma vie!

— Dompête n'est pas son Dieu, reprit le vaudou en regardant de travers Noëmi, qu'avez-vous besoin de ce prêtre ?...

En ce moment la toiture de l'ajoupa se vit assaillie d'un tel coup de vent que les cendres du foyer voltigèrent à aveugler les interlocuteurs de cette scène. La pluie était plus rare, mais les éclairs ne pouvaient s'éteindre, leur bandeau éblouissait. La saison des secs, qui dure à Saint-Domingue depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai, avait fui, celle des pluies retrouvait son cours. L'ouragan soulevait ensemble l'air et le sable ; les palmiers et les bambous craquaient au loin. Les buttes de terre placées au milieu du petit ruisseau qui avoisinait l'ajoupa étaient couvertes d'une nuée de tourterelles qui venaient en roucoulant avec effroi y éteindre le feu dévorant de la soif. Les hennissemens des chevaux restés à l'éperlin se mêlaient aux mugissemens des mornes, la poussière et les tourbillons remplaçaient par intervalles la pluie.

Accoutumé à ces retours de tempête, le vaudou, élevant les bras au ciel avec une expression de confiance et d'orgueil, semblait prendre le ciel à témoin de la science de ses prophéties. Les autres habitans de la hutte étaient loin d'affecter une contenance aussi tranquille ; principalement Joseph Platon, qui depuis ce dernier choc de la foudre n'était pas fort rassuré. Pour Zäo, il ne cessait de répéter stupidement : *Mari-Barou li après cogné !* [1]

[1] *Mari-Barou*, le tonnerre des nègres.

A la seconde invasion de cette cataracte poudreuse, Noëmi avait couru bien vite au jeune mulâtre, abandonnant Zäo le négrillon au vaudou... Joseph Platon paraissait contrarié au dernier point de n'avoir pas encore regagné l'habitation, où des affaires importantes l'appelaient sans doute, car il regardait l'heure à sa montre avec tous les signes de l'impatience la plus vive.

La violence du coup de vent était devenue telle que les feuilles de latanier et de palmier arrachées de l'ajoupa voltigeaient dans l'air en tournoyant. L'aile de l'ouragan était de plus en plus lourde, une nuit subite augmenta bientôt les craintes de Noëmi. Zäo s'était tu, regardant de ses grands yeux blancs une pauvre aigrette aux plumes démembrées, qui était tombée dans les cendres... Ce fut le signal de la chute rapide de l'ajoupa, dont les quatre pans s'écroulèrent bientôt avec fracas sous une trombe qui permit à grand'peine aux personnages de cette scène de regagner les premières limites de l'habitation.

II.

Joseph Platon.

Sot événement qui me dérange!
(*Mariage de Figaro,* acte III, sc. XVI.)

L'ouragan avait duré six heures. De telles commotions sont fréquentes à Saint-Domingue; mais le spectacle que présente le sol au lendemain les rend, la plupart du temps, ineffaçables de la mémoire du colon.

L'habitation de la Rose, vers laquelle s'étaient acheminés assez heureusement les acteurs de la scène précédente après l'écroulement de l'ajoupa, conservait partout l'empreinte du désastre. Ses colonnes de palmiers brisées par le vent, ses avocatiers fendus dans toute leur longueur, ses cases suintant la pluie, ses carreaux de terre envahis par le gonflement des ruisseaux, ses pièces de cannes renversées, ici des touffes entières de campêches souillées par le sable, plus loin des bayaondes aux épines fracturées traînant à terre et rendant le chemin presque impraticable, tel fut le premier aspect de désolation que le jour révéla.

Cependant, dès le matin, les jeunes négresses

étendant leurs bras paresseux, sortaient timidement le pied de leurs cases : quelques-unes chantaient des airs du pays, d'autres allaient examiner en curieuses la plaine immense nommée le *jardin*, terroir aménagé à merveille dans le principe, mais que le défaut de culture avait laissé couvrir, depuis peu, d'herbes parasites. En effet, bien que cette cotonnerie fût une des plus importantes de l'île, il était facile de voir que l'œil du maître lui faisait défaut. Son opulent propriétaire, M. de Boullogne, n'y avait pas mis le pied depuis longues années et ne s'était guère inquiété que de ses possessions à la Guadeloupe, où le cabinet de France l'avait d'ailleurs envoyé, il y avait trois années à peine. La cotonnerie de la Rose était cependant renommée de longue date dans tous les ports de France et d'Angleterre, en raison de la beauté de ses produits, le quintal s'en était payé de tout temps une gourde au-dessus du cours. La surveillance de Joseph Platon n'avait pu effacer, en quelques mois, le dommage de plusieurs années de négligence; au lieu d'arbres féconds, vivaces, la cotonnerie n'offrait guère que d'humbles plantes grêles et maladives, auxquelles pendaient quelques gousses isolées. Les nègres indolens s'y étaient adonnés beaucoup trop au jardinage, la déprédation des intendans successifs de M. de Boullogne les avait encouragés. Indépendamment de cette cotonnerie, l'habitation de la Rose possédait une bananerie superbe, l'ombrage des arbres les plus rares, deux corps de logis fort riches, l'un pour les étrangers, l'autre pour le maître, comme il est d'usage aux colonies,

un sol fécondé par veines distinctes et divinement choisi, des épiceries et des plantes indigènes.

A cette époque, quelques-uns des plus riches propriétaires de Saint-Domingue, ruinés en partie à la suite de la banqueroute de Law, s'étaient courageusement tournés vers la culture. Du jour où leur fortune s'était évanouie en billets de la Compagnie du Mississipi et que l'établissement dit colonial avait été prononcé, ils avaient senti le besoin de se faire eux-mêmes les exploitateurs de leurs produits, de les défendre et de les garantir contre des calamités qu'ils ne prévoyaient que trop. Le système colonial avait fait abandonner celui des compagnies exclusives, la France entière, pour ainsi dire, s'était faite compagnie à l'égard de sa colonie, elle exerçait envers elle un monopole qui n'était point compensé réellement par la réciprocité. Saint-Domingue, en effet, ne fournissait à la France que des articles dont elle pouvait[1], à la rigueur, se passer : c'était le sucre, l'indigo, le café ; la France apportait à Saint-Domingue les denrées indispensables à ses besoins : la farine, les bestiaux, les bois. Entre un commerce de luxe et un commerce de première nécessité peut-il exister une réciprocité véritable ? Les plus judicieux ou les plus prévoyans d'entre les colons s'alarmaient donc avec justice de la gêne introduite par le système prohibitif. La rigueur du blocus et la famine de 1745, célèbre autant que celle de 1756, dans les annales de l'île, durent les fortifier, à coup sûr, dans ces idées de découragement.

Par suite du système colonial et de la guerre, le

traité de 1763 était destiné à trouver, comme on sait, Saint-Domingue inculte et dépeuplé; plus de la moitié des esclaves avait péri. Les nègres marrons se multipliaient déjà avec succès vers cette époque, et, bien qu'ils ne tentassent aucune excursion dans la plaine, on pouvait prévoir en partie leurs succès futurs.

Au temps de cette histoire, il n'y avait guère cependant que les clairvoyans et les désintéressés qui s'inquiétassent de ces choses. L'orage intérieur était sourd; partout dans chaque veine de cette île, fastueusement nommée la reine des Antilles, bouillonnait la lave qui devait un jour l'engloutir; mais nul signe extérieur n'avait paru. Imprévoyante de tout, même de la famine, cette colonie se ruinait et se consumait elle-même comme l'antique Gomorrhe. Ses habitans se nourrissaient d'ambitions mercenaires et sacrifiaient tout à la soif de l'or. C'était bien encore, si on le voulait, ce sol fertile, cet Éden aux fruits d'azur, ces ruisseaux nourriciers et ce soleil fécondant; c'était bien cette terre ouverte au travail et à l'industrie, qui fournissait tant au commerce et à l'échange, cette nature prodigue et créatrice qui regardait l'homme comme la mère regarde ses fils; mais aussi c'était le siége des trafics couverts et des lois insuffisantes. Le publiciste qui a dit, en parlant des colonies, que dans l'ordre politique une colonie est ce qu'est un enfant dans l'ordre civil, eût trouvé Saint-Domingue la plus incorrigible et la plus gâtée des filles. L'autorité lui paraissait un joug dur, ses agens l'importunaient. Sa fierté créole en était venue à

mépriser tout, et les gouverneurs salariés dont l'autorité venait d'outre mer, et les hommes de couleur, esclaves nés de son territoire. Rencontrait-elle ses voisins les Espagnols, elle raillait leur sobriété ; ses surveillans militaires, elle se prévalait contre eux de ses droits de cour. La facilité que ses seigneurs avaient eue de s'affilier en France avec tout ce que l'OEil-de-Bœuf avait de plus brillant fortifiait son orgueil de prérogatives et l'exemptait presque de la déférence. Enfin, sa population et l'éclat de ses richesses lui avaient monté au cerveau.

Vainement quelques prétentions locales inquiétaient les riches planteurs et les grands propriétaires; vainement les projets de réforme s'élaboraient sur divers points de son territoire. Les ménagemens et l'esprit des nobles triomphaient aisément de ces résistances partielles ; on ne pressentait guère en 1753 le club Massiac et la prise de la Bastille.

Un petit nombre de colons opulens surveillaient, nous l'avons dit, leurs propriétés du Cap ou de l'Artibonite ; les grands planteurs résidaient à Paris pour y jouir de leurs richesses. Il leur paraissait charmant de se montrer à Versailles ou à Saint-Cloud avec des habits à paillettes, des bagues, des nœuds d'épée, pendant que les noirs de Saint-Domingue courbaient le front sur leur plantage et que leurs habitations roulaient le sucre. Saint-Domingue, c'était leur ferme annuelle, leur espoir, leur crédit ; mais la mer des Antilles leur paraissait loin de l'Opéra, et les courtisans n'aiment guère à rêver les lointains voyages. Tout au plus à la fin d'un souper ou d'une

orgie rêvaient-ils à ce mirage fantastique de l'île lointaine, à ces arbres plantés par leurs pères au profit de leur ambition, à cette terre belle comme le jardin antique d'Hespérus ou quelque pays des contes arabes. Quelques-uns étaient nés dans cette patrie des bananes et de la vanille grimpante; ils avaient ouvert les yeux devant ces rochers pacifiques, leur odorat, jeune encore, se souvenait de la senteur embaumée des acacias et des pommes roses. Les savanes de Saint-Domingue avaient conservé leur prix pour ces charmans gentilshommes, créoles émigrés de la terre natale, devenus des sybarites français en si peu de temps! Seulement, déjà pervertis par l'influence des principes de l'Angleterre, ils agissaient en marchands à l'égard de leurs possessions, s'embarrassant fort peu du *principe* que devaient soutenir plus tard le docteur Franklin et Washington. Insoucians des droits de l'homme, ils spéculaient à Paris, du fond de leur petite maison, sur cette marchandise noire dont l'esprit de ruse et de tromperie croissait cependant de jour en jour. Ils s'étonnaient presque de la voir rapporter si peu, et ils accusaient avec assez de raison le climat des colonies de leur dévorer *leurs* nègres. En effet, soit que le ciel d'Afrique s'opposât à leur multiplication, soit plutôt que la servitude et la misère minassent insensiblement les esclaves, la reproduction devenait de plus en plus faible. Dans les temps qui ont précédé 1789, la traite introduisait dans le seul établissement français des Antilles environ trente mille nègres par année, et depuis 1700, la seule partie française de Saint-Domingue en avait reçu neuf

cent mille. Or, en 1789, on y comptait à peu près quatre cent soixante-cinq mille esclaves ; ainsi la moitié de la masse d'hommes importés avait été consommée sans se reproduire. — Ce simple calcul ne juge-t-il pas l'esclavage ?

Chaque nègre rapportait alors à son maître environ un écu par jour ; ceux qui avaient une profession, comme les nègres charpentiers, serruriers, cuisiniers et autres, lui en rapportaient bien davantage. C'était là du moins un bienfait, une route frayée à l'intelligence et au labeur des noirs ; ces esclaves étaient les plus ménagés et les mieux traités. La noblesse de l'île se serait crue stupide de ne pas les distinguer ; autant le mépris des *petits blancs* leur était acquis, autant la tutelle des hauts propriétaires les soutenait, même contre les gérans ou économes d'habitations, accoutumés de longue date à faire gémir leur race sous les fouets. La noblesse du dix-huitième siècle, que tant de pamphlets accusent, fut sincère, il faut le dire, dans tout ce qu'elle eut de philanthropie, quand elle en eut ; elle laissa à l'Angleterre son étalage de principes, maintint, il est vrai, le joug nécessaire aux esclaves de ses possessions, mais leur présenta toutes les chances d'amélioration qui lui semblèrent plausibles. Longtemps elle s'appliqua à substituer la persuasion du bien-être à l'empire, en cultivant elle-même chez ses esclaves des instincts d'intelligence ; loin de les refouler, elle s'en servit. La seule admission des principes du droit de l'homme et du citoyen écartée de sa règle de conduite avec l'esclave, elle se montra mille fois moins dure envers ses propres

sujets que ces aventuriers sans existence, flétris du nom de *petits blancs* à Saint-Domingue, race bâtarde, fuyant le plus souvent l'Europe pour des crimes, et qui, grâce à la blancheur de son épiderme, fut souvent surprise de retrouver, sous le ciel des Antilles, une considération dont elle était très-certainement indigne. L'exigence impudente de cette caste surpassa de beaucoup les torts des nobles propriétaires : ce furent les vexations de ces hommes, leur dégradation morale, leurs intrigues et leurs attentats juridiques qui fomentèrent les excès de Saint-Domingue.

Cette habitation de M. de Boullogne était donc depuis longtemps inoccupée. D'abord conseiller du roi en son parlement de Metz, intendant des finances de sa majesté, puis contrôleur général et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, M. de Boullogne était retenu à Paris par d'insurmontables devoirs et des alliances importantes pour sa famille. La volonté du roi était qu'il ne s'absentât jamais des conseils, son département d'intendant des finances étant aussi grave que compliqué. Ces raisons de convenance et de haute position l'avaient toujours empêché de revoir la Rose, cette habitation opulente, sœur ou plutôt rivale de celles qu'il possédait à la Guadeloupe. Confiné dans les soins importans d'un ministère, homme d'État et de travail avant tout, à peine reconnaissait-il, sur une carte envoyée de l'île, le tracé de ses richesses, son habitation bordée de palma-christi et de tamarins plantés symétriquement à cinq pas de distance l'un de l'autre, au milieu d'une haie touffue de citronniers ; la flèche

Saint-Marc fuyant au loin et le bac de l'Artibonite, rivière si dangereuse par ses débordemens limoneux. La fortune coloniale de M. de Boullogne avait bien reçu quelques échecs à la suite de la catastrophe de Law, mais il aurait pu vivre somptueusement encore à Saint-Domingue dans ces jours d'imprévoyance et de luxe, où chacun ne songeait qu'à tuer le temps. La colonnade d'arbres qui conduisait à ses domaines demeurait encore majestueuse, les galeries extérieures de sa grande case étaient construites en bois d'acajou orné de riches dorures et garnies de troncs bruts de lataniers. En sus du coton, du sucre et de l'indigo qui se recueillaient chez lui avec fruit, l'eau s'y rencontrait à cinq pouces du niveau de la terre; le parfum des aromates l'y disputait à la fraîcheur des cascades. Cette habitation était un véritable village. La cloche y retentissait à la fois dans la cotonnerie pour le travail de la houe, dans la tannerie, située à portée de la rivière si poissonneuse de l'Ester, dans les hattes et dans le cantonnement des cases à nègres. Les seuls cultivateurs à la houe, au nombre de douze cent quatre-vingts, y existaient à la charge de l'habitation, s'étendant complaisamment sur la plus longue partie du vaste canton de l'Artibonite. Un fossé d'eau vive et limpide coupait joyeusement ce beau domaine au sol verdoyant, derrière lequel coulait encore l'Ester.

Cependant nul visage de maître n'avait encore ap paru, depuis celui de M. de Boullogne, dans cette magnifique demeure. Les plus vieux d'entre ses intendans, c'est-à-dire les plus rusés et les moins pro-

bes en avaient reçu tour à tour la gestion ; mais ils n'en avaient guère respecté les belles futaies, trafiquant avec insolence de tous les produits de son sol. On devinait partout la déprédation et le pillage : les fruits étaient volés par des nègres parasites, même avant leur maturité ; les lambris dorés de la grande case n'avaient point été rafraîchis, c'était un terrain fourragé inhumainement et livré en pâture à la tyrannie mercantile de ses tuteurs. En jetant les yeux sur Joseph Platon pour le nommer économe de cette villa déchue, M. de Boullogne avait plus calculé sur la bêtise de cet homme que sur ses idées ; cette bêtise lui présentait du moins des chances de probité admissibles.

Le premier soin de Joseph Platon avait eu pour objet de discipliner les nègres ; mais il s'était vu bien vite contraint d'y renoncer. Leur malignité ou leur paresse l'avait dégoûté en peu de jours de son projet de législation, qui consistait cependant à les empêcher de prendre des chevaux à l'éperlin pour les monter, à voler le suif de France, leur panacée ordinaire, à ne point battre leurs mères et à jouer de mauvais tours aux fermiers. Dès lors Joseph Platon s'était résolu à employer envers eux les voies de rigueur, qui étaient alors plus que jamais de mode aux Antilles. La seule chose qu'il leur passât, c'était un *calenda* sur les bords de l'Ester, et la chasse, quand ils lui rapportaient du gibier. Joseph Platon, malgré ses lunettes vertes et la dignité de son emploi, estimait singulièrement cet exercice.

Vêtu d'une *vareuse*, espèce de camisole large, d'une

étoffe légère, il se servait des petits nègres comme d'autant de chiens d'arrêt. Quand il ne s'exerçait pa s à chiffrer, sa main pressait assez volontiers les gâchettes d'un fusil. La chasse de Saint-Domingue ayant plutôt lieu à l'affût, puisqu'on s'y sert rarement de chiens, si ce n'est de ceux des hattes, pour faire lever le gibier dans les fourrés impraticables aux hommes, le gérant emmenait souvent à sa suite ceux qu'il appelait ses protégés, pour porter son sac et ses callebacites. Souvent le long des haies, au milieu des cotonniers, ou dans les champs de maïs et de patates, on voyait se glisser le matin l'ex-commis aux octrois, M. Joseph Platon, tirant au passage les gingeons et autres canards, les tourterelles et les ramiers, dont il se faisait composer ensuite des daubes succulentes. Pour la chasse du caïman, il lui arrivait parfois de paraître moins résolu; il ne l'affrontait guère qu'avec quatre sondeurs noirs munis d'épieux d'une main et d'un coutelas de l'autre. Parmi les compagnons les plus ordinaires de ces sortes d'expéditions brillait le jeune mulâtre, que Joseph Platon avait pris en amitié. Saint-Georges, loin d'être traité par Joseph sur le pied des autres esclaves de l'habitation, recevait chaque jour de la part du contre-maître des témoignages réels d'amitié et d'adoucissement en sa faveur. Ainsi, il l'avait exempté de certains offices trop rudes, comme de puiser de l'eau aux sources lointaines, de courber l'épaule sous de lourds fardeaux; en un mot, Joseph Platon était devenu économe de son élève à un degré qui eût honoré un philanthrope. S'étant pris un jour à examiner la cons-

titution de ce jeune mulâtre, comme il aurait fait de celle d'un cheval dans une foire, son agilité et sa force l'avaient frappé. Platon chassait souvent, et Saint-Georges aimait passionnément la chasse. L'ex-commis de l'octroi chantait, et le mulâtre ne mettait pas un long temps à lui répéter un refrain des Porcherons ou de Bercy, avec ce léger grasseyement créole, charme enfantin de la voix aux colonies. Enfin Joseph Platon, depuis son arrivée aux îles, avait commencé une fort belle collection d'oiseaux; l'enfant aidait ses goûts de naturaliste en lui rapportant des pièces rares. Dans l'esprit étroit de Joseph, le mulâtre lui paraissait très-propre à devenir un jour conducteur des moulinières à coton; sa confiance en son avenir n'allait pas au delà. Il lui faisait don de ses vieilles vestes de nankin, de ses dentelles fanées et de ses boucles de culottes. Comme en sa qualité d'ex-douanier il avait raclé jadis du violon, il n'était pas fâché de se produire avec quelque avantage chez les *petits blancs*, escorté de Saint-Georges, qui lui servait de domestique. Le digne Joseph Platon usait des deux esclaves de la manière suivante : Zäo se tenait accroupi par ses ordres sous sa table, quand il écrivait ses additions, pour lui garantir les pieds des moustiques; Saint-Georges, debout, agitait un ventilateur autour de son corps. Quand il montait à cheval, c'était Saint-Georges qui lui tenait l'étrier, lui encore qui nettoyait ses deux chaînes de montre descendant jusqu'aux genoux et qui auraient pu, au besoin, lui servir à chasser les mouches.

L'équitation n'étant pas le fort de Joseph et cependant une des nécessités de son emploi, il prenait grand plaisir à faire monter à Saint-Georges son cheval de réserve, cheval difficile auquel l'éperon déplaisait et que l'enfant conduisait du bout des doigts avec une dextérité merveilleuse. Cette monture se trouvait ainsi façonnée pour le gérant, qui, on le voit, au lieu d'avoir cet enfant mulâtre pour élève, comme il le disait complaisamment, le trouvait déjà son maître en chacun de ses exercices.

Le perroquet de l'ex-commis aux gabelles mérite bien que nous en disions quelques mots. C'était un charmant oiseau; il était né dans la partie espagnole de l'île et mangeait le *calalou* avec toute la grâce d'un créole. Cette bête n'avait qu'un défaut, celui de répéter assidûment le même nom et la même phrase : *Rosette! Rosette! Pauvre Joseph Platon!* Cette exclamation touchante de l'oiseau se rattachait à un malheur domestique de son maître, sur lequel nous ne nous appesantirons pas. Joseph Platon, étant commis aux gabelles, avait épousé Mlle Rosette, blanchisseuse et empeseuse, logeant à l'entrée des Porcherons. Mlle Rosette, après une semaine de mariage, avait trouvé bon de se faire enlever et d'en prévenir officiellement Joseph Platon par une épître qu'elle s'était sans doute fait écrire. Cette lettre, le malheureux gérant la relisait maintes fois dans ses jours de fièvre aux colonies, en jetant aux échos son nom et celui de la parjure; ces deux noms étaient devenus la gamme éternelle de son perroquet.

Seul possesseur par le fait de cette habitation, Jo-

seph Platon coulait donc une vie tranquille au milieu du coton, de l'indigo et du caffier, se livrant moins à la manie des spéculations qu'au bien-être, se nourrissant bien et jouissant de lui-même avec délices. Il rendait une fois par an le pain bénit à la paroisse de Saint-Marc, se montrait rarement chez le gouverneur, lutinait fort peu les mulâtresses et, à l'exception de celui qu'il appelait son élève, traitait les autres esclaves fort rudement. Il mettait à part sur ses économies, conservait les revenus de cette possession dont il était le gérant; mais n'avait, il faut l'avouer, ni génie ni force pour l'amélioration. Il lui paraissait tout simple de rendre, une fois par an, ses comptes à M. de Lassis, ami de M. de Boullogne, lequel venait surveiller quelques-unes de ses propriétés dans l'île; mais sans appeler la sollicitude de cet inspecteur sur des progrès nécessaires aux ateliers. Depuis trois ans bientôt que Joseph Platon habitait l'Artibonite, il n'y avait guère d'autre société intime que son perroquet, Saint-Georges et le maître d'hôtel de la plantation, vieillard oublié au milieu de ces magnifiques possessions, délaissées elle-mêmes. Si Joseph Platon avait eu la moindre dose d'intrigue, il fût devenu bien vite un peu mieux qu'un simple gérant; mais M. de Boullogne, qui s'y connaissait, en contrôleur général, avait su, nous l'avons dit, ce qu'il faisait en le choisissant.

Au sein de ce pacifique Eldorado, que n'avait encore agité aucun trouble, la maigre nature du gérant s'était donc heureusement implantée; à part le chagrin que lui causait l'enlèvement de Mlle Rosette,

son épouse, Joseph Platon pouvait se croire le plus heureux des mortels et des économes.

Cet état de choses devait cependant changer; la marquise de Langey venait d'arriver cette nuit même à la grande case, jusqu'alors déserte.....

III.

Une aubade.

> Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi ?
>
> HOFFMANN. (*Don Juan.*)

Une lettre de M. de Lassis avait prévenu, depuis huit jours, Joseph Platon de cette arrivée. Elle lui annonçait les intentions de M. le contrôleur général au sujet de la nouvelle hôtesse qu'allait recevoir l'habitation. M. de Boullogne enjoignait à Platon de lui obéir en tout et comme à lui-même, de ne lui adresser jamais la parole qu'avec le plus grand respect ; il ajoutait que tous les gens qu'elle amènerait à sa suite devaient être considérés sur le même pied par Joseph Platon; qu'il entendait lui faire recevoir à Saint-Domingue les mêmes honneurs que lui-même y avait reçus à son premier voyage, dont la date remontait à 1744; que pour elle la maison fût garnie de tout au monde, et qu'elle attendît tranquillement la visite des autorités, au lieu de la prévenir.

Cette missive avait assez d'importance pour que le gérant de l'habitation de la Rose y réfléchît mûrement. La conduite de ces affaires ne lui parut guère embarrassante; façonné depuis sa naissance à la sou-

mission, il augura heureusement de cette nouvelle pour son avenir, forma le projet de se rendre nécessaire, de gagner l'esprit de Mme la marquise de Langey, si bien qu'elle ne pourrait plus se passer de lui ; en un mot, il envisagea la chose plutôt comme une bonne fortune que comme un embarras qui lui survenait au milieu de cette douce et grasse oisiveté qui faisait sa vie.

Pour les embellissemens intérieurs, comme cela demandait du temps et que Joseph ignorait d'ailleurs le goût de Mme la marquise, l'honnête gérant jugea prudent d'attendre un peu. Il se contenta de faire assurer les parquets et les solives des chambres, donna ses ordres pour qu'on enlevât les toiles d'araignées, que l'on réparât les nattes et les boiseries, criblées d'insectes. Il décora le maître d'hôtel, à sa demande, d'une belle livrée neuve et daigna même manger, par forme d'essai, plusieurs excellens pâtés de venaison dus au génie de ce Comus sexagénaire, ancien chef du maréchal de Saxe.

A l'égard du programme de cette fête, il l'élabora sérieusement. Il résolut d'y apparaître d'abord en acteur principal et de s'y faire entendre comme violon au milieu de tous ses noirs. Pour arriver à son but, il repassa toutes ses symphonies, ce qui effraya les oiseaux de ces bocages pendant un grand mois. Plus d'une pintade domestique en tressaillit, plus d'un noir s'imagina que le diable Hurrica lui-même donnait des leçons à cet Orphée. En un mot, Joseph n'épargna rien pour satisfaire à la pompe qu'exigeait pareille occasion.

Ce plan de réception, digne en tout de Mme la marquise de Langey, fut contrarié malheureusement par l'orage ; elle arriva à la nuit, par un temps affreux, peu propre à la mettre en belle humeur. On ne l'attendait que le 20 juin, et elle arriva le 7. Les premières lueurs du matin, qui éclairaient le désastre, ne lui offrirent que de tristes images : elle aurait pu compter par les croisées de la grande case les arbres déracinés, les feuilles de bambou surnageant au-dessus des rigoles, les lianes inclinées douloureusement, les ravines remplies de boue et de sable. La nuit, malgré la moustiquaire, le bruit de la bigaille avait troublé son sommeil, l'ondée avait ruisselé par les vitres, et les cris des négrites l'avaient effrayée. Tout le monde se trouvait aux plantations dès les premiers coups de la foudre : il ne s'était guère présenté pour la recevoir que le vieux maître d'hôtel, qui n'avait pu lui apprêter que quelques calalous. On l'avait reçue sans tirer un coup de fusil, ce qui est un mauvais présage. Aucun nègre enfin n'était venu au-devant d'elle, et c'était à peine si le maître d'hôtel lui avait su trouver un lit.

Comme pour l'indisposer encore, dès que le chant du coq éveilla l'écho, M. Joseph Platon, qui voulait réparer le temps perdu, se mit en devoir de rassembler, au son du tambour, les noirs et mulâtres esclaves de la Rose, qui accoururent tous, comme une troupe de pintades, sous les fenêtres fermées du balcon.

Brossé, poudré, épinglé, à l'instar d'un bailli d'opéra comique, Joseph Platon les conduisait, escorté

du maître d'hôtel, qui, pour réparer son souper indécent de la veille, était suivi lui-même d'une douzaine de négrillons porteurs du plus rare gibier et des plus beaux fruits.

L'attelage de la marquise demeurait encore exposé aux regards des curieux sous une des remises de la grande case, embarrassé des cordes qu'emploient les postillons nègres, cordes souillées par la boue de la veille et dont le seul éraillement prouvait assez que la voiture avait traversé les chemins les plus épineux. Un noir, étranger à l'habitation, était déjà occupé à nettoyer dans la cour cette magnifique voiture, déballée sans doute l'avant-veille de quelque navire, et dont la seule caisse en vernis-Martin coloriée (mode très en vogue, à cette époque, aux plus beaux Longchamps de Paris) pouvait bien valoir trente mille livres.

Le noir étranger, tenant en main son étrille, regardait cette députation avec assez de calme, quand Joseph Platon lui fit demander s'il ne venait pas se joindre à eux pour l'aubade. On lui présenta en même temps un *bamboula* et une flûte, à son choix. Ce domestique refusa en disant que ce tintamarre allait déplaire sans doute à sa maîtresse, qu'elle était arrivée depuis deux jours seulement de la Guadeloupe dans l'île et très-fatiguée de la traversée.

Joseph Platon fut sur le point d'arrêter l'élan général, mais comme le temps ne lui semblait pas entièrement sûr, il résolut de mettre à profit les premiers rayons de l'aurore et fit signe à ses musiciens de partir en frappant la terre de son bâton à fouet, comme l'eût fait un maître de chapelle.....

Ce signal devint le prétexte du plus bruyant des charivaris..... Tout l'orchestre noir en reçut le branle et ne tarda pas à remplir la cour de la plus indéfinissable musique dont une oreille humaine puisse être blessée. Ces dilettanti avaient mis en réquisition tous les instrumens connus dans l'île, jusqu'aux chaudières de cuisine. La chanterelle agaçante de Joseph Platon y faisait entendre de véritables cris de sarcelle effarouchée. Le bruit de cette gamme assourdissante et continue monta jusqu'aux croisées en une seconde et réveilla en sursaut la marquise de Langey.

— Finette, cria-t-elle, donne vite la chasse à ces moustiques; va, jette-leur quelques piastres. Tu trouveras des bourses toutes prêtes sur cette table.....

Finette, belle mulâtresse de dix-huit à vingt ans et femme de chambre de Mme la marquise, descendit bien vite sur le perron pour exécuter cet ordre absolu. Elle fit voler les piastres au milieu du groupe, avec une main digne d'une impératrice. Elle dit à Platon de faire retirer ses noirs et leur ferma elle-même la porte au nez.

— Sachez donc, une fois pour toutes, ajouta Mlle Finette au gérant tout ébahi, que Mme la marquise ne se réveille qu'à trois heures! A trois heures vous pourrez lui présenter vos devoirs!

Joseph Platon balbutia quelques mots d'excuses et se retira l'oreille basse. Comme il lui fallait se remettre un peu, il cingla, par contenance seulement, quelques coups de fouet aux musiciens les plus pro-

ches, et, s'appuyant avec dignité sur le bras du maître d'hôtel, M. Printemps, il regagna l'office, où le déjeuner d'habitude les attendait.

IV.

Créole et marquise.

Oh ! ça, je te la ferai connaître ! Elle est femme à dormir sous un ciel de glace ; elle ne joue qu'avec des cartes parfumées. L'autre hiver elle exigea que chacune de ses femmes ne se présentât devant elle qu'à la Bergamotte.

(*La Princesse Bambiche*, livre Ier.)

Joseph Platon dévora. Son appétit, aiguisé par l'air du matin et doublé par la colère, lui fit goûter de tous les plats sans préférence ; il but, en homme acharné, à des dieux meilleurs, à une maîtresse plus matinale et plus sensible aux doux charmes de l'harmonie. Rosette lui revint alors à l'esprit, cette Rosette si fraîche, si accorte, si chantante, qui trouvait son violon un orchestre sans rival, et qu'il avait cependant perdue comme Orphée perdit Eurydice !...

Joseph Platon but un excellent verre de rota en essuyant deux larmes parallèles qui roulaient sur son gilet blanc à fleurs.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il devant le maître-d'hôtel, que ces grandes dames sont difficiles à contenter ! Mon violon est cependant un violon de Paris, il m'a

été cédé à bons deniers comptans par M. Exaudet, second violon de l'Opéra. Il logeait alors rue Croix-des-Petits-Champs, chez le pâtissier, vis-à-vis le cloître Saint-Honoré. Le digne homme que cet Exaudet! il avait joué avec ce violon tout l'opéra de *Jephté!*... Je le vois encore avec son habit couleur de noisette et sa petite perruque... Eh bien! où est-il donc passé, mon violon? me l'aurait-on pris?

Il se leva tout effaré de la table, où Noëmi, Zäo et le jeune Saint-Georges se trouvaient assis la minute d'auparavant. Joseph les avait tous trois admis à ce banquet avec les autres domestiques blancs de l'habitation, pour prix de l'hospitalité qu'il avait rencontrée la veille sous leur ajoupa, détruit à cette heure. Le digne gérant leur avait promis son aide auprès de Mme de Langey.

Comme il furetait encore dans l'office, cherchant son précieux instrument et donnant son voleur à tous les diables, le verger, que l'on entrevoyait par les fenêtres de la salle, s'emplit subitement d'une harmonie nouvelle jusqu'alors pour les oreilles de Platon.....

Le virtuose inconnu qui maniait ainsi le violon du gérant exécutait un trait en double corde disposé par Tartini, de manière à faire croire que deux instrumens se faisaient entendre à la fois. Des trilles brillans et pleins d'audace, des gammes chromatiques, dont les notes vivement attaquées semblaient autant de fusées éblouissantes, succédaient tour à tour à ce duo ravissant qui précédait et suivait le solo que faisait entendre l'archet, après avoir char-

mé l'oreille par l'harmonie pleine et mordante de l'ensemble.

— Par la sambleu! c'est votre *élève*, comme vous nous le dites toujours, monsieur Joseph, s'écria le maître d'hôtel; il vient de s'enfuir à travers la haie dès qu'il vous a aperçu. Il faut lui pardonner, car le gaillard est presque aussi fort que vous. Je vous préviens que j'ai bu trop de Madère, et qu'il fait un peu chaud pour que je courre après lui.

Le gérant de la Rose demeurait plongé dans une rêverie profonde; l'agilité de l'enfant l'avait confondu. Joseph Platon avait beau n'être pas un Corelli en fait de violon, il s'y connaissait assez pour trouver le jeune mulâtre supérieur à sa propre science, il en devenait jaloux à son insu. Il lui paraissait inouï qu'il lui eût ainsi dérobé son violon sans lui rien dire, et il s'apprêtait à le gronder d'importance, quand un petit noir sauta par-dessus une palissade de la cour, courant à toutes jambes comme s'il eût vu le diable à ses trousses.

La chaleur était accablante, le sol brûlant comme un lendemain de pluie à Saint-Domingue. Le négrillon en sueur s'assit sous un cirouellier, regardant de toutes parts avec l'effroi d'un enfant poursuivi. Un frémissement étrange agitait son corps. Il levait tantôt ses yeux au ciel d'un œil inspiré, tantôt il ceignait son front d'une couronne de fleurs diversement nuancées, sous lesquelles il semblait se pavaner d'un air glorieux. Évidemment le négrillon croyait être seul, car il se promenait par instant, sautait, dansait et se frottait le ventre contre terre à la ma-

nière des esclaves. Joseph Platon et le maître d'hôtel ne l'eurent pas envisagé trois secondes qu'ils reconnurent Zäo, mais Zäo à moitié fou, trébuchant comme après une longue course ou une orgie, Zäo n'ayant plus que la moitié de sa veste à force d'avoir couru. Ils ne pouvaient comprendre quelle poursuite l'avait amené dans le verger, dont les branches épaisses les dérobaient tous deux à son regard. La présence subite du vieux vaudou, qu'ils avaient entrevu la veille dans l'ajoupa de Noëmi, tira bientôt Joseph Platon de son incertitude à cet égard; cet homme, sortant tout d'un coup d'une enceinte voisine protégée par des pingoins et des raquettes, se posa subitement devant Zäo en lui demandant si tout était prêt.

— Je guettais, maître, je guettais, fit Zäo avec un mouvement de crainte. Moi être d'avis qu'il nous faut attendre jusqu'après demain; après demain il y aura plus de chances pour notre projet...

— Songe bien, Zäo, que tu n'auras la *grappe libre* qu'à ce prix...

— J'ai promis, maître; Zäo vous tiendra parole.

— Surtout, pas un mot. Je compte sur toi pour après demain. Adieu. . . . .

. . . .

Le vaudou s'était abîmé dans les broussailles. Joseph Platon allait appeler Zäo pour lui demander compte de ce singulier entretien, quand Finette, en belle robe de mousseline blanche, s'avança vers lui. Trois heures sonnaient à l'horloge de la grande case.

— Ma maîtresse m'envoie vous chercher, monsieur Platon ; ne vous avais-je pas prévenu qu'elle se levait à trois heures ?

— Mille pardons, mademoiselle, répondit Joseph en rentrant par la salle de l'office, où il trouva Saint-Georges nettoyant l'un de ses fusils. Le jeune mulâtre venait de serrer le violon dans sa boîte, après l'avoir enveloppé dans sa couverture de serge verte avec tous les soins possibles.

— Attendez-moi dans cette salle jusqu'à mon retour, mon Orphée jaune, et n'oubliez pas de m'y faire arranger mes bottes par Noëmi avec des feuilles de palma-christi, des oranges aigres et du noir de fumée, pour les rendre luisantes... Hier encore elle me les apporta couvertes de pepins et de plaques de noir non broyé.

En parlant ainsi, Joseph Platon n'était pas fâché d'humilier, en passant, le talent de son élève. L'enfant ne répliqua pas et fut s'asseoir dans un coin. Noëmi n'était plus là.

Après un coup d'œil donné, dans la salle, à un grand miroir piqué de mouches, coup d'œil qui servit à Platon pour resserrer le nœud de sa cravate et donner un tour gracieux à son jabot, le gérant de la Rose suivit la nouvelle Iris de Mme la marquise.

Chemin faisant, Platon chercha vainement à la faire causer, ce fut en pure perte ; Mlle Finette n'était point une servante de comédie. Elle marchait d'un air fier et résolu, se fiant sans doute à sa beauté, qui était grande, et à l'importance de son rôle de

camériste auprès d'une marquise. Platon, qui de sa vie n'avait aimé que Rosette, fut interdit rien qu'en la voyant.

La lettre de M. de Lassis et ses instructions ne lui apprenaient rien sur l'âge de la dame qu'il allait complimenter. Était-ce une douairière, une vieille demoiselle ou une jeune femme ? Joseph Platon se demandait à lui-même avec quelle phrase il lui faudrait aborder la marquise de Langey, cette noble hôtesse inconnue que M. de Boullogne, avec une lettre, installait ainsi d'un seul coup dans ses domaines. Il lui vint en pensée que le mieux serait d'attendre qu'elle l'interrogeât lui-même ; il la salua du plus loin qu'il l'aperçut, agitant autour de lui, dans cette obséquieuse salutation, un nuage odorant de poudre à la maréchale.

S'étant annoncé de la sorte dans le salon, le gérant put voir une jeune femme de vingt-cinq années au plus, vêtue de noir comme le serait une femme en deuil. Elle était couchée sur un sopha ou *chinnta* qu'elle avait fait emballer sans doute avec elle, car Joseph ne reconnut pas ce meuble; du haut de ce trône, elle causait avec une négresse qui lui chatouillait les pieds. La volupteuse nonchalance de son regard n'en tempérait en rien la fierté ; il était facile de voir que les moindres désirs de cette femme servaient de lois. Son teint, d'une incomparable blancheur, avait la pâleur mate d'un camée ; la langueur de ses mouvemens, ses cheveux noirs et la finesse de son pied annonçaient une créole. La marquise en demi-toilette n'en parut pas moins à

Joseph Platon une beauté surhumaine. Pendant quelques minutes, le gérant de la Rose resta interdit devant cette statue royale qui avait l'air de quelque Diane en marbre sortie du parc de Versailles. La marquise avait à peine remarqué son entrée, elle riait avec sa négresse et un gros vilain singe mangeant une goyave. Mme de Langey toisa Platon de la tête aux pieds, Finette lui avança une chaise en canne. Le malheureux vit le moment où, faute de phrase de début, il allait être obligé de baiser la pantoufle de Mme la marquise. Rien ne lui parut plus glacial et plus majestueux que cet accueil.

— C'est donc vous, monsieur Joseph Platon ? je ne suis pas fâchée de vous voir, dit-elle avec un petit éclat de voix sèche. Vous dirigez tout ici, n'est-il pas vrai ?

Joseph Platon pressentit une tempête.

— Vous avez eu pour moi, continua-t-elle, des attentions inimaginables..... Le coucher d'abord, puis l'aubade. Dites-moi, monsieur Joseph, en étiez-vous ? Finette prétend que vous la dirigiez comme violon.....

— C'est un instrument que j'aime assez, répondit Platon avec un sourire de modestie gênée ; madame la marquise ferait-elle aussi de la musique ?

— Pas tout à fait aussi bien que vous, monsieur Platon. Ah ! ça, dites-moi, vous ne m'attendiez pas sitôt ?

— M. de Lassis m'avait écrit pour le vingt.

— C'est à cela sans doute, mon digne monsieur Platon, que j'ai dû ma belle réception ! J'avais

compté sur une nuée de tapissiers et de peintres décorateurs pour m'arranger ces appartemens; il paraît que vous y avez renoncé. Je trouverais plaisant d'en écrire à M. le contrôleur général, si je ne vous savais son protégé... Sa grande case, ma foi, ne ressemble pas mal à une grange et ses lits à des banquettes d'Opéra! A la Guadeloupe, je vous en préviens, j'étais mieux traitée. Tous les matins d'abord, sachez-le, mon très-excellent monsieur Platon, je prends un bain. Les parfums de l'oranger et du frangipanier me vont encore, mais j'aime aussi les parfums de France, et vous m'en aurez, n'est-ce pas? Je vous préviens aussi que je n'ai pas assez d'un singe, il me faut le plus joli de vos négrillons pour porter mon parasol. Qu'il soit bien appris, et remplace auprès de mon fils un angora magnifique que nous avons eu le chagrin de perdre dans la traversée..... A propos, l'avez-vous vu mon fils? Négresse, allez donc chercher Maurice!

Joseph Platon avait écouté cette tirade, prononcée avec une dédaigneuse paresse, sans oser même respirer. Il semblait s'attendre à une seconde avalanche de reproches. L'air embarrassé, il tournait bêtement son chapeau de paille entre ses mains et regardait l'horrible singe de Mme de Langey comme pour se donner une contenance...

La négresse revint, portant M. Maurice, âgé de six ans, entre ses bras. Cet enfant, contrarié de se voir distrait de ses jeux, pleurait d'avance, il arriva de fort mauvaise grâce devant Platon. M. Maurice avait toutes les allures d'un enfant gâté, il commença

par enlever à Joseph Platon la badine à glands qu'il portait et par la donner au sapajou, qui la brisa comme une allumette. Cela fait, il tira à les casser les chaînes de montre du gérant, et lui souffla la poudre de son collet dans les yeux. Joseph Platon déclara ces gentillesses adorables ; il félicita Mme de Langey sur la beauté de son fils. Encadrée par de charmans cheveux blonds, la figure de Maurice, frêle et délicate, semblait être, en effet, une miniature de celle de sa mère : elle avait cette même couleur molle et limpide, cette chair blanche qui indiquent plutôt l'opulence que la santé ; les cheveux et les cils de l'enfant, sa bouche ronde et pure, son nez mince, témoignaient assez en faveur d'un enfant de bonne race. La fée Heureuse semblait s'être penchée en souriant sur le berceau de cet enfant, en le dotant de tous les dons du bien-être et du visage.

— Mon fils a six ans, monsieur Platon, reprit la marquise, et, le croiriez-vous ? il n'est point encore baptisé. Des raisons diverses ont retardé cette cérémonie pendant que j'habitais la Guadeloupe. Vous m'obligerez, monsieur Platon, d'en écrire ce soir même à M. le curé de Saint-Marc, qui est, je le crois, votre paroisse. Je connais l'esprit des habitans de l'Artibonite, la promptitude de cette démarche est de conséquence pour moi. Songez-y donc, et rapportez-moi la réponse demain matin. Encore un mot, monsieur Joseph Platon. Je ne vous gênerai en rien, pourvu que vous suiviez toujours mes volontés. Au revoir, monsieur Joseph Platon.

La négresse remporta Maurice, qu'on ne laissait

jamais marcher, fût-ce sur les nattes des cases. Mme de Langey se leva avec des façons languissantes et se retira après avoir donné encore d'autres ordres à Joseph. Une volonté très-ferme de domination perçait dans chacune de ses paroles. Joseph Platon en conclut qu'elle allait bientôt le tyranniser, il avait toujours craint les maîtresses femmes. Sur le pas de son boudoir où elle entrait, la marquise lui dit cependant avec complaisance :

— Était-ce vous, monsieur le gérant, qui jouiez du violon dans le verger, il n'y a pas encore une heure?

— Vous êtes bien bonne, madame la marquise, c'était mon élève, un jeune mulâtre!...

Tout en rendant de la sorte hommage à la vérité, Platon appuyait beaucoup sur le mot *élève*.

— Je vous en félicite, monsieur Platon, vous voilà précepteur de noirs, vous nous amènerez ce garçon-là ; il apprendra le menuet à mon singe. Entendez-vous, je veux le voir dès demain!

Moitié ébaubi et moitié satisfait de cet accueil, Joseph Platon s'était éloigné. Il songeait aux choses qu'il avait à préparer pour le lendemain, au baptême futur de M. le marquis Maurice de Langey, néophyte, âgé de six ans ; à l'envoi d'un messager au curé de Saint-Marc, et enfin à la présentation du mulâtre, son élève, à Mme de Langey. Cette dernière recommandation le fit souvenir de Saint-Georges, auquel il avait enjoint de l'attendre à l'office. Il le trouva dans la société du maître d'hôtel, M. Printemps, qui, en sa qualité d'ancien soldat du maréchal de Saxe,

lui contait toutes ses guerres. Ce Mars caduc assaisonnait ce récit de quelques tranches de gibier et de vin de Bourgogne de l'ancienne cave du maréchal. La négresse Noëmi, les coudes appuyés sur la table, prêtait une vive attention au récit du maître d'hôtel, qui en était au plus beau période de la bataille de Fontenoy quand Joseph Platon entra...

A son air morose et préoccupé, tous jugèrent prudent de ne pas l'interroger; lui-même il coupa court à toute question en ordonnant à Saint-Georges de prendre un mulet et d'aller prévenir le curé de Saint-Marc qu'il se tînt prêt le surlendemain, dès l'aurore, pour un baptême.

V.

Conversations à l'office.

CLAUDIO :

Vous croyez que je veux rire ? De grâce, dites-moi sincèrement comment vous la trouvez.

(*Beaucoup de bruit pour rien*, acte Ier, sc. Ire.)

Le galop du mulet sellé par l'enfant résonnait encore, et Noëmi l'écoutait avec une attention inquiète, lorsque plusieurs noirs, esclaves familiers de l'habitation, entrèrent avec des paniers dans cette salle, apportant les objets utiles à la consommation du lendemain ; ceux-ci des patates, d'autres des poules ; les pêcheurs, des écrevisses et des tortues ; les chasseurs, du gibier, provisions que M. Printemps recevait du haut de sa grandeur et de son fauteuil.

Le maître d'hôtel inclinait sa tête à droite et à gauche, accueillant ces richesses comme un prince eût accueilli des ambassadeurs ; son bonnet de coton, d'un blanc irréprochable, sa perruque et son épée en faisaient presque un monarque aux yeux des noirs. Ces esclaves à demi nus, revenant du travail, la poitrine haletante comme le soufflet d'une forge, con-

4.

trastaient avec le calme majestueux du maître d'hôtel, se carrant seul dans son fauteuil de velours d'Utrecht fané, en accordant à peine un sourire aux jeunes négresses qui faisaient autour de lui des ouvrages de couture. A la tête de ces négresses, préposées au linge de table, figurait Noëmi, élue ce soir même d'un commun accord, et dont Joseph Platon regardait le travail avec une anxiété visible, car il s'agissait d'un superbe gilet à fleurs qu'il devait porter le lendemain et que Noëmi raccommodait de son mieux.

— *Bravissimo!* mes enfans, s'écria enfin d'une voix de Stentor M. Printemps, le maître d'hôtel, *bravissimo!* cela veut dire en latin : *je suis content!* Vous aurez la petite goutte de croc si vous continuez, car les beaux jours de la cuisine française vont, je l'espère, renaître dans l'île. Nous avons après demain un banquet à la suite du baptême. M. l'intendant doit venir, Mme l'intendante l'accompagnera; il y aura M. Gachard, M. de Vannes... du beau monde! Tout cela n'est que pour commencer, nous verrons bien d'autres choses !...

La négraille ne répondit rien. Nul ne bougea.

— Comment, vous vous taisez, canailles ! vous voilà tous comme des caïmans rôtis! Mais, vive Dieu ! à votre place je danserais, moi, et je *gragerais* [1], comme vous le dites, à me démettre les lombes... vous devez être fiers d'appartenir à Mme la marquise de Langey !

[1] *Grager*, sorte de chica modifiée.

Disant ainsi, le vieux maître d'hôtel touchait complaisamment sa livrée neuve. Dans l'idée de M. Printemps, changer de collier n'était rien, pourvu que le collier fût d'or.

Ce soir-là même, en femme habile et prudente, la marquise de Langey avait envoyé par son noir ses gratifications aux gens ordinaires de M. de Boullogne. M. Printemps était donc sous le poids d'une ivresse double, celle de la gratification et de la livrée.

Les nègres n'osaient se lancer en fait de joie, comprimés qu'ils étaient par l'aspect rechigné de Joseph Platon, appuyé sur son grand fouet.

Sa contenance devait être, à vrai dire, une énigme pour eux. Pendant que le maître d'hôtel chauffait l'enthousiasme, Platon, livré sans doute à quelque rêverie contemplative, regardait tristement les boucles de ses souliers gris. Un combat intérieur le brisait, il faut le croire; car soudain il se leva et frappa sur la table un coup de manche de fouet à écraser les maringouins sifflant autour des chandelles...

— Hors d'ici, négrites, dansez la *chica* si vous voulez, on vous l'accorde, mais qu'après demain tout le monde soit sur pied!

Un murmure de joie accueillit cette sortie. Les nègres, en voyant Platon lever son fouet, croyaient être battus; il leur permettait la danse. Le mot de *chica* une fois lâché, la salle d'office fut vide. Il ne demeura que le maître d'hôtel, Platon et Noëmi.

— Tu ne vas pas avec eux, Noëmi? dit le gérant.

— Si vous le permettez, maître, je préfère rester ici; ce linge est d'ailleurs en mauvais état, et je ne

voudrais pas encourir le blâme de *Mme la marquise* de Langey, répondit Noëmi en appuyant sur ce mot.

Joseph Platon se contenta de reculer sa chaise loin de Noëmi avec un dédain assez marqué, et pendant que la négresse s'occupait assidûment de son travail, à la lueur d'une petite lampe, il causa avec M. Printemps ainsi qu'il suit :

— Eh bien, je l'ai vue, Printemps ?

— Pardine! moi aussi, mais c'était à la nuit. N'importe, je la tiens pour une belle femme, monsieur Joseph! et je m'y connais..... Voilà une maîtresse femme, celle-là !

— A quoi jugez-vous cela, Printemps ?

— A ces dix louis qu'elle m'a envoyés, monsieur Joseph. C'est une femme rare, une femme de qualité, qui me paraît beaucoup tenir à sa cuisine... C'est à la bouche qu'on reconnaît une marquise, voyez-vous...

— Marquise tant que vous voudrez, reprit Platon ; mais si vous aviez vu avec quelle dextérité son singe, qu'elle nomme, je crois, Poppo, m'a cassé ma badine... C'est un fort vilain être que ce Poppo!

— Elle a un singe! C'est encore au singe que l'on reconnaît la vraie marquise!... Ah! il est vrai que Mlle Lecouvreur, pour laquelle M. le maréchal de Saxe m'a fait rôtir et confire prodigieusement, dans les temps, en possédait un fort journalier..... Quelle comédienne que cette demoiselle Lecouvreur !

— Printemps, vous qui avez de l'esprit, que pensez-vous qu'elle vienne faire ici ?

— Pour cela, je ne puis pas trop vous dire. M. le maréchal de Saxe avait pour coutume de prêter souvent son hôtel à des comédiennes quand il partait en campagne ; M. le contrôleur général, homme raisonnable, agit peut-être ainsi pour ses protégées.

— Dites ses parentes, Printemps ; Mme la marquise de Langey ne peut être, ne doit être que sa parente, reprit Joseph avec une pruderie manifeste de dignité.

— Sa parente, soit ; mais il me revient en mémoire l'aventure de certaine cousine du maréchal de Saxe qu'il faut, monsieur Joseph, que je vous conte. C'était en 1730... ma foi... L'armée...

Des cris perçans arrêtèrent l'histoire de M. Printemps dès son début, l'on vit entrer dans la salle plusieurs nègres de houe armés de pioches, amenant un petit noir qu'ils tenaient par le collet. Derrière cet enfant marchaient, d'un air piteux, plusieurs négrillons, ses amis et ses complices sans doute, car les nègres de houe ne s'en étaient rendus maîtres eux-mêmes qu'en les battant. Le héros de la troupe porta la parole devant Platon ; il dit avoir trouvé Zäo sellant lui-même un cheval pris à l'éperlin ; que sur les flancs du cheval pendaient deux paniers remplis de morue sèche, de viande salée et de fruits, des pipes, du tabac, un habillement neuf, tout ce qui peut servir à un voyage de longue haleine ; qu'après avoir battu et questionné Zäo sur ces choses, volées sans doute, ils n'en avaient tiré aucune réponse, et qu'ils l'amenaient pour que Platon lui-même l'interrogeât.

Le premier acte d'autorité de M. Joseph Platon fut de faire fouiller le négrillon, sur lequel on trouva d'autres objets : des serpes, du cordage, des clous, une lime et une scie. Les nègres fugitifs, dits marrons, sont nantis ordinairement de ces objets. L'exploration plus approfondie des deux paniers donna matière à l'étonnement des assistans ; ils étaient remplis en effet de fétiches de toute sorte, bizarrement taillés et coloriés, que Zäo avait cachés au fond sous des feuilles de palmistes. Loin de nier son projet de fuite et ses vols, Zäo affecta une véritable résolution.

— Voilà qui est bien, mes braves noirs, dit le gérant ; quoique vous n'ayez fait que votre devoir, j'aurai soin de faire couler demain dans vos gourdes autre chose que de l'eau. Quant à ce méchant petit crabe-là, j'aurais bien envie de le jeter aux poissons de l'Ester, mais ils n'en voudraient pas, tant il est laid. Il me vient à l'idée de le réserver pour après demain en guise d'exemple. Allons, Zäo, tu te résoudras peut-être à nous nommer ton complice, car tu n'as pas fait tes provisions pour toi seul. Songe à dire la vérité, ou je te livre à messieurs les dragons jaunes..... En attendant, tu jeûneras dans la chambre que voici, et dont les serrures sont bonnes. Bonsoir, ami Zäo, cette fenêtre est bien grillée, je t'en préviens ; elle donne, pour plus de sûreté, sur le puits de la *noria ;* ainsi ne te berce pas d'un faux espoir. Vous autres, gardez-le, vous aurez demain double paie.

Joseph Platon s'éloigna quelques instans, puis revint bientôt armé d'un cadenas énorme et d'une

clé digne de la geôle de la Bastille. Zäo ne sourcillait pas ; son œil, parmi cette foule, venait de rencontrer un autre œil, celui du vaudou. Appuyé en dehors de cette fenêtre non fermée encore, auprès du puits de la *noria ;* dont les festons de lianes grimpantes le cachaient, cet homme exerçait sur l'enfant la puissance de son regard... Le fouet se fût levé sur Zäo qu'il ne lui fùt pas échappé une plainte ou une parole sous cette magique influence..... il ne s'appartenait plus !

Les nègres de houe emmenèrent Zäo. L'assurance du négrillon ne s'était pas démentie une minute ; il jeta même sur Platon un regard assez insolent pour celui d'un enfant de son âge ; mais le vertueux gérant n'y prit garde. M. Platon, pour se faire valoir, écrivit sur-le-champ à M[me] de Langey le récit fidèle de l'événement ; aidé, pour ce procès-verbal, de M. Printemps, duquel il avait appris insensiblement les us et le beau parlage des personnes de qualité.

VI.

Une mère.

> Je suis assise dans ma douleur, j'attends le matin dans les larmes.
> *Colma.* (OSSIAN.)

Noëmi n'avait prêté qu'une attention assez ordinaire à la scène précédente. Le délit singulier dont les nègres de houe venaient d'accuser Zäo lui semblait la conséquence ordinaire de ses conversations avec le vaudou ; elle était convaincue que cet homme l'avait fanatisé, qu'il lui avait jeté ce qu'on appelle au pays un *ouanga*, sortilége qu'il ferait cesser à sa prière dès qu'elle le rencontrerait.

Cette idée la rassurait presque sur le sort de Zäo, dont le jeune âge devenait, du reste, la meilleure excuse. Il faut le dire aussi, et le lecteur a pu s'en apercevoir à certains traits épars dans nos premières pages, Noëmi avait accepté Zäo, le fils de sa sœur, plutôt comme un fardeau pour sa misère que comme un bienfait. C'était le mulâtre qu'elle chérissait pardessus tout, le mulâtre plus leste mille fois et plus adroit que Zäo, dont l'intelligence n'allait pas au delà de l'humilité et de la superstition envers le jon-

gleur. Pour Zäo, la négresse eût consenti peut-être à se voir battue ; pour Saint-Georges, elle eût donné sa vie et son sang ! Saint-Georges était le Benjamin de Noëmi, son bonheur, son idole de tous les jours ! Au moindre désir exprimé par lui, on la voyait s'empresser et courir, esclave de ses volontés, l'embrassant et l'adorant comme un idolâtre eût fait d'un fétiche. C'était elle qui le lavait soir et matin, elle qui s'occupait de sa *rechange*, équipement consistant en une chemise, un pantalon et une veste de toile que portait l'enfant lorsqu'il suivait M. Joseph Platon à la chasse. Devait-il monter par ces durs chemins aux roches tranchantes et calcaires que les nègres nomment *roches à ravets,* Noëmi visitait le soir ses pieds endurcis à la fatigue, dans la crainte d'y trouver quelque piqûre de ronce ou de serpent. Orgueilleuse de son fils, lorsqu'elle faisait le tour des cases, elle avait l'air de briguer les suffrages de chaque noir de l'habitation. C'était elle qui l'avait allaité à la Guadeloupe, ce pays qu'elle semblait tant regretter, surtout depuis qu'elle était à Saint-Domingue. Ce fils bien aimé était si beau pour Noëmi ! Un mouvement fébrile la saisissait quand il était loin de l'ajoupa, une larme brillante se faisait jour alors à travers ses longs cils noirs ; son trouble était visible, malgré le crêpe éternel impitoyablement jeté sur son visage, ce voile immuable qui cache jusqu'à la pâleur ! Souvent la nuit elle se levait de sa couche pour le contempler dormant sur sa natte ; elle lui choisissait les plus belles goyaves, frugale pour elle-même jusqu'à l'abstinence. Dans la traversée, il n'était sorte de soins qu'elle ne

lui eût prodigués, au point de vendre pour lui son collier de verroteries et ses boucles d'oreilles, seule relique qu'elle eût conservée de la Guadeloupe.

Il y avait des jours où Noëmi ne pouvait concevoir qu'elle eût mis au monde cet enfant, elle se demandait par quel céleste bienfait il lui avait été donné. Sa vie de misère s'étonnait de cette douce rosée de tous les jours, de ces gentillesses, de ces sourires. Les négresses, pour la plupart, n'aiment guère leurs enfans que tant qu'ils conservent l'ignorance du premier âge, elles les choient plutôt comme nourrices que comme mères. Chez ces femmes, aucune gradation : l'âge de la raison une fois atteint par l'enfant, elles oublient presque qu'elles ont été mères. Elles les livrent aux chances de la servitude, les abandonnant ainsi de plein gré après les avoir amollis par leurs anciennes caresses. L'esclavage, cette main de fer, les prend alors, et sa tyrannie est d'autant plus dure qu'elle est soudaine. Rien n'a préparé le nègre enfant à cette transition subite, il se réveille avec sa chaîne comme un homme que l'on vient de jeter dans un cachot. Ses parens eux-mêmes se font exécuteurs et bourreaux à son égard ; ils le punissent bientôt autant qu'ils le gâtaient, c'est à la loi seule qu'il appartient.

Noëmi n'aimait pas ainsi son enfant. La pauvre mère n'avait compris que trop vite à quelles dures épreuves celui qu'elle appelait son *ange noir* devait être un jour réservé par sa seule tache originelle ; abîmée dans sa contemplation, elle le préservait déjà dans son cœur contre toute atteinte et toute morsure. Il lui paraissait affreux de penser que ces mains ro-

bustes, faites pour manier le fouet, dussent un jour se voir flagellées inhumainement à la moindre faute; que cet être si complet, si beau, ignorant encore jusqu'à sa force, ne fût qu'une marchandise! Elle admettait bien les coups et le trafic pour elle, dont les mains commençaient déjà à se gercer, dont la peau avait perdu son lustre, pauvre pacotille de négresse avariée, et qui avait eu son prix! mais son fils, son beau Saint-Georges! Il n'avait pas été admiré pour rien dans la traversée ce cher trésor, il n'avait pas été caressé par les matelots et le capitaine sans qu'il n'y eût sur son front quelque ligne glorieuse inscrite par les destinées! Les fanfares des fifres et des tambours lui plaisaient, ce serait peut-être un jour un grand capitaine! Son mouchoir de Madras, il le ceignait déjà avec grâce sous son large chapeau de paille tressée; il dansait et montait à cheval mieux qu'un créole. Enfin, chose neuve assurément pour une mère de cette couleur, elle était déjà récompensée de sa pauvreté et de ses douleurs par l'âme de son enfant!

Noëmi, la triste mère, regardait cette âme s'ouvrir, comme la fleur ouvre ses pétales odorantes après la pluie... L'œil de son amour n'y découvrait qu'une chose encore, l'envie de se distinguer, cette ambition des âmes nobles qu'on opprime; elle n'y soupçonnait pas l'amour, ce volcan plus furieux que l'obstacle des sociétés irrite; Noëmi, qui n'avait jamais connu que l'obéissance, ne pouvait deviner cet aiguillon des grandes révoltes, ce niveleur glorieux qui arrive à tout!

Sa crainte la plus forte, c'était que son fils ne revînt tard, qu'il ne se perdît dans les mornes et ne couchât sur la terre humide encore de rosée! Ses courses aventureuses l'agitaient, elle écoutait chaque bruit qui pouvait le lui annoncer : celui des oiseaux, du vent, des vagues lointaines. Le devançant quelquefois pour l'attendre jusque près du pont de l'Ester, à la tombée de la nuit, elle y demeurait pensive, comptant et recomptant les minutes avec des grains de maïs, son sablier ordinaire. Vainement les judelles et les râles se jouaient-ils dans les branchages et les lianes autour d'elle, vainement le jakana s'argentait-il à la lune de ses couleurs les plus belles pour raser les plantes flottantes ; absorbée dans son inquiétude, Noëmi ne rêvait qu'à son enfant. Parfois alors il y avait un bruit léger auprès d'elle, comme si quelqu'un passait, elle se levait toute droite et la sueur sur le front, la pauvre mère! mais c'était pour voir le caïman s'élancer d'un bond à la poursuite d'une tortue fuyarde. Quand elle entendait le chant de Saint-Georges, elle n'y pouvait tenir et se jetait contre terre, bénissant Dieu.....

Ce nom de Saint-Georges n'avait pas été donné au jeune mulâtre par une simple préférence de nom, comme il arrive fréquemment aux colonies. Le plus beau navire en rade à la Guadeloupe, lorsque l'enfant y était né, lui avait servi de parrain ; c'était Noëmi qui l'avait ainsi voulu, la plus belle et la plus triste chose à la fois pour une négresse, étant un navire de France, parce qu'il les enlève et les ramène en leur patrie.

Peut-être aussi Noëmi attachait-elle à ce nom

d'autres idées, peut-être lui rappelait-il une époque de sa vie sur laquelle sa bouche s'était fermée à tout jamais comme la pierre sur le sépulchre. Accablée souvent par la souffrance et prête à livrer sa main au désespoir, elle s'arrêtait tout d'un coup et relevait le front avec orgueil, comme si elle eût entrevu quelque aurore lointaine dans un mirage. Dans ces instans de crise et de fièvre, elle nommait des sites oubliés depuis longtemps, elle suivait le cours de ruisseaux taris et désolés. Suspendue à ces souvenirs inintelligibles pour tous, elle poursuivait en elle le sens de cette mystérieuse énigme, elle pleurait et souriait tour à tour..... Plus forte bientôt contre la peine, elle se renfermait dans tout le courage de son martyre. Son état de santé variait selon les joies ou les douleurs enfantines de son fils. Elle souriait de son sourire et s'inquiétait de ses moindres maux; dépendante et méprisée, elle lui cachait chacune de ses amertumes. L'habitude de la souffrance avait fait enfin de cet instrument de passion une grande et belle âme, rachetant amplement, aux yeux de Dieu, même sans être chrétienne, les condescendances coupables de sa jeunesse et des voluptés qu'elle avait plutôt subies que cherchées.....

Quand le pas du mulet retentit près de la hutte, Noëmi veillait encore, bien que la nuit fût profonde... Elle songeait moins à coup sûr alors à Zäo le captif qu'à Saint-Georges l'absent... Elle s'arracha de sa natte aux premiers bonds de l'animal dans la grande cour, et pressant le jeune mulâtre entre ses bras, elle l'inonda de larmes...

Après avoir étanché sa sueur et lui avoir fait avec son pouce un signe sur le front, elle agita sur lui les feuilles d'un frangipanier chargées de rosée qu'elle avait cueillies, et ne s'endormit qu'après s'être bien assurée qu'il dormait.

VII.

Le départ.

SANCHE :

Je ne sais ce qui arrivera; mais, s'il plaît à Dieu, Jeanne, tout ira bien.

(*Le meilleur alcade c'est le roi*, sc. III.)

Le jour choisi par Mme la marquise de Langey pour la cérémonie du baptême de Maurice, les esclaves de la Rose reçurent en effet double ration ; on leur distribua des bananes mûres, des figues et des patates en abondance. Tout se mouvait, s'attifait et chantait dans l'Artibonite. Les vestes rouges et les vestes blanches rayonnaient au soleil ; les coups de fusil, tirés par les nègres créoles, le bruit et les chants, annonçaient la joie. La classe noire se cramponne d'ordinaire à toutes les occasions qu'elle trouve de se réjouir, peu lui importe la cause, c'est un jour de plus d'affranchissement conquis sur la servitude.

La fabrique, ce matin-là, ressemblait presque à un manoir du moyen âge qui donne quelques heures de répit à ses vassaux. M. Joseph Platon parcourait les ruelles des cases avec un air de bénignité qui semblait être de commande ; il se laissait aller jusqu'à

5.

être bon prince et à goûter du *moussa* et du *tumtum*, comme pour s'assurer par lui-même de la nourriture de sa colonie. Le repos accordé aux esclaves pour ce jour de solennité assurait au gérant un travail plus opiniâtre et plus fructueux de leur part quand viendrait le lendemain ; c'était une machine aux mille roues qui promettait de fonctionner avec plus de force, et que l'on ne laissait reposer qu'à ce prix.

La miraculeuse berline de Mme la marquise de Langey était déjà prête à partir, une foule de noirs l'entouraient, curieux d'en admirer de près les riches dorures. Les lames d'un soleil éblouissant se jouaient à ses panneaux, où le peintre avait entouré l'écusson de la marquise d'une nuée d'amours et de colombes. Le train du carrosse était réchampi de bleu et d'or, sa forme présentait, vers le bas, celle d'une gondole surmontée d'un treillage de pampres verts en guise de dôme. C'était une voiture de princesse digne de la chaussée de Versailles ; Mme la duchesse de Valentinois en possédait seule une semblable.

Les chevaux attelés à la berline et qui piaffaient dans la cour sortaient tous de la halte de la Rose. On se sert peu de chevaux pour les attelages de voitures à Saint-Domingue, où l'on emploie plus communément les mulets, comme devant moins succomber à la fatigue ; mais comme les chevaux nés dans l'île sont difficiles à manier, les nègres, qui s'exercent de bonne heure à ce manége dangereux et se vantent de les réduire, avaient voulu prouver leur valeur en cette occasion. Les noms des meilleurs maquignons et maîtres en cette science venaient d'être ballottés dans

le tricorne galonné de M. Printemps, le maître d'hôtel, qui regardait ce départ d'un air d'envie et de chagrin, les devoirs de sa charge le retenant aux cuisines.

Les deux noms qui sortirent furent ceux de Saint-Georges, appartenant à l'habitation de la Rose, et celui de Toussaint-Breda[1], appartenant à l'habitation de M. Noë, située à une lieue de la ville du Cap.

Ce dernier nom se vit accueilli par des murmures. Le noir qui le portait, plus âgé de deux ans que Saint-Georges, n'était pas de l'Artibonite, il était venu à la suite de quelques personnes de l'habitation Noë qui visitaient Mme de Langey, dont la famille leur était connue pour avoir habité la Guadeloupe. Joseph Platon chercha vainement à faire comprendre aux noirs de la Rose que Toussaint-Breda représentait alors les maquignons de la ville du Cap. La jalousie de ceux de l'Artibonite ne voulut rien écouter. Mme de Langey descendait déjà par le perron, et Joseph craignait quelque sédition populaire..... Le noir de l'habitation Breda choisit ce moment pour prendre son élan et courir à sa monture. C'était, par malheur pour lui, un cheval *pautre*, comme on dit à Saint-Domingue, cheval non dressé et qui s'indignait déjà de se trouver à côté d'une autre bête docile et froide. A peine le noir l'eut-il enfourché que

[1] Toussaint-Breda, depuis Toussaint l'Ouverture. Il était né en 1748. M. Bayon de Libertat, procureur de M. de Noë, en fit son cocher. Il portait alors ce nom de *Breda*, du nom de l'habitation.

l'animal lui imprima une forte secousse. Toussaint fut lancé au milieu d'un groupe de noirs, qui battirent des mains à sa défaite.

Le noir, honteux, se releva, grommelant entre ses dents. Il était pourtant renommé au Cap pour cet exercice ; mais, cette fois, le cheval auquel il s'attaquait ne lui était pas connu. Il cherchait encore à enlever la poussière qui couvrait sa veste à carreaux blancs et rouges, quand un coup de fouet victorieux retentit, et le noir du Cap eut le désappointement de voir le jeune mulâtre de la Rose maîtrisant chaque mouvement de l'animal et faisant décrire à la berline un tour gracieux jusqu'au perron.....

Les applaudissemens de tous les noirs de l'Artibonite lui furent prodigués. Sa casaque vert-pomme, sa bonne mine et sa grâce avaient frappé tous les spectateurs..... Mme de Langey, la nourrice, l'enfant, et Finette la mulâtresse montèrent dans la berline, que suivait une voiture de l'habitation Noë, dont Toussaint se vit heureux d'occuper l'arrière-train, aux cordons duquel il se suspendit d'un air piteux... Saint-Georges conduisait seul l'attelage brillant de Mme de Langey, qui sillonna bientôt de ses roues les sables du chemin qui mène à Saint-Marc.

A la suite de la berline et juché sur un cheval dont il déchirait les flancs, Joseph Platon se tenait en selle tant bien que mal, constamment préoccupé de la bataille que livrait la brise à ses lunettes vertes et à son grand chapeau de paille.

Entre les négresses de l'habitation, attroupées pour voir ce départ, Noëmi suivait de l'œil avec plus

d'attention qu'aucune autre la glorieuse caravane. Elle avait passé une partie de la nuit à terminer l'équipemeut de Saint-Georges, c'était elle qui avait attaché les rubans et les fleurs de son chapeau ; son orgueil crédule s'imaginait que tous les yeux cherchaient son enfant. Elle n'ignorait pas qu'il se levait souvent la nuit, comme un maraudeur, pour prendre un cheval à l'éperlin et le dresser sans être vu ; malgré son habileté, elle éprouvait une certaine frayeur à le voir en selle.....

L'heure du départ sonna. La robe isabelle du bâtard anglais que montait Saint-Georges disparut bientôt aux regards de Noëmi ; bientôt elle n'entendit plus autour de la case que des chansons de hattiers sortant le *cachimbeau* à la bouche et le grand fouet sur l'épaule. Un sentiment de tristesse indicible la saisit en se retrouvant seule loin de cet enfant chéri que la protection de son amour ne quittait pas. C'était pour la négresse un sacrifice immense et qu'elle ne tarda pas à trouver au-dessus de ses forces. Sans compter la fatigue qui pouvait résulter pour lui de cette route par un soleil accablant, fatigue que ses soins empressés lui eussent rendue moins pénible, la cérémonie dont il allait se trouver témoin lui paraissait de nature à exiger impérieusement la présence de sa mère. Quel intérêt cette pompe chrétienne pouvait-elle avoir pour une idolâtre comme Noëmi, pourquoi cette paroisse de Saint-Marc l'attirait-elle ? Noëmi seule le savait. Du jour où l'humble prêtre de ce modeste lieu s'était interposé entre le fouet d'un commandeur brutal et son malheureux enfant

coupable d'une faute légère, Noëmi l'avait considéré comme son sauveur. Elle avait été plus d'une fois au-devant de ses conseils ; son intelligence bornée ne les analysait point, elle demeurait étrangère au dogme, tout en adorant l'apôtre. Un *vaudou* de sa secte passait-il chez elle pour y secouer la poussière de ses sandales à son foyer, Noëmi lui parlait avec admiration, vous l'avez vu, de cet autre vaudou qui avait fait preuve d'assez de puissance pour conjurer une punition suspendue sur la tête de Saint-Georges ; c'était là tout ce qu'elle avait compris de notre Évangile, la pauvre mère ! sa force agissante, son intervention sacrée, sa main tendue vers le faible ! Dès lors elle était devenue d'une curiosité extrême à l'endroit de ce pouvoir qu'elle avait jugé devoir être son unique sauvegarde ! Émerveillée de ce qu'il avait risqué pour elle, la négresse le considérait comme une arme à toute épreuve pour son enfant. Si incertaines que fussent ces lueurs, ces adorations, ces extases, elles plaçaient Noëmi sur la pente d'un terrain nouveau pour elle. Un prêtre de sa secte n'eût pas délivré son fils, un prêtre qui n'était pas de sa religion l'avait préservé, et cela sur une terre où l'homme ne régnait que par le mal !

Rien au monde n'avait égalé la reconnaissance de Noëmi, si ce n'est peut-être son étonnement. La seule fois qu'elle était entrée dans son église, sa nature abaissée s'était relevée de tout l'orgueil qu'inspire un air libre ; en voyant la Vierge, son nouveau-né dans les bras, elle avait prié machinalement.....

La douleur qu'elle éprouvait de se voir retenue loin

de Saint-Georges un jour pareil, peut-être aussi le poids d'autres réflexions accablantes pour Noëmi, l'empêchaient de se livrer à son travail ordinaire; c'était fête, d'ailleurs, pour l'habitation; la cloche annonçant les différens jeux des noirs tintait agile entre leurs mains, Noëmi les voyait passer par bandes devant elle, traînant après eux leurs enfans, qui faisaient rouler entre leurs doigts les bamboulas de la danse. Toutes ces natures, emportées vers le plaisir, ne purent la distraire de sa pensée, elle songeait que parmi tous ces obscurs produits de l'esclavage il n'y avait pas un seul être que le fouet ne pût déchirer inhumainement; seul entre eux tous, son fils avait échappé, par une protection nouvelle pour la pauvre mère, à ce supplice, à ces plaies! Que faisait-elle là, devant cette foule réjouie, elle qui ne partageait en rien ses joies? Des voix secrètes lui murmuraient sans doute à l'oreille d'étranges paroles; car tout d'un coup elle sortit d'un petit sac de cuir quelques grains de verroterie et les offrit à un aide de cuisine, homme de couleur, qui lui demanda, en surplus, cinq escalins pour la conduire à Saint-Marc.

Comme il était chargé de rapporter à M. Printemps quelques fruits rares pour la table de la marquise, il avait attelé lui-même deux excellens chevaux pris aux écuries de la grande case.

La carriole partit au grand trot, la bouteille de tafia que le valet avait bu l'excitant à ne pas ménager sa monture.

VIII.

Deux baptêmes.

> Je veux des enfans..... parce que lorsqu'ils sont bien habillés, cela fait bien sur le devant d'une calèche.
>
> (*Une femme à la mode.*)

> Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle était demeurée à terre.
>
> (*Judith*, chap. X.)

Le parfum de l'acacia et des citronniers embaumait la route, la voiture courait aussi rapide que l'éclair. Voluptueusement couchée au fond de la berline, Mme de Langey admirait intérieurement ces chemins nuancés de festons de toutes couleurs : ici des raquettes à fruits rouges, des karatas à bouquets aurore, plus loin des buissons élégans de *grad-gale;* mille teintes, en un mot, s'élevant du sol jusqu'à la corne des rochers. La nourrice de l'enfant était vêtue d'une robe de serge noire, livrée de deuil que sa maîtresse seule conservait ainsi qu'elle; l'enfant, se jouant sur ses genoux, avait une veste blanche serrée par une riche ceinture à franges d'or.

Dans cette cérémonie du rite catholique qui allait

avoir lieu, Mme de Langey venait-elle accomplir une vaine formalité, ou bien suivait-elle une inspiration religieuse de sa conscience? La question était facile à résoudre. La religion chrétienne, si féconde en poétiques aspects, n'avait guère plus d'influence alors sur l'esprit des créoles de Saint-Domingue que sur celui des Américains d'aujourd'hui. Hors la partie espagnole, qui avait conservé les pompes du culte dans des églises aussi ornées que ses maisons étaient pauvres, quel pouvoir à Saint-Domingue eût songé à relever une religion exposée en France à tous les pamphlets amers des philosophes, outragée, battue en brèche par des écrits qui avaient la prétention d'être lus et commentés jusque dans les îles? Ce germe divin de perfectibilité pour toutes les classes, les suzerains et maîtres des noirs avaient plutôt intérêt à le laisser périr; il devenait un contrepoids de leur pouvoir du jour où il fécondait l'intelligence des esclaves. La religion chrétienne devait paraître, en effet, une puissance dangereuse dans un pays où elle parlait de l'âme à des opprimés qui ne s'y croyaient possesseurs que d'un corps : la loi civile avait beau déclarer ces hommes une denrée et une chose, la loi chrétienne les instruisait d'une autre chose et d'une autre denrée non vendue, l'intelligence! L'Église, mère tendre, donnait aux esclaves l'instruction que leur refusaient leurs maîtres : en regard de la philosophie avare du dix-huitième siècle, philosophie écrasante pour eux, elle seule, vraiment philosophe et libérale, ouvrait à leurs désirs, jusque-là comprimés, le chemin des facultés humaines. Le

seul droit conservé à l'esclave était son culte : la religion lui enseignait donc le courage. Dans les temples protestans d'Amérique, vous verrez encore les noirs, à l'heure qu'il est, parqués dans un endroit à part ; car la séparation des blancs et des nègres se trouve partout à Philadelphie, dans les hôpitaux, dans les prisons, au théâtre, jusque dans le cimetière. Relégués dans un coin de l'église, ils peuvent prier, mais seulement comme Lazare, à quelque distance du riche[1].

Mais à Saint-Domingue, qui comptait alors un bon nombre de familles françaises attachées à la religion catholique, l'église leur ouvrait du moins les bras : la population noire trouvait un libre accès dans les temples, elle s'y agenouillait matin et soir, comme pour contraster, par sa foi vive, avec l'incrédulité railleuse et la corruption déjà avancée des créoles. Ébranlés dans leurs croyances par les doctrines qui leur venaient de France, les colons ne fléchissaient plus en effet le genou qu'avec une sorte de répugnance. Au Cap, on lisait Voltaire en place de la Bible ; à Saint-Marc, au Port-au-Prince, les romans de Crébillon le fils faisaient fureur. Le vent qui soufflait de France n'était pas au respect des choses saintes ; l'escarmouche philosophique y avait envahi jusqu'à la chaire ; le clergé, comme la société, semblait prendre à tâche de ruiner et de dissoudre sa puissance : les convulsionnaires d'un côté et les prélats musqués

[1] Voir l'ouvrage excellent de M. Gustave de Beaumont, *Marie.*

de l'autre n'y militaient guère qu'en faveur du ridicule. Toutes ces folies, dont le contre-coup se faisait ressentir aux îles, n'y mettaient guère le pouvoir religieux en crédit; les colons en pressentaient le déclin. Les passions orgueilleuses des blancs s'indignaient de ce que les ministres catholiques leur débauchassent presque leurs esclaves; ils n'allaient à l'église que parce qu'ils la considéraient comme moyen de distraction : leurs femmes s'y montraient avec les mêmes fleurs et les mêmes dentelles qu'au bal; on n'y priait qu'en paniers et en satin. Quelquefois, pendant le prêche, indécemment troublé par les causeries et les œillades, au milieu de cette assemblée si coquettement impie, on voyait entrer comme contraste, par un des bas-côtés du temple, un homme au teint basané, l'air humble et son chapelet au cou : c'était quelque Espagnol apportant des fruits ou des cocos au marché; il restait les bras croisés, priant Dieu l'espace d'un quart d'heure, puis remontait sur sa mule, suivi des petits enfans qui riaient de lui quand il longeait les arbres de la promenade. La présence de ce croyant semblait avoir purifié l'église, où le bruit ne recommençait que trop tôt.

Pour la marquise de Langey, l'objet de cette cérémonie était donc moins le baptême de Maurice qu'un déploiement de luxe et de belles façons dans la colonie : c'était en quelque sorte le programme de sa richesse qu'elle déroulait, en même temps qu'elle prouvait par là son mépris pour tout ce qui pouvait se trouver israélite ou protestant autour d'elle. Caroline de Langey, femme noble avant tout, était loin

d'avoir oublié son origine : c'était une marquise et une créole dans la stricte acception de ces deux titres. Marquise, elle avait toujours devant les yeux le nom que M. de Langey, neveu d'un commandeur au service de mer, lui avait apporté en mariage ; créole, elle avait retenu de sa mère ces leçons d'empire souverain dans lesquelles l'entretenait le privilége de l'épiderme. Or, elle arrivait dans un pays où ces doubles qualités devaient prévaloir et lui assurer les admirations de la foule ; elle allait se lancer bientôt comme une frégate légère au milieu des vagues ; elle allait vivre au sein d'une société tendrement nonchalante ou ardemment dissolue... Il lui fallait d'un seul coup conquérir tous les suffrages, affronter ce climat brûlant des Antilles et s'y trouver bien vite à sa place par quelque vice ou quelque vertu d'éclat. Il ne manquerait pas, à coup sûr, de gens maussades qui éplucheraient ses actions, sa froideur ou ses caprices. Mme de Langey voulait marcher seule, indépendante de toute impulsion particulière ; ce qui pouvait la mettre en relief par les autres lui importait peu : c'était un acier trop finement trempé pour ne pas résister à tout par sa propre force. Veuve et libre, jeune et belle, elle ne songeait qu'à vivre comme elle l'entendait, avec une franchise d'allure que des puritains auraient peut-être appelée licence. Ceux qui admirent la Médée antique comme la plus parfaite concentration de volonté auraient admiré Mme de Langey : c'était un singulier mélange de beauté et de tyrannie, femme et marbre tout à la fois ! Jamais peut-être plus décevante image de pas-

sion n'avait traversé le cerveau ; les plus indifférens se laissaient aller devant elle à des rêveries et à des extases. Le poëte tombé dans les filets d'une pareille femme eût été perdu ; le philosophe n'eût pas été à couvert. Modulé comme une musique, son parler s'élevait en gammes vives ou s'abaissait doucement en notes éteintes. L'orgueil, plus que la tendresse, se peignait dans ses beaux yeux ; mais c'était un orgueil consacré et si peu fait pour être mis en doute que son moindre sourire l'adoucissait. Elle avait la peau fine et les plus belles dents du monde. Son regard mourant, son air abattu, inspiraient à l'âme une de ces fatales voluptés dont on ne peut se distraire une fois qu'on en est esclave ; elle avait pour elle jusqu'au charme de la maussaderie enfantine, apanage distinctif des belles créoles ; défaut si charmant qu'il devient chez elles un mérite et souvent même une étude.

Son deuil récent la rendait plus attrayante encore en l'encadrant de sa bordure noire, comme une tête sévèrement noble de Velasquez ou de Carrêno. Pourquoi s'était-elle astreinte à ce deuil, même le jour d'un baptême ? C'est ce que chacun ignorait. Quoi qu'il en fût, ce rigide costume était loin de lui être défavorable : au lieu de voiler ses formes, il les dessinait et leur imprimait cet air de suprême dignité qui convient aux belles femmes. Son voile laissait échapper ses cheveux tombant en grappes soyeuses. Enfin l'harmonie de ses mouvemens était telle qu'on eût dit qu'elle les avait répétés devant un miroir.

Lorsqu'elle arriva après un trajet rapide à la paroisse de Saint-Marc, le curé vint la recevoir à l'entrée de l'église, comme il eût fait pour M. de Boullogne lui-même. Joseph Platon, descendu à son honneur de sa monture, lui offrit la main.....

La cérémonie commença suivant les coutumes de l'église catholique; le baptistaire était entouré de curieux. La nourrice de l'enfant avait quelque peine à le contenir. Maurice ne comprenait guère ce qu'on lui voulait, et la marquise, assez indifférente à l'importance sacrée de cet acte, songeait plutôt à se faire voir qu'à prier. Les habitans de Saint-Marc, opulens colons pour la plupart, furent surpris de sa beauté, de son faste et de la nouveauté merveilleuse de son équipage, remisé à l'ombre sous les arbres touffus implantés devant l'église. L'arrivée de cette jeune et belle femme dans la colonie était bien digne d'y faire sensation : peu s'en fallut que le canon des forts ne la saluât comme un navire attendu. Mme l'intendante vint à sa rencontre avec son mari dès le pas de la paroisse; plusieurs officiers de la ville, des personnes de l'habitation Noë, des nègres et des négresses de la Rose formaient le cortége de la marquise.

Entre tous les actes chrétiens, le baptême est certainement celui qui donne le plus à réfléchir : c'est le premier flot d'huile sainte qui coule sur le front de l'enfant avant tous les autres; il n'est peut-être pas de symbole d'égalité plus complet que cette eau lustrale versée indistinctement sur le pauvre comme sur le riche, qui sert au peuple comme au roi. Ainsi

consacrée sous l'œil de Dieu, l'existence de l'enfant semble s'ouvrir aux brises propices, comme le calice d'une jeune et belle fleur. La bénédiction céleste est descendue sur lui; il pourra du moins recourir au sein de Dieu si quelque jour le sein maternel lui manque. Pour lui, le baptême est la porte d'un monde nouveau; monde divin, poétique, semé d'ombres fraîches, de haies vives, d'aspects doux et consolans; monde que recherche l'âme brisée après la tourmente, l'âme usée par les fausses joies, l'âme esclave qui aspire aux sommets libres. Mais le baptême, ce premier gage de protection que vous donne l'Église, existe plus solennel encore aux colonies que partout ailleurs : devant l'idolâtrie et la superstition des noirs, dont une faible portion recourt à lui, il devient une distinction utile au principe d'asservissement. L'enfant du créole y naît libre, l'enfant du nègre y appartient au maître : de là une différence sensible dès le seuil de la vie. Le colon s'empresse peu de faire baptiser l'enfant noir, l'avenir d'un tel être ne valant pas autre chose pour lui que dix acres de terre en bonne culture. Rarement le noir courbe le front sous l'onde salutaire, rarement l'étoile lumineuse scintille sur sa tête; sa mère, à laquelle la loi le dispute, l'allaite, parce que les bêtes fauves allaitent leurs petits; ce temps passé, il n'existe plus que par lui seul. Le baptême donnerait-il au nègre, dans la colonie, un rang moins inférieur aux yeux de tous? l'empêcherait-il d'être la chose d'autrui? Hélas! cette chose humaine ne doit pas laisser plus de traces dans la société religieuse

que dans la société civile? son cerveau étroit est mesuré au compas, il n'y a pour lui ni naissance, ni décès, ni mariage. Affranchi par l'ablution chrétienne, le noir n'en resterait pas moins un ilote[1].

Mais la religion chrétienne se rit de la loi des hommes; alors comme aujourd'hui elle ouvrait ses bras à tant de misères. Ses rayons, si rares que l'incrédulité les eût faits, pénétraient encore le fond des savanes; ils y portaient l'espérance et le remède aux maux violens. Considérée comme contre-poids au fouet, à la torture, l'indulgence naturelle au prêtre, à l'homme de Dieu, paraissait à quelques-uns de ces opprimés un véritable refuge. La loi civile ne se produisait jamais à l'œil du noir qu'armée de paroles menaçantes et de supplices; la loi chrétienne l'abritait, souvent même elle était assez courageuse pour intercéder en sa faveur. Merci! répondait l'esclave au prêtre. C'était à Dieu que l'esclave eût dû répondre merci! mais il ne connaissait que l'idée palpable, le sacerdoce. Chez ce clergé d'alors ce n'était pourtant déjà plus la même foi, la même charité ardente, le même amour véhément qui dirigeait les anciens missionnaires! Le sang de ces premiers martyrs, aussi inspirés que Paul, accourus de toutes parts sur cette

[1] Des législateurs de la Caroline du Sud ont bien senti toute la portée du principe moral dont le christianisme renferme le germe, car dans l'un des premiers articles du code qui organise l'esclavage, ils ont pris soin de déclarer en termes formels que l'esclave qui recevra le baptême *ne deviendra pas libre par ce seul fait.* (Lois de la Caroline du Sud. — *Brevard's Digest*, page 229, tome 2, v° Slaves, § 3.)

plage pour racheter des âmes à Dieu, ne fécondait plus le courage au cœur de leurs descendans apostoliques. Effrayés par tout l'appareil de force dont se faisait précéder le pouvoir colonial de la métropole, ils n'osaient agir aussi ouvertement qu'autrefois pour la cause de l'Église. Intéressés à reconnaître ce pouvoir, ils se contentaient des vertus humbles et pacifiques de leur état; on ne les voyait plus la croix haute, par les chemins, promenant les images à châsses d'argent, les statues, les ex-voto, au son des cloches et des acclamations de tout un peuple avide de se suspendre à leur parole. La raillerie philosophique les intimidait. En abordant la hutte du noir, leur charité devenait presque tremblante. Et cependant c'était toujours la même croix de bois qui avait sauvé le monde, c'était la même piscine ouverte aux infirmes, le même doigt qui guérissait l'âme et le corps !

Le spectacle d'une cérémonie pareille eût donc intéressé doublement toute autre femme que la marquise de Langey, en faisant remonter ses regards du fond misérable et méprisé des cabanes noires jusque sur le berceau de Maurice. Un grand nombre de nègres demeuraient encore agenouillés hors de l'église, pendant qu'elle se tenait debout à côté du baptistaire; vous eussiez dit une princesse du Bas-Empire devant son évêque. Elle avait passé la main avec une douceur toute maternelle entre les cheveux de l'enfant, l'invitant elle-même à s'agenouiller près du prêtre... Malgré sa mutinerie ordinaire, Maurice, à force de bonbons et de caresses, en était venu à son honneur pendant le cours de la cérémonie; et Mme de

Langey, après avoir fait inscrire son nom sur les registres de l'église, se disposait à partir quand il y eut tout d'un coup un grand tumulte... Une négresse, que nul n'avait remarquée jusque-là, parut bientôt, son madras et sa jupe blanche couverts de poussière; elle fendit la foule, et se jetant aux pieds du prêtre, elle les tint d'abord étroitement embrassés.

Le Dieu des chrétiens n'était pas le Dieu de cette femme, le prêtre la reconnut, la releva et s'écria :

— Noëmi!

La marquise allait sortir, elle se sentit clouée à sa place par un pouvoir indéfinissable...

— Oui! moi, Noëmi! moi la négresse, moi qui baise vos pieds, monsieur le prêtre, je viens vous demander pour mon fils, que vous avez déjà sauvé une fois, ce gage sacré..... qui, dites-vous, fait l'égal de tous!

Mme de Langey recula.

— Quoi, le même jour que mon fils! murmura-t-elle à voix basse au curé de Saint-Marc. Cette femme est mon esclave, monsieur. Cela ne se fera pas!

Noëmi n'entendit point, mais voyant que le curé hésitait :

— Monsieur, je n'ai que deux mots à vous dire.....

Le curé pencha la tête et prêta l'oreille à la négresse..... La confidence qu'il avait reçue et surtout l'air inspiré avec lequel Noëmi venait de la lui faire amenèrent un tressaillement léger sur ses traits; il écarta doucement la négresse. Derrière elle se tenait son fils, qui venait de confier ses chevaux à l'auber-

giste... Le jeune mulâtre, appuyé contre un des pilastres extérieurs de l'église, avait contemplé d'abord à distance le baptême de Maurice comme un tableau dont il n'osait approcher, n'étant pas initié à la sainteté du lieu. Il n'avait compris qu'une chose de cette solennité, la blancheur des dentelles et de la peau de Maurice, l'enfant blanc pour l'enfant mulâtre devant être toujours un objet de culte ou d'envie. Mais en voyant Noëmi entrer résolument dans ce lieu, y assister, le front contre terre, à ces chants qu'il ne comprenait pas plus qu'elle, il s'était hasardé à l'approcher, n'ayant pas oublié qu'il avait trouvé dans le prêtre de cette église une aide touchante, inattendue.

— Quel nom donnerai-je à votre fils, Noëmi? reprit le curé de Saint-Marc, élevant la voix avec fermeté.

— Le nom de Saint-Georges, répondit-elle.

Agenouillée contre le marbre du baptistaire, la négresse, en parlant ainsi, fixait avec orgueil Mme de Langey. Dans ce cœur qui ne battait que pour son fils, il se livrait alors un de ces combats sublimes dont les anges seuls admirent la beauté sans aucun voile.

Dès que l'eau du prêtre, cette même eau qui avait touché le front de Maurice, eut touché le front du mulâtre, Noëmi se releva, et les deux enfans que l'Église venait de faire chrétiens virent fermer sur eux les portes du temple.

Quelque étrange que dût sembler ce double baptême à la marquise, elle se remit bien vite de sa mau-

vaise humeur en considérant l'âge des deux néophytes et en réfléchissant aux devoirs accoutumés de l'Église. La brillante berline repartit au trot, suivie des acclamations de tout le peuple.

IX.

Un nègre et un perroquet.

Lugete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantùm est hominum venustiorum.
(*Luctus in morte passeris*, CATULLI *liber* III.)

L'étonnement du jeune mulâtre n'avait pas été moins grand que celui de la marquise. Poussé par sa mère au pied de cet autel qu'il abordait humblement, forcé d'obéir à cette volonté qu'il ne se donnait pas même la peine d'approfondir, il n'emportait guère qu'une perception vague de tout ce qui venait de se passer.

Devant la joie de Noëmi, joie nouvelle chez cette mère, joie élevée, infinie, il n'avait conçu qu'un enchantement réel, celui de voir couler sur son front l'eau qui avait été puisée au font baptismal pour l'enfant blanc de Mme de Langey, d'approcher son genou du même coussin, d'entendre les mêmes paroles sortir de la bouche du prêtre. Sauvé par cet homme une première fois, il avait éprouvé un secret bonheur à le retrouver ; il l'aimait d'instinct. Trois degrés de la chapelle l'avaient rapproché de lui, et le balustre doré qui s'était fermé sur les acteurs de cette scène

religieuse avait paru à l'enfant la porte du ciel. La veille, il n'envisageait Maurice qu'avec une sorte de frayeur respectueuse ; à la sortie de l'église, il marcha presque son égal en voyant les noirs se ranger d'eux-mêmes devant Noëmi, comme si elle eût accompli un acte surnaturel... La négresse le tint longtemps serré contre sa poitrine, qui battait avec violence ; le sourire sur les lèvres et les larmes dans les yeux, Noëmi semblait murmurer en elle un chant d'allégresse intérieure... Elle-même lui tendit l'étrier quand il dut remonter en selle : un baiser la récompensa de ce soin. Noëmi, plus vaine que jamais de son enfant, le regardait comme une vierge altière du Titien regarderait Jésus.

Cependant la berline, remorquant à sa suite un honnête carrosse des temps passés, où se trouvaient M. et Mme l'intendante, laissait derrière elle les ormes de l'église. Avec quelle joie Saint-Georges retrouva-t-il les regards flatteurs de tous les habitans de Saint-Marc ! avec quel orgueil enfantin vit-il le soleil ruisseler à flots sur cet équipage dont il était le guide ! Il continuait à le maintenir en tête de tous les autres. La course n'était pas si rapide cependant qu'il n'eût le temps de s'apercevoir des louanges et des gâteries de Finette ; il l'entendait vanter derrière lui sa bonne grâce à cheval. Cette fille était de sa couleur, et, à ce titre, elle lui devait protection. Elle causait de lui avec la nourrice, pendant que Mme de Langey demeurait rêveuse au fond de la voiture. M. Joseph Platon avait beau crier à son élève de ne pas aller si vite, Saint-Georges n'en tenait compte et feignait

de ne pas entendre. Noëmi avait eu soin de mettre dans une des poches de sa casaque une gourde d'excellent vin ; quelques gorgées lui rendirent courage à demi-route. On arriva bientôt à la grille de la Rose. Joseph Platon ne fut pas peu surpris en approchant de voir plusieurs bandes de nègres en désordre : les uns sautaient, d'autres criaient ; il y en avait qui éteignaient brusquement leurs torches. L'un d'eux s'approcha de lui, quand il descendit de sa monture, pour lui faire lire un papier semé de lignes rouges et de signes auxquels il ne comprit rien. Le gérant de l'habitation de la Rose se vit bientôt conduit à la chambre ou plutôt à la prison dans laquelle il avait enfermé Zäo : là il trouva M. Printemps qui verbalisait. Zäo s'était enfui avec le vaudou pour les Grands Cahos, retraite ordinaire des noirs marrons.

A la vue du maître d'hôtel remplissant par intérim les fonctions de haut justicier, M. Platon s'emporta beaucoup ; il demanda comment le captif avait pu scier si habilement les barreaux de la fenêtre. M. Printemps ne lui répondit qu'en lui remettant, avec un soupir, un de ces petits couteaux que les nègres nomment *jambettes*, couteaux semblables à une lime grossière par les brèches faites au tranchant de la lame. Le vaudou avait laissé une lettre à l'adresse de Noëmi ; elle était en langue guinéenne. Joseph Platon en demanda l'explication à l'un des noirs, qui s'en fit de la sorte le traducteur :

« Votre neveu Zäo me charge de vous apprendre qu'il se sent né pour de grandes choses. Il a eu, cette nuit même, une vision de Dompête, qui lui a apparu

dans sa prison et a détaché ses liens, à la condition qu'il deviendrait son serviteur. Pour cela, il était nécessaire à Zäo de quitter les blancs, et c'est ce qu'il a accompli à l'aide de Dompête et de moi. Après lui avoir imprimé son image sur le bras gauche, je l'ai dévoué à notre culte solennel; vous ne le reverrez qu'aux temps voulus. Adieu, fille et mère de ma tribu; Dompête vous protége! Pour vous consoler et vous redonner la force, voici une tortue représentant un soleil sur sa carapace; Zäo m'ordonne de vous la laisser. »

Sur le rebord de la fenêtre et auprès de la tortue de Zäo on voyait encore les arêtes de poisson à l'aide desquelles le vaudou avait tatoué le jeune homme. Le sang du néophyte les arrosait; il y avait aussi des taches de ce sang sur les nattes. Les noirs avaient écouté la lecture avec une admiration stupide; ils croyaient voir Dompête, leur dieu, dans chaque recoin de la chambre. Noëmi, prosternée aux pieds de Joseph Platon, ne protestait que d'une chose, c'est qu'elle avait été étrangère à la fuite de Zäo. M. Printemps, assuré que le fugitif ne pouvait manquer d'être saisi, venait de mettre à sa poursuite plusieurs nègres et les molosses de la bananerie. Malgré l'obscurité, il espérait bientôt s'en rendre maître; d'ailleurs, la disette de vivres le forcerait bientôt à revenir sur l'habitation de la Rose pour obtenir sa grâce. Ainsi raisonnait le vénérable M. Printemps, faisant valoir en outre au gérant un motif de consolation très-rassurant, suivant lui, c'est que Zäo, comme tous les nègres esclaves, était sans nul doute *étampé* sur le

sein, et que cette étampe indiquait le nom et la résidence de son propriétaire; puis, il y avait eu chez lui *vocation*, le jongleur l'avait catéchisé pendant un mois! M. Printemps ne se dissimulait pas que le négrillon de douze à seize ans se vendait de 11 à 1,500 liv.; mais il serait arrivé pour Zäo tôt ou tard certains cas rédhibitoires, le mal caduc, par exemple, autrement appelé mal Saint-Jean, maladie que les fréquentes illuminations du vaudou lui auraient donnée. En un mot, ce n'était point un nègre *pièce d'Inde* [1], un nègre dont la perte dût entraîner celle de 2,400 livres!

Joseph Platon, malgré les beaux calculs du maître d'hôtel, dont il ne goûtait guère le raisonnement, demeurait encore stupéfait de l'aventure quand le domestique noir de Mme la marquise vint l'avertir que la compagnie l'attendait et que la collation était finie. Le malheureux gérant de la Rose trouva en effet Mme de Langey assise dans le grand salon, pendant que quelques jeunes officiers du Port-au-Prince multipliaient déjà leurs agaceries autour d'elle. Diverses tables de jeu étaient préparées autour de Mme de Langey pour ses hôtes, qu'elle avait accueillis malgré sa fatigue, autant dans la crainte de s'ennuyer que par le désir de se former vite une cour. Après avoir proposé un *biribi* à un lieutenant de vaisseau et à Mme l'intendante, qui avaient fini par s'en accommoder, elle avait arrangé un *cavagnol* entre un conseiller du Port-au-Prince et le procureur de l'habitation de

[1] C'est-à-dire âgé de dix-huit à vingt ans.

Breda, appartenant à M. de Noë. Ces graves figures ne ressemblaient pas mal à une garniture de cheminée en magots de la Chine ; mais il fallait bien que Mme de Langey se contentât d'abord de ce qui lui tombait sous la main. Le bruit de son arrivée lui avait amené moins de papillons que de moustiques. Cependant on parlait déjà autour d'elle de son attelage, de sa beauté, de son luxe. Ce n'était pas assez des camaïeux de sa berline, de sa doublure intérieure, d'un velours à la reine lilas, brodée en chenilles couleur de rose, elle avait encore sur ses genoux un chat et une petite chienne gredine du plus beau poil du monde ; ménagerie princière, s'il en fut, mais dont Poppo le singe était à coup sûr le roi.

Et puisque ce nom de Poppo intervient ici dans mon récit, je dois déclarer que ce charmant animal faisait le sujet de la conversation quand M. Platon entra. La marquise eut l'air de se faire violence pour ne pas étouffer de rire du plus loin qu'elle entrevit le vertueux gérant. Par contenance, elle se mit à faire des nœuds. Mme la marquise avait échangé sa robe du matin pour un peignoir blanc garni d'une échelle de rubans noirs. Ces nœuds galans voltigeaient autour d'elle avec des frôlemens de soie délicieux...

A peine le gérant fut-il entré qu'elle l'invita à prendre un fauteuil auprès de sa *chinnta*, en lui disant :

— Monsieur Platon, j'ai de grands remercîmens à vous faire.

— Mme la marquise est contente, fit ingénument Platon. Tant mieux, j'avais peur que les chevaux ne la versassent.....

— Cela aurait bien pu m'arriver sans votre petit postillon mulâtre, que vous me présenterez demain, car vous me l'avez promis, M. Platon ; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit...

— J'entends ; Mme la marquise veut me dire que la collation de M. Printemps a eu du succès. En cette saison, on fait ce qu'on peut.....

— Vous vous moquez, ce n'est nullement de ma table qu'il s'agit, c'est de la table de Poppo, mon singe.

— Je me flatte, madame, que rien ne lui manque.....

— Oh! je le crois bien, il ne se plaint pas! vous faites les choses admirablement pour lui; nous l'avons trouvé achevant ce perroquet...

La marquise écarta les feuilles de laque d'un beau paravent chinois qui cachait Poppo; le singe apparut à l'œil de Joseph Platon comme une monstrueuse représentation du vautour de Prométhée. Les plumes de l'infortuné perroquet jonchaient le tapis.

— C'est mon perroquet! s'écria Platon éperdu.

— Comment! votre perroquet! reprit la marquise.

Il y eut un éclat de rire si communicatif dans le salon que toutes les vitres le répétèrent... La pose superbe de Poppo, son dédain et une sorte de satisfaction intérieure qui perçait jusque dans son silence, allumèrent encore plus la fureur du gérant..... Silencieux et triste, il se contenta de ramasser les plumes de l'oiseau et de les serrer dans sa poche de l'air d'un amant qui ramasserait les morceaux d'une miniature chérie...

— Ce pauvre ami! murmura intérieurement Platon. Qui me répétera maintenant le nom de Rosette?

Il jeta au singe un coup d'œil oblique qui voulait dire : Tu mourras! Poppo fit une gambade, Mme de Langey sourit.

— M. Platon, les devoirs d'un gérant d'habitation n'autorisent pas semblable holocauste. Si Poppo n'eût point rencontré ici votre perroquet, il ne lui aurait point fait ce mauvais parti; mais le maître d'hôtel ayant jugé convenable de le lui présenter avant son dîner pour qu'ils fissent connaissance, Poppo a pris cela pour un à-compte..... Inclinez-vous, Poppo; pour vous punir, on ne vous servira plus que des ananas.....

Et du bout de ses doigts rosés, Mme la marquise envoya au nez de son singe la plus adorable des pichenettes.....

— Ne m'avez-vous pas écrit, monsieur Platon, reprit-elle négligemment, pour me prévenir d'un vol; un négrillon que vous devez châtier, je crois? J'entends, je veux que pour le baptême de mon cher Maurice, vous lui fassiez grâce...

— Il a devancé votre clémence, madame la marquise, il a pris la fuite vers les Grands Cahos...

— La fuite! oh! alors qu'on le poursuive, que l'on crève plutôt vingt chiens pour le ressaisir! Je connais le prix d'un nègre, monsieur. Celui-là avait-il la peau frottée d'huile de palme? était-ce un Guinéen ou un créole? l'a-t-on acheté avec sa mère? Parlez. Il faudrait peut-être punir la mère; elle dirait la route qu'a prise le fugitif... Battue ou mise en

prison, monsieur! j'ai vu ce moyen-là réussir à la Guadeloupe!...

— Croyez, madame la marquise, que c'est la première et dernière fois!...

— C'est trop d'une, monsieur Platon; vous ne savez pas vous y prendre, j'en suis sûre. Un esclave, c'est un revenu fixe, annuel, et vous ne voulez point, je pense, priver votre maître de ses revenus! Je gage que vous surchargez la négraille! Le difficile, monsieur, est de conserver un nègre en le nourrissant peu et de le faire travailler sans l'épuiser. Je vous ferai donner un excellent mémoire de France qui a paru là-dessus... Tenez-vous prêt, je visiterai demain les cases.....

Mme de Langey laissa le contre-maître anéanti de son ton et de sa logique. Dans la colonie la plus florissante de l'univers, comme on nommait encore Saint-Domingue à l'époque de ce récit, l'arrivée de cette exigeante maîtresse était bien faite pour effrayer une conscience de gérant aussi peu en ordre que celle de Joseph Platon. Il affecta toutefois une certaine assurance dans le *oui* résigné qu'il prononça, et se retira après avoir bien promis à Mme de Langey d'être exact et de lui présenter dès le lendemain, à sa visite dans les cases, le jeune mulâtre, futur valet de chambre de Poppo, à qui il se jura bien de donner de tels conseils pour l'éducation du singe que le coupable animal mourût avant quinze jours.

Il avait paru plus cruel au gérant de perdre son perroquet que Zäo.

X.

Le mapou.

> En ce pays-ci, chacun se hâte de vivre; les nerfs facilement excités portent au plaisir; on se dépêche de faire ses affaires : ils ont tous l'air de marchands dans une foire. Il n'y a en réalité ni nobles, ni bourgeois, ni rentiers, ni beaux esprits.
>
> (*Collection des Mémoires sur les colonies*, etc., par V.-P. MALOUET, ancien administrateur des colonies et de la marine. (An 10.)

> De quoi ai-je donc peur? De moi? Il n'y a ici que moi.
>
> (*Richard III*, acte V, scène III.

On poussa le cavagnol assez avant dans la soirée; il s'y perdit même de grosses sommes.

—Savez-vous, monsieur de Vannes, disait le conseiller du Port-au-Prince à un jeune homme de manières élégantes, que vous nous renversez comme la faux abat l'épi? Vous jouez avec un bonheur!.....

—Qui n'a droit, je pense, d'étonner personne, reprit aigrement M. de Vannes.

— Je n'ai point voulu vous offenser, monsieur; je dis seulement que vous avez du bonheur.

— Et voilà ce qui vous trompe, monsieur le conseiller, interrompit un autre personnage portant l'uniforme râpé de colonel de cavalerie ; de Vannes n'est pas plus heureux que moi ; la protection de messieurs de la colonie ne nous caresse pas ici... n'est-ce pas, de Vannes ?

Le joueur inclina le front en signe d'assentiment.

— En vérité, reprit l'ex-militaire, il n'est sorte de tracasserie qu'on ne nous suscite. Ne vont-ils pas jusqu'à dire que j'ai été remercié en France et que j'eusse été cassé, à la tête de ma compagnie, sans mon prompt départ.

— Vous jouez gros jeu, M. de Vannes.

— C'est une maudite habitude, mon cher conseiller. J'ai perdu, en revanche, tout l'automne dernier, et je me suis vu sur le point de me faire économe de sucrerie...

— Par la sambleu ! de Vannes, reprit un planteur de la Petite-Rivière, tu aurais fait bonne figure à pied ou à cheval autour des cases ; il faut pour cela un tempérament robuste, et je te crois plus propre à réussir au cavagnol ou au biribi que dans l'inspection des jardins et des caféières, comme Platon que voici...

— Que veux-tu, mon cher, depuis qu'il y a un tas de roturiers qui sont venus faire à Saint-Domingue le rôle de gentilshommes, la vraie noblesse agonise...

— Ne m'en parle pas ; tu as raison, il nous pleut ici des intrigans qui font le rôle de gens d'affaires

dans les villes et dans les plaines, ce sont les moteurs d'une foule de mauvais procès. M. le conseiller peut d'ailleurs ici l'avouer, un dixième des revenus de la colonie est absorbé en frais de justice. Il faut être huissier ou greffier pour briller ici...

— Cependant, monsieur, il y a plus de quatre mille soldats à entretenir, des officiers de guerre, des.....

— Vous ne parlez pas des mulâtresses, messieurs, interrompit un ex-financier bossu de sa personne, qui vint s'épater au milieu de cette conversation ; les mulâtresses, bon Dieu ! voilà notre véritable ruine. Depuis 1700 surtout, c'est un luxe qui ne connaît pas de bornes.

— Monsieur le financier parle d'elles en homme expert, interrompit le lieutenant de vaisseau ; il devrait seulement, pour mettre au courant des passagers dans la colonie comme moi, m'inviter à souper dans sa petite maison de la *Croix-des-Bouquets*, dont on raconte des merveilles, car M. Gachard a inauguré ici la petite maison... continua-t-il en se frottant les mains.

— Ce me sera grand honneur, si M. le lieutenant veut la visiter. Je ne vous offre pas de vous y faire servir par mes trois cents nègres... Cependant, si vous voulez...

— On sait votre luxe, monsieur. A Paris vous meniez grand train. Je suis d'autant plus ravi de vous retrouver que voici une traite à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez honneur. Elle est de la maison Malthus de Bordeaux. Elle date de votre dernier bilan...

— Et je serais un ingrat de ne pas l'acquitter! Comment donc! une faillite d'un million donne un produit net de deux cent cinquante mille livres; c'est la règle. Mon dernier *malheur*, ainsi partagé entre mes trois associés, m'a enrichi... Il m'est facile...

— Papa Gachard, interrompit M. de Vannes, je n'oublierai pas que vous m'avez aidé, à mon arrivée dans la colonie, à distinguer les vrais sentiers qui conduisent au temple de la Fortune; vous m'avez soutenu de vos capitaux et de votre crédit, je suis reconnaissant, et je m'invite à souper dans votre petite maison, après demain...

— J'en veux être aussi, reprit à voix basse le conseiller, mais à la condition que l'on jouera un jeu modéré, messieurs. La dernière semaine j'y ai perdu six nègres contre M. l'intendant...

— Bah! c'est une misère!..... nous nous en tiendrons cette fois, avec M. le lieutenant que voici, à deux balles de café pour ouvrir le jeu.

— Je ne prends jamais mon café sans sucre, messieurs, dit M. de Vannes avec un sourire dédaigneux; monsieur le lieutenant, aux balles de café ajoutons, s'il vous plaît, des balles de sucre...

— Tout ce que vous voudrez; j'arrive de la Jamaïque, et ma cargaison est assez belle.

—Vous prit-il envie, monsieur le conseiller, d'assister à la procession de la partie espagnole? L'on m'a vu, moi qui vous parle, à Santo-Domingo, un cierge en main : il est vrai que l'évêque don Fernando del Portillo officiait et nous donnait ensuite à dîner.

— Et que vous aimez fort, nous a-t-on dit, une certaine Thécla, maîtresse du café *del Sol*, qui fait le chocolat comme un ange.

— A propos, dit M. de Vannes, voici une pacotille de vers charmans, de M. Dorat, qui m'arrivent en droite ligne de France. Les plus belles manchettes sont toujours de chez Mme Leleu, les plus charmantes bottes de chez Ravechel. Mes frères m'en écrivent long sur l'Opéra de Paris. Par exemple, dans *Acis et Galathée*, la caverne de Polyphème était à faire compassion; le char est resté une mortelle minute de trop sur le théâtre. Conçoit-on la reprise de cet opéra de Lulli? Du reste, à Longchamps de la pluie et peu de carrosses. La petite baronne d'Hormès m'écrit que le président Bailli l'a versée! L'état d'un président est de siéger sur des fleurs de lis et non sur le trône d'un cocher. Voilà ce que c'est que la manie de conduire!

— Et les spectacles de Choisy?

— Charmans. Mlle Clairon y a été vue près de la marquise de Sabran et de Mme de Makau. Mme de Montesson compte riposter par ceux de Bagnolet.

— Que dit-on de nous là-bas?

— Que nous sommes impardonnables de n'avoir encore établi que deux spectacles dans la colonie! Rebel et Francœur nous mandent qu'ils tiennent à notre disposition plusieurs déesses du grand Opéra...

— On ne t'envoie rien de France?

— Si fait, le *Journal des modes*, par Léonard. Ces dames y verront des *pouffes* et des *fontanges* adorables.

Au récit de ces nouvelles, que celui qui parlait eut soin de faire sonner haut, afin que les dames de la compagnie l'entendissent, Mme de Langey retourna la tête nonchalamment. Le journal venu de France fut bientôt dans toutes les mains; il contenait au reste de merveilleux détails sur la dernière ambassade de M. le duc de Richelieu à Vienne. Le récit de cette pompe, consistant en soixante-neuf beaux carrosses à six chevaux, et six autres de la plus grande richesse, avec des chevaux bai brun couverts de plaques d'argent doré et de points d'Espagne; six coureurs habillés de velours rouge, entièrement galonnés d'argent; douze heiduques tenant en main des masses d'argent; douze pages à cheval, avec le gouverneur des pages, le sous-gouverneur, l'écuyer, les sous-écuyers, six suisses et vingt-six palefreniers tant à cheval que tenant des chevaux en main, donna furieusement à penser à Mme de Langey, éprise avant tout de la vanité des équipages et du luxe des livrées. Quelques autres détails relatifs à la vie de cour, qu'elle trouva dans cette feuille venue de France, réveillèrent bientôt en elle d'autres bouffées d'amour-propre; elle se dit sans doute qu'il ne tiendrait qu'à elle de voir un jour toutes ces choses. Penchée comme une sultane souveraine au milieu de ce harem d'esclaves nouveaux, elle éprouva d'abord quelque peine à le trouver si restreint. En effet, soit que le bruit de son arrivée dans la colonie ne fût pas encore répandu, soit que certaines susceptibilités aristocratiques attendissent de plus amples informations pour la visiter, le premier aspect de son salon

lui parut triste. Mme l'intendante, la baronne d'Esparbac, personne d'un âge assez mûr, n'était guère faite pour épouser son intimité : c'était une femme qui s'évanouissait à la première sonate attaquée sur un clavecin, et Mme de Langey raffolait de la musique. Par-dessus le marché, l'intendante ne pouvait souffrir aucune odeur, et Mme de Langey était trop à la mode pour n'en point avoir sur elle à entêter la colonie. L'intendante avait des spasmes en voiture, et le goût des chevaux avait pris tellement à Mme de Langey qu'elle en était devenue une véritable amazone. Le premier visage de femme que la marquise rencontra dans Saint-Marc fut celui de Mme l'intendante, enfouie dans une berline basse, sur laquelle deux grands laquais jetaient leurs bras à la nage. Cette vieille figure avait l'air de la narguer en lui prédisant l'avenir le plus ennuyeux dans la colonie. De temps à autre l'intendante levait les yeux de dessus ses cartes pour jeter à la marquise un de ces regards scrutateurs de vieille femme qui sondent toute une vie..... Les autres personnes rassemblées autour des tables de jeu s'en éloignaient à leur tour par intervalles, afin de venir balbutier de froids complimens aux bords de la *chinnta* où Mme de Langey était étendue plutôt qu'assise. Parmi ces officiers du Port-au-Prince, il y en avait sans doute de fort dignes en tout point de toucher la nouvelle reine, si l'âme de cette femme, ainsi exposée aux hommages de tous, n'eût jeté d'avance l'homme assez hardi pour l'interroger dans une suite de perplexités cruelles.

Au milieu de ce monde rassemblé ainsi à l'aventure,

Mme de Langey conservait un air ennuyé. Était-ce l'influence de sa robe de veuve, ou bien venait-elle d'aborder intérieurement une question chagrine? Ce qu'il y a de certain, c'est que sa coquetterie excessive s'affligeait déjà d'avoir quitté la Guadeloupe pour Saint-Domingue. A la Guadeloupe, elle était admirée, fêtée partout; à Saint-Domingue, et malgré l'hospitalité créole, le noble domaine sur lequel elle posait le pied lui susciterait sans doute beaucoup d'envieux; les méchantes langues s'attaqueraient à une femme sans mari, sans protecteur, sans mère! Maîtresse d'elle-même et de sa conduite, elle tremblait. Oui, c'était bien un sentiment de crainte qui amenait un pli à ce beau front. Parmi ces êtres si cruellement positifs réunis autour d'elle, vicieux ou froids, libertins ou enchaînés à leurs affaires, Mme de Langey avait compris bien vite qu'il n'y en avait pas un non-seulement assez fort pour le rendre un jour le dépositaire de ses secrets et de sa destinée, mais aussi qu'il n'en existait aucun dont le charme l'attirât. L'empire qu'elle gardait sur elle lui fit juger d'un seul coup cette jeunesse déjà vieille, ridée par la mollesse et le plaisir, imbue de la funeste oisiveté des garnisons, ou déjà perdue aux souffles contagieux des vents de France, usée de dettes, et n'ayant plus même de patrie. Dans ces quelques hommes qui étaient venus s'abattre ainsi chez elle dès l'abord, comme autant d'oiseaux de proie, elle découvrit sans peine des aventuriers, des intrigans, des ennemis. Tous ces masques, recouverts de je ne sais quel vernis d'élégance et de politesse, la main

de Mme de Langey les souleva impitoyablement.

Mme de Langey n'était point femme à se laisser duper, elle pénétra bien vite cet abîme de corruption. L'adresse de M. de Vannes le joueur qui corrigeait la fortune, la stupidité du Crésus bossu, la vénalité du conseiller et l'active méchanceté de l'intendante, tout cela fut de cristal pour elle ; la froideur même de cette première soirée l'éclaira. Il y eut chez elle une joie secrète à condamner tout d'abord cette société ; elle échappait de la sorte à tout péril de séduction; elle était sûre de ne point succomber, tant elle lui était supérieure par la trempe de sa nature. Pour Mme de Langey, caractère habile et froid, il ne s'agissait pas d'une intrigue, mais d'une affaire ; son passe-temps n'était pas d'aimer, mais de s'arranger un amour ; or, il n'y avait là aucune composition possible. Assise à la galerie, elle observait ; mais son cœur ne battait pas.

Pour l'honneur de la colonie et des habitations voisines de celle de la Rose, il est juste aussi de déclarer que la répugnance de Mme de Langey s'attaquait plutôt à quelques êtres isolés qu'aux véritables représentans de cette partie de l'île. Comme on voit le nègre esclave s'enorgueillir quelquefois en raison du rang que son maître occupe dans le monde, ainsi se pavanaient dans les salons de Mme de Langey les agens subalternes du ministère français, fantômes épars de cette soirée. L'habitation de la Rose ayant appartenu de tout temps à M. de Boullogne, il avait paru de haute convenance à certains agitateurs en place de grossir le nombre des visiteurs chez Mme de

Langey. C'était peut-être la dispensatrice des faveurs; par elle ils auraient l'oreille d'un contrôleur général en France. Tôt ou tard M. de Boullogne reviendrait visiter son habitation et sa châtelaine. Les hauts emplois de la métropole ne passaient pas pour être alors occupés par des gens désintéressés de tout trafic ; si quelque étranger avait pu même conserver des doutes à cet égard, les confidences naïves de ces fonctionnaires l'en eussent tiré. Ministres arbitraires, ils ignoraient jusqu'à leurs ennemis et leurs fautes. Obstinés comme presque tous les gens de finance, ils formaient autour du gouverneur de la colonie une chaîne qui ne laissait arriver à lui aucune récrimination. La coupable idolâtrie de l'argent, plus que celle des honneurs, se dénotait chez eux par une soif d'échanges, de trafics sourds, honteux. L'erreur semblait être l'apanage de leur esprit. Humbles et rampans auprès des nobles, ils jouaient chez eux le rôle de charlatans politiques, cachant les blessures de la colonie sous la couche brillante de ses vices; ce furent ces mêmes hommes qui tarirent la source la plus abondante des richesses de la France, ces mêmes hommes dont la négligence coupable livra Saint-Domingue au désastre et au pillage!

Abîmée dans la contemplation muette de cette société dont elle étudiait les figures, la marquise avait perdu ses airs de gaîté. Pendant que tout ce monde lui vantait déjà les plaisirs de l'île, elle en était à se demander à elle-même la raison de sa tristesse. Comme un malade qui goûte le breuvage qu'il s'est fait, elle trouvait la première de l'amertume au fond

du vase. Si elle avait choisi Saint-Domingue pour sa résidence, tout en obéissant aux volontés de M. de Boullogne, c'était parce qu'elle cherchait l'étourdissement. Or, elle abordait, par un calme plat, cette colonie qu'on lui avait dépeinte sous les couleurs de la féerie et du plaisir. Son deuil lui interdisait la danse, la danse aux mille bras, qui l'eût emportée dès son arrivée au milieu de ses tourbillons joyeux! Si du moins les fêtes, la musique l'eussent fait valoir aux yeux de tous avec le prestige de son attrayante langueur! Le bal, qu'elle regrettait, le bal, cet ami qui ne manque jamais aux femmes; le bal, qu'elle ne pouvait reprendre qu'au bout de cinq mois, eût fait ressortir la souplesse de sa taille et cette démarche de créole dont les Européennes sont jalouses! Là se seraient endormies, aux balancemens de l'orchestre, je ne sais quelles tristesses inquiètes, pâles visions des nuits de Mme de Langey! Non, ce n'était pas ainsi que devait s'offrir à ses yeux cette seconde France, cette étourdissante contrée vers laquelle la jeune femme avait bien des fois tendu les bras! Mme de Langey s'adressait à cette terre comme à une amie secourable. Peut-être avait-elle conçu l'espoir d'y faire prendre le change à son ennui, à quelque chagrin intime, dévorant! Elle n'était pas de ces femmes, nous l'avons dit, dont l'âme se réfléchit dans la franchise du regard; une sérénité froide réglait ses mouvemens et sa démarche. Dans ses yeux seulement demeurait écrit, de façon profonde, immuable, le mépris qu'elle eût fait d'un homme assez lâche pour pâlir devant un péril ou s'en faire

payer le prix. Tout lui semblait dû, à cette nature égoïste, jalouse, avant tout, d'être belle et de se l'entendre dire, admirablement créée pour entraîner et pour perdre, pour vivre d'elle seule et de son amour exclusif, insensible à toute autre adoration qu'à la sienne, condamnant la passion et n'autorisant que le calcul !

Appuyée contre le rebord du balcon à demi ouvert sur les jardins, Mme de Langey causait alors familièrement avec Finette, armée d'un long éventail de plumes de paon pour écarter d'elle les moustiques. Pendant que les valets noirs faisaient circuler les ananas et les fruits glacés sur les plateaux, la marquise s'était fait apporter Maurice sur les nattes du balcon ; elle aimait à caresser ses cheveux, les plus blonds et les plus doux qu'une femme pût toucher. Égayé doucement par le chant des rossignols et des moqueurs perchés sur les arbres de la pelouse, le jardin de la grande case invitait à respirer le frais. La lune dardait ses rayons sur le parasol épais de figuiers qui ombrageait le perron ; sa balustrade de fer, entourée par un jasmin qui la côtoyait comme un feston, répandait le parfum d'une cassolette. Çà et là des bourdonnemens de mouches brillantes, quelques chants de colibris sautillant, comme des écrins mouvans, de fleur en fleur sur les plates-bandes du sol. Les vagues enchantemens de la lune donnaient à ce tableau une teinte magique de rêverie ; les rayons de l'astre, perçant la verdure condensée des arbres énormes et touffus de la pelouse, réalisaient une pluie d'argent sur ce tapis. A la sen-

teur odorante des haies vives de la route se mêlèrent bientôt les aromates du citronnier et du bois de campêche, venant embaumer pour la nuit les appartemens dorés des cases. Au dehors, les négresses, assises en rond, chantaient d'une voix légère, ne s'interrompant que pour sucer des cannes à sucre, des bananes mûres ou quelque salaison dérobée. Le monbin, le cirouellier, le tamarinier et le pommier rose formaient, du haut de cette terrasse, un assemblage de panaches divers sur le terrain ; le rouge de la pomme d'acajou et le vert sombre du corrossol s'y confondaient avec le jaune terreux de la sapotille et le vert glauque du cachiment. Les arbres de haute stature s'y partageaient le sol en géans et jetaient leur ombre jusqu'aux ajoupas, près desquels dormaient les gazelles.

Mme de Langey aspirait avec bonheur ces suaves parfums du soir pendant que les quadruples et les piastres tintaient bruyamment sur les tapis de ses tables de jeu et que cette ancienne demeure, fermée depuis longues années à toute réception étrangère, s'illuminait ainsi comme par magie. La marquise, loin de ce cercle affairé, interrogeait Finette sur les événemens de la journée. Le babil de la jolie mulâtresse paraissait sans doute une musique agréable à ses oreilles, car elle avait passé sa main royale autour de son cou et prenait plaisir à dérouler doucement ses cheveux de jais à demi contenus par le madras.

— Tu écoutais ce soir les récits de M. Printemps, Finette ?

— Imaginez donc, madame la marquise, qu'il sait toutes les batailles du maréchal de Saxe! C'est à faire dresser les cheveux dessus la tête. Il a commencé par me demander le mariage, ce qui a failli me faire avaler de travers, parce qu'alors nous étions à table..... Le mariage! M. Printemps serait mon grand-père, madame! c'est comme si quelque jour M. de Boullogne demandait à vous épouser!

La marquise, à ces paroles étourdiment prononcées, quitta subitement les cheveux de sa mulâtresse, la regarda fixement et lui enjoignit de se retirer. Finette, sans le savoir, avait fait vibrer au cœur de Mme de Langey sa corde la plus tendue et la plus sensible. Étonnée du ton d'autorité que venait de prendre sa maîtresse vis-à-vis d'elle, elle se hâta d'emporter M. le marquis Maurice, auquel les embrassemens de Mme l'intendante, survenue vers la fin de cette conversation, semblaient fort peu convenir.....

— Qu'avez-vous, ma chère? dit la baronne d'Esparbac à Mme de Langey. Ne rejoignez-vous pas un peu notre compagnie? Le jeu s'échauffe, je le sais, à un point tel que l'on s'apercevra peu de votre absence.....

— Un instant de promenade dans les jardins me remettra, madame l'intendante. La fatigue de ce jour m'a paru grande, et si vous le voulez.....

— Volontiers, moi je raffole de la promenade du soir. Mettez votre masque de gaze contre les moustiques, chère belle.

Les deux femmes, après avoir descendu le perron,

foulèrent bientôt les gazons autour desquels gazouillaient plusieurs ruisseaux détournés comme autant de bras de l'Ester. Mme de Langey réfléchissait encore aux mots inconsidérés de Finette ; elle se disait sans doute intérieurement qu'elle n'était qu'un enfant ; cette légèreté l'avait rejetée néanmoins dans un ordre d'idées inattendues. Un orage sourd couvait dans ce cœur, agité déjà de tous les vents de l'ambition ; Finette, par un seul trait, y faisait germer la crainte du ridicule. L'imprudente enfant venait de contrarier ouvertement l'une des plus intimes espérances de la marquise, et le courage de Mme de Langey en était presque abattu. En se retrouvant près de la vieille baronne d'Esparbac, Mme de Langey se sentit plus forte, elle marcha presque à l'aise. Le souffle de Finette venait d'ébranler sa volonté pour la première fois peut-être, comme il eût fait d'un château de cartes ; la présence de Mme l'intendante la soutint, Mme l'intendante n'ayant guère d'autres appuis à invoquer, dans cette première conversation avec la marquise, que les lieux communs, ces bons amis qui ne manquent jamais au besoin.

Profitant de la fraîcheur de la nuit pour reposer son teint hâlé par la route, Mme de Langey avait dépassé les arbres de la pelouse ; bientôt elle se trouva dans une partie assez reculée des jardins, devant un mapou dont le tronc colossal eût pu faire un canot d'une seule pièce.....

Creusées par le temps, les fissures nombreuses de cet arbre scintillaient alors à la lune..... Ses bras noueux, s'élevant à une hauteur prodigieuse, ne

portaient plus guère qu'un bouquet de feuilles rares; au sommet des branches perchaient quelques oiseaux tristes et sans voix.

La marquise considérait encore le mapou se dessinant avec fierté sur le parc, à l'angle des communs de la grande case, lorsque Mme d'Esparbac s'écria :

— Voyez donc ! marquise, il y a un nom entaillé sur l'écorce de cet arbre.

Les deux femmes approchèrent et lurent ce nom: *Tio-Blas.*

— C'est un nom espagnol, murmura Mme l'intendante.

— Remontons les degrés de la case, reprit vivement la marquise, l'air m'a saisie, et je ne me sens pas bien.

— *Tio-Blas!* répéta la marquise à voix basse et avec angoisse.

Lorsqu'elle reparut au salon, tout le monde fut frappé de sa pâleur. Elle eut cependant la force de les congédier tous avec un sourire, et M. Platon reçut d'elle l'ordre de l'accompagner dans la visite qu'elle devait faire aux cases le lendemain.

XI.

Noëmi.

> En vérité, dit le docteur, ce qui est en honneur parmi les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré.
>
> (*La Chaumière indienne.*)

Dès le premier chant du coq, les ruelles voisines de l'habitation de la Rose attendaient déjà, fraîches et parées, la visite de Mme de Langey.

Construites en bois revêtu d'un enduit de terre franche, ces humbles cases, ou maisons des nègres, semblaient dès l'abord prévenues de l'importance de cette visite; les noirs *anciens* les avaient ornées d'arbustes et de fleurs du pays; les feuilles de roseaux, de lataniers et d'herbes à panache formant leur toit, doucement caressées par les brises de mer, gardaient aux passans de suaves murmures. Le jour s'était levé calme et serein, et avant le jour M. Joseph Platon, encore ému du sort de son infortuné perroquet, dont le gérant n'avait, hélas! sauvé que les plumes. Après la fuite de Zäo, dont nul indice n'avait pu faire découvrir la trace, mais que Joseph

Platon supposait avec raison perdu pour l'habitation de la Rose à tout jamais, il lui importait de prouver du moins que ses nègres étaient entretenus proprement, qu'ils vivaient en bonne intelligence, et que le *moussa* et le *tumtum* ne leur manquait pas. Mme de Langey avait habité la Guadeloupe, et Platon jugea qu'elle aurait le droit de se montrer difficile. Le raccommodage étant parmi les nègres une sorte de déshonneur, le gérant leur avait fait distribuer, dès le matin, un équipement nouveau : c'était pour les hommes plusieurs pantalons de zinga, des jupons à longue queue pour leurs femmes, des boucles d'oreilles et quelques verroteries pour les mulâtres. Les nègres infirmes avaient reçu l'ordre de rester à l'hôpital, comme ne devant pas attrister la vue. Pour les mulâtresses, quelques-unes s'attifaient déjà avec une certaine coquetterie devant leurs cases et parfumaient leurs cheveux avec l'huile odoriférante du palmier à chapelet, après s'être vêtues de leur mousseline la plus blanche.

Mme de Langey apparut bientôt avec Finette aux portes de la bananerie. Les mulâtres préposés à la garde de cet emplacement, dont l'entretien constitue dans chaque habitation créole leur meilleure nourriture, rentraient alors les bananes convenables à la consommation du jour, pendant que plusieurs, assis en rond devant les portes des cases, chantaient quelque air du pays sur un rhythme lent et mélancolique. De distance en distance on apercevait des *ajoupas* construits dans la place pour préserver les noirs de la pluie ; quelques nègres *commandeurs*,

épars sur la terrain, avaient l'œil sur ceux qui se rendaient au travail. Ceux-là étaient vêtus proprement et mieux entretenus que les autres ; ils portaient en se rendant au jardin des casaques d'étoffe bariolée. Quelques cases rares en maçonnerie frappaient l'œil de temps en temps ; mais presque toutes, formées d'un cours irrégulier de chevrons, ne s'élevaient guère qu'à la hauteur d'un rez-de-chaussée, long de vingt à vingt-cinq pieds environ. De simples cloisons de roseaux les partageaint en deux ou trois petites chambres obscures qui ne recevaient le jour que par la porte d'entrée. Les plus belles s'enorgueillissaient pourtant d'une petite fenêtre par laquelle de vieilles femmes allongeaient alors le cou, dans leur impatience de voir leur nouvelle maîtresse. Plus recherchés que les nègres créoles dans leur parure, les mulâtres avaient tenu à honneur, pour ce jour-là, de se vêtir de la veste, du pantalon de toile fine, des mouchoirs de tête et de cou les plus galans. La plupart étaient jeunes, et leur menton sans barbe leur conservait toute la fraîcheur de l'âge ; mais le blanc des yeux, jaunissant chez d'autres, décelait leur vieillesse et leur vanité ridicule. Escortée de M[lle] Finette, qui accordait de temps à autre à ses compatriotes un salut de grave protection, la marquise parut d'abord frappée du luxe déployé autour d'elle par certaines mulâtresses ; les plus riches étoffes de l'Inde ornaient les épaules brunes de ces femmes. A cette époque, en effet, le rang que les mulâtresses tenaient dans la colonie était tel que ces filles, une fois maîtresses d'un créole, pouvaient changer d'ajustemens et de toilette

chaque jour de l'année. Les libéralités de leurs amans et la multiplicité de leurs intrigues leur donnant le droit de marcher souvent, dans l'audace et l'ivresse de leur triomphe, à l'égal des femmes créoles, elles renchérissaient sur elles en fait de luxe, de bijoux; les plus belles, les plus riches productions étaient sacrifiées à leur caprice. Plusieurs nobles de l'île ne rougissaient pas de les avouer pour maîtresses; à force de lubricité, elles étaient devenues les reines véritables de Saint-Domingue.

Le regard assuré que la marquise jeta sur ces femmes ne les déconcerta aucunement; Finette était d'ailleurs de leur caste. La marquise ne consentit à leur adresser la parole qu'en portant la main à sa ceinture : à cette ceinture pendait un petit fouet à manche d'ivoire, dont les femmes créoles de véritable naissance usaient encore avant les premiers troubles de Saint-Domingue. A la seule vue de la toilette insolente de ces filles, une indignation visible se peignit sur les traits de Mme de Langey; elle demanda à Joseph Platon si elles faisaient partie de l'habitation de la Rose.

— Quand M. le contrôleur général partit de Saint-Domingue, à son dernier voyage, madame la marquise, ces filles-là étaient encore bien jeunes; elles ont grandi; mais je me souviens qu'il m'en recommanda un bon nombre... Dame! M. le contrôleur général était galant!

— Madame veut-elle visiter la case que voici? interrompit Finette, qui sentit que Platon avait dit une bêtise. C'est la case n° 12.

— La case de mon élève, dit aussitôt le gérant en se rengorgeant. Ouvrez, Noëmi; Mme la marquise vous fait l'honneur de sa visite!

— Volontiers, reprit la marquise, bien que la promenade m'ait fatiguée.....

Noëmi parut et s'inclina devant la marquise. Il n'y avait qu'elle dans la case..... La négresse rangeait quelques calebasses où reposaient ses provisions.

— Et Saint-Georges? demanda Platon avec un air visible d'autorité.

— Il est sorti, monsieur Joseph, depuis ce matin pour chasser dans les lagons avec le procureur de l'habitation de Breda, répondit Noëmi presque tremblante.

— Sans ma permission?

— Le procureur de l'habitation de Breda lui a dit qu'il s'en chargeait.

— Noëmi, retenez ceci! Le procureur de l'habitation de Breda ne sait pas tirer, *ergo* votre fils ne rapportera pas une seule pintade. Ensuite la place de votre fils est ici, et, pour tout vous dire, il ne doit chasser qu'avec moi..... pour l'entretien de la table de Mme la marquise.

— Madame la marquise m'excusera, reprit Noëmi, si je ne lui offre que mon banc : je n'ai que ce coffre, cette natte et cette table. C'est assez pour une mère noire et pour un enfant mulâtre..... Il fut un temps où j'eusse mieux reçu madame la marquise; mais je ne suis plus à la Guadeloupe.....

— Vous avez habité la Guadeloupe?

— J'y suis née.

— Sur quelle habitation ?

— Sur celle des Palmiers, appartenant à M. de Boullogne.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

Mme de Langey recula ; elle crut que Noëmi voulait la tromper, et elle reprit :

— Vous dites vingt-huit ans ?

Noëmi secoua la tête..... Son aspect misérable ne confirmait que trop l'état de vieillesse précoce dans lequel elle était tombée. Sa maigreur excessive épouvanta Mme de Langey.

— Vingt-huit ans !

Il semblait que la marquise n'abordât qu'en tremblant cette créature minée par la fièvre. Mme de Langey ne pouvait souffrir le spectacle de la misère ou du chagrin. La pauvreté de l'intérieur de la case répondait à son entrée : deux ou trois planches élevées sur quatre pieux fichés en terre et couvertes d'une natte y formaient le lit ; un tonneau défoncé par un bout servait à renfermer les patates et les bananes ; quelques vases à eau, et pour tout décor un assortiment d'oiseaux tués sans doute par Saint-Georges ; des fioles et des paquets d'herbes séchées. La marquise demanda à Noëmi quel rang elle occupait dans l'habitation des Palmiers.

— Aucun, madame ; j'étais négresse.....

— Et pauvre ?

— Pas toujours. Oh ! j'ai eu de l'or à moi.....

— Et comment cet or ?.....

Noëmi baissa la tête. Il y a chez les négresses une sorte de honte instinctive. Celle-ci ne voulait pas donner à Mme de Langey le droit de la mépriser. Elle se hâta de reprendre en relevant le front :

— Oh! mais c'est qu'alors j'étais belle, si belle, madame, que M. de Latour, un peintre français, fit ma miniature.... Voyez!

Et Noëmi détacha de son cou un médaillon qu'elle présenta à la marquise.

Dans ce portrait, elle était peinte avec un simple madras ; ses cheveux, le bronze de son teint, y contrastaient heureusement avec la blancheur éblouissante de ses dents.

La marquise, en comparant l'original au portrait, sourit de ce sourire qui retombe de tout son poids sur l'être dégradé ; elle passa le médaillon à Finette... La mulâtresse, dans un geste étourdi, le laissa tomber.

Le verre vola en éclats, deux grosses larmes sillonnèrent les joues de Noëmi... Elle ramassa le médaillon et fut le serrer près d'un petit crucifix que lui avait donné le curé de Saint-Marc.

— Madame la marquise, dit Platon, me permettra sans doute d'augmenter la portion de terrain consacrée à Noëmi? Cette négresse a la connaissance de plusieurs simples qui croissent dans l'île ; elle nous a rendu de véritables services.....

Noëmi sourit de ce sourire hébété qui semblait indiquer le peu de cas qu'elle-même faisait de sa science ; bien souvent on l'avait vue se diriger vers l'hôpital des nègres pour leur porter sa petite phar-

macie lorsqu'elle en était priée ; elle composait elle-même leurs boissons médicales, et dans toutes les cases on l'appelait *chirurgien noir*.

— M. le gérant a déjà fait beaucoup, Noëmi, en vous recueillant ici avec votre fils après la chute de votre ajoupa. Votre fils travaille sans doute à l'atelier ; je lui assure, de ce jour, ma protection. En le faisant baptiser le même jour que mon fils, continua Mme de Langey avec hauteur, vous assuriez du moins à mon cher Maurice un fidèle domestique. Il nous a conduits hier comme un ange, et cela par les chemins les plus épineux.

— Tout ce que je gagne, madame la marquise, passe à mon enfant. Oh ! le ciel m'en est témoin ! Il est si beau mon enfant !

Mme de Langey ne put retenir un éclat de rire, même devant sa mulâtresse Finette.

Noëmi ne comprit pas ce rire dédaigneux.

La pauvre mère avait mis sa tête à la lucarne en entendant retentir des pas sur la terre battue de sa ruelle. Deux figures se montrèrent bientôt au seuil de la case : c'était le procureur de l'habitation de Breda et Saint-Georges, qui lui portait ses fusils et ses carniers.

Dès qu'elle l'aperçut, la négresse s'en fut à lui ; l'enfant tenait sa main droite enveloppée d'un mouchoir rouge.

— Bonne chasse, mère, bonne chasse, cria-t-il en déposant sur la natte plusieurs coqs d'eau, des pluviers dorés et des bécassines. Quant à vous,

maître, continua-t-il en s'adressant à Platon, voici votre lot.

Le jeune mulâtre tira de son sein un charmant crabier des mangles.

Le gérant courut à l'oiseau, le flaira comme tout bon naturaliste doit le faire ; il n'avait jamais rien vu de plus élégant. Le crabier offrait à l'œil le manteau le plus richement nuancé : le devant de sa cravate d'un blanc parfait, ses parties latérales d'un fauve ondulé, ses grandes pennes noires et ses pieds d'un jaune verdâtre, transportèrent de joie M. Platon, qui n'ignorait pas qu'on ne rencontrait cet oiseau qu'au milieu des paletuviers et dans les endroits les plus déserts. L'oiseau trouva dans Finette une admiratrice non moins grande.

— Il faut, dit Joseph, que tu aies bien fait courir M. le procureur de l'habitation de Breda pour me rapporter un pareil cadeau.

— Vous dites vrai, monsieur Platon, répondit le procureur de Breda, c'était par ma foi dans un lieu où l'on n'apercevait que le ciel, l'eau et les arbres. Votre élève vous fait honneur.

— Tu as du sang, cher Georges, interrompit Noëmi. D'où vient ce sang ?

L'enfant recula sa main.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il aura voulu écarter de son chemin quelque épine, ou bien serait-ce le bec d'une tortue de l'Ester ? Et tout aussitôt Noëmi se hâta de sucer le sang et d'appliquer quelques herbes sur sa blessure...

— Vous n'y êtes pas, mère négresse, reprit le pro-

cureur, et puisque votre enfant ne veut pas parler, je vais tout vous dire, moi. Apprenez donc que ce matin en me venant chercher pour la chasse, ainsi que je le lui avais demandé, il s'est battu...

— Battu, s'écria Noëmi avec angoisse.

— Oui, battu, battu aux couteaux, rien que cela.

— Et avec qui?

— Avec un nègre assez robuste de notre habitation, le nommé Toussaint Bréda. Une simple querelle de *maquignons*.

— Comment cela?

C'est la suite du triomphe obtenu hier par Saint-Georges comme maquignon sur Toussaint. Le nègre a été furieux de se voir vaincu par le mulâtre. Ils ont joué des couteaux ce matin; mais nous étions là!

— Vous, monsieur le procureur? s'écria Platon avec un sentiment d'humanité dont il avait pourtant perdu l'habitude.

—Moi-même; nous étions convenus de les séparer au premier sang... Ce n'est pas moi qui laisserais sacrifier un de mes nègres! Je sais trop leur prix... Je l'ai coté là sur mon carnet!

— Mais Saint-Georges m'appartient!

— D'accord..... Aussi n'ai-je regardé la chose que comme un combat de coqs! Allez, soyez tranquille, le mulâtre a rudement frotté le nègre!

— Voilà un bien misérable exemple pour les noirs! reprit Joseph Platon; vous, un procureur d'habitation, assister à ce combat!

— Comment donc, mon cher! Mme la marquise aurait elle-même bien ri de voir Toussaint l'œil enflé,

le mufle écumant comme un jeune taureau!.... Il y avait là vingt noirs, et pas un ne songeait à séparer les deux braves!

Pendant ce dialogue de deux procureurs d'habitations distinctes, auquel Mme de Langey ne prêtait qu'une attention médiocre, Noémi, empressée auprès de son fils, lavait sa main enflée par le maniement du fusil, en jetant un regard courroucé sur le procureur de l'habitation Breda, homme dur et sévère.... L'enfant allait presque s'évanouir de fatigue. Quelques gouttes de tafia versées sur ses lèvres par Joseph Platon le remirent sur pied.

— Un duel à douze ans! Peste! mon gaillard! c'est commencer de bonne heure! tu iras loin. Mais je te pardonne en faveur de ton crabier; n'est-ce pas, madame la marquise?

Puis, comme Mme de Langey respirait nonchalamment un flacon d'odeur pour conjurer ce qu'elle appelait le mauvais air de la case, Platon lui proposa de diriger la promenade vers les travaux de la cotonnerie.

— Les autres cases, reprit-il, ne valent guère mieux que celle-ci. A part quelques officiers du Port-au-Prince, qui font ici de la dépense pour des négresses, le mobilier de ces créatures ne mérite guère l'attention de Mme la marquise. J'observerai en passant à Mme de Langey que voici des haies vives que j'ai fait tailler et chausser au moins trois fois l'an..... J'ai ordonné hier que l'on fît boucher ces brèches et fermer les entourages..... Trouvez-vous, madame la marquise, ces cabrouets et ces chariots

en bon état? Pour les instrumens de jardinage, je veux que vous les voyiez. L'état des malades est satisfaisant, et.....

La marquise s'empressa d'avertir Finette pour qu'elle fît avancer sa calèche, qui l'attendait à peu de distance; elle avait assez de l'éloquence verbeuse du gérant et se trouvait déjà fatiguée de la promenade. Les deux laquais la portèrent bientôt jusqu'à sa calèche, qui partit au milieu d'un attroupement confus de noirs. Quand elle passa vers les dernières cases, les mulâtresses, tant vieilles que jeunes, se levèrent par respect. Platon et le procureur de l'habitation de Breda écartaient à coups de fouet les négrillons qui tendaient la main vers la voiture.

La négresse ne fut tirée de l'espèce d'apathie où l'avait plongée le péril couru par son enfant que par le bruit du fouet et le retentissement de la voiture sur le sable. Les douces senteurs du soir venaient de s'abattre déjà de toutes parts sur le sol, le fond du paysage était zébré de longues bandes d'azur. Saint-Georges s'était jeté sur la natte de la case, épuisé par la fatigue; la sérénité siégeait sur sa douce figure d'enfant : vous eussiez dit un jeune pasteur d'Égypte endormi. En le regardant ainsi reposer, sa mère ne pouvait songer sans frémir encore aux périls qu'il avait courus parmi les monts hérissés et la vase épaisse de ces marais. Les poissons dangereux, tels que les caïmans et les bécunes, qui peuplent les eaux de Saint-Domingue, apparaissaient à ses yeux comme autant de monstres que l'adresse et le courage de l'enfant avaient domptés. De cette contemplation tacite

de son fils, la négresse passa bientôt à la visite qu'elle avait reçue, à la belle dame qui, la minute d'avant, avait apparu chez elle. Pourtant, comme le prouvera bientôt ce récit, ce n'était pas la première fois que la négresse voyait la marquise..... Mais ce jour-là son incomparable beauté captivait impérieusement son attention, elle provoquait chez Noëmi un ressouvenir amer... En regardant le banc de la marquise, devenu vide tout d'un coup, Noëmi se frotta les yeux, comme après la disparition d'une fée. Un parfum charmant remplissait encore la case... La négresse rêva bientôt de ces divinités de Fida, le pied chargé de clochettes d'or, la bouche parée de dents limées en festons, la chevelure ornée d'anneaux et de perles. L'éblouissante beauté de Mme de Langey était certainement le trait distinctif qui avait le plus frappé Noëmi, elle en gardait un étonnement sauvage et presque stupide. Un morceau de miroir ingrat cloué aux bambous de sa case lui ayant alors rendu ses traits, la négresse soupira, se tordit les mains, se rapprocha de la glace encore une fois, puis s'écria, immobile de douleur en considérant ses traits flétris :

« Et moi aussi j'ai été belle ! »

Murmurant alors intérieurement des mots qu'elle seule comprenait, elle se rassit et se cacha la tête dans ses deux mains. Saint-Georges dormait : il ne la vit point pleurer.

XII.

Conversation d'une robe feuille-morte.

Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?
(BOILEAU.)

En rentrant à la case, la marquise trouva Mme d'Esparbac qui l'attendait assise sur un des sophas du boudoir.....

Ce boudoir était une véritable grotte tapissée de coquillages et de mousse ; des oranges et des limons, posés sur de longs plateaux d'argent, y réjouissaient la vue. Quelques melons d'eau, des pommes roses et des sapotilles choisies recevaient du demi-jour réservé tout exprès pour ce lieu charmant une foule de teintes blondes et violettes que la palette de Chardin eût enviées. Plusieurs coquilles de marbre, soutenues par de petits Amours, imploraient l'eau d'une gueule de dauphin, sur lequel chevauchait Amphion portant sa lyre. La marquise mâcha quelques pommes roses et se jeta, non sans se plaindre beaucoup de la chaleur, sur un lit aux rideaux de gaze. Ses longues paupières chargées de langueur, sa respiration lente, et je ne sais quel air très-impérieux d'ennui répandu peut-être à dessein sur sa personne, auraient fait

comprendre suffisamment à toute autre femme qu'à Mme l'intendante que la marquise désirait demeurer seule ; mais la baronne d'Esparbac n'en tint compte.

— Vous êtes une vraie déesse, ma toute belle, et je pense que l'on peut bien pénétrer dans votre sanctuaire..... à mon âge!

La baronne s'éventa après cet aveu, qui sans doute lui avait coûté.

— Quel roman lisez-vous là ? continua-t-elle. *Elmire, ou les Malheurs de l'inconstance?* Vous me le prêterez, et M. d'Esparbac me le lira. Il faut que je vous dise que j'ai trouvé un moyen délicieux d'utiliser mon mari. Il me lit tout les romans de France, ma chère!

— Tous?

— Ou du moins les plus huppés. Que cela est fade, bon Dieu! auprès de la vie que nous menons ici dans la belle saison! Voilà dix-neuf ans bientôt que j'habite la colonie avec M. l'intendant, et je puis dire que je m'y suis divertie! A propos, quelle sorte de compagnie aviez-vous donc, l'autre soir, ma divine?
— Des joueurs acharnés au biribi, comme ce petit de Vannes, ou le conseiller, qui, lorsqu'il perd, a de l'humeur comme un dogue! Pour les femmes, passe, il n'y avait que moi..... Mais il faudra changer tout ce monde..... Nous autres de Saint-Marc, nous vous aiderons.....

Le rideau à franges roses qui servait de porte d'entrée se leva, et Mlle Finette s'avança dans le boudoir escortée de deux valets noirs portant des caisses.

— Pardon, madame la marquise, ce sont les dernières modes de Paris que vous envoie M. le contrôleur général, des poupées de chez du Chapt..... des garnitures, voyez !

Les valets sortirent, et Melle Finette déploya d'abord les *poupées*, qu'elle tira de leur caisse. Elles étaient de la grandeur de Maurice ; il n'y manquait pas un pompon. Mme de Langey sourit : l'aspect de ces chiffons avait chassé son chagrin.

— Voilà des éventails qui viennent du Palais et de véritables poupées de cour ! s'écria Mme l'intendante.

— Ce que renferme cet écrin joint aux poupées vaut peut-être plus, galante baronne : ce sont des *esclavages* de chez l'Empereur, le bijoutier.

— Ne me parlez pas de l'Empereur. Dans le temps où nous résidions à Paris, M. le baron d'Esparbac et moi, le drôle nous a donné à sa campagne une fête illuminée et garnie de pots à feu... Ces diamans feraient à merveille sur une robe blanche dauphine à bouquets d'or...

— Une robe blanche, vous croyez ? reprit Mme de Langey.

— Folle que je suis ! j'oublie que vous êtes en deuil !

La marquise soupira. Elle ne regardait plus les bijoux. La baronne reprit :

— Savez-vous que par ma mère nous étions alliés de loin à M. le marquis de Langey ? un de mes neveux, le capitaine de Lemps, a fait sous lui son noviciat de marin. M. de Lillebonne, qui l'a connu, en disait un bien...

— Voulez-vous m'arranger un de ces citrons, baronne ? la chaleur est suffocante.....

— Vous avez raison, l'orage était cependant terrible, l'autre jour; il nous a surpris chez le curé de Saint-Marc, que nous étions allés visiter. Je ne saurais vous dire quelle horrible peur m'a fait cet orage! Les cloches de l'église tintaient à vous rendre sourd..... M. l'intendant, par contenance et pour ne point m'effrayer en paraissant lui-même avoir peur, feuilletait plusieurs livres de la bibliothèque du curé, quand il tomba tout d'un coup sur le registre des morts de la paroisse, et.....

— N'avez-vous pas entendu gratter à la porte, baronne; peut-être Finette, qui m'amène Maurice... Je ne puis me soulever, j'ai une migraine affreuse.....

L'intendante reprit, après s'être levée et avoir prêté l'oreille à la porte :

— Vous vous trompiez, marquise, personne ne venait. Je vous disais donc, reprit-elle avec une tranquillité imperturbable, que sur le registre mortuaire de la paroisse de Saint-Marc, nous avons trouvé sans peine le nom de M. de Langey... C'est un noble de la partie espagnole de l'île, le comte de Cerda, qui vint lui-même remplir ce triste office près de M. le curé de Saint-Marc.

— On me l'a écrit, baronne : j'étais à cette triste époque à la Guadeloupe. J'ai perdu mon mari le 3 janvier de cette année; il était à la veille de remonter *l'Ariane*, bâtiment qui devait me le ramener...

— Le registre, continua mielleusement Mme l'intendante, porte que le comte de Cerda, accompagné de deux noirs de San-Yago, pourvut lui-même à tous les frais de sépulture... Je regrette, en vérité,

que cet événement tragique ait passé dans l'île si inaperçu; nous n'en avons eu connaissance, M. d'Esparbac et moi, que par une lettre de M. le curé de Saint-Marc adressée à l'intendance. Il nous annonçait avoir pris sur lui d'ensevelir M. de Langey, tué en duel auprès de Rio-Verde. Son adversaire, sir Crafton, capitaine anglais en rade à la station du Cap, avait, d'après le récit du comte de Cerda, pris la fuite vers Cibao.....

— C'est la vérité, ma *chère parente.*

— A titre d'alliée à M. de Langey, j'exprimai alors à M. le curé de Saint-Marc le désir de voir la sépulture du défunt entourée d'un marbre qui rappelât du moins son nom et ses titres. Les noirs de la colonie sont bannis de ce cimetière, il est vrai, mais une simple croix de bois distingue jusqu'ici la tombe de *notre* parent. Je dis notre parent, les registres de notre famille en font foi... Ma mère, en 1682.....

— Je me souviens, en effet, d'avoir ouï prononcer votre nom dans ma famille... M. de Boullogne, qui a pris lui-même en pitié ma douloureuse position.....

— M. de Boullogne nous avait parlé de vous, marquise, avant le fatal événement, à son dernier passage à Saint-Domingue. Il faisait voile pour la Guadeloupe, le pays de ses possessions héréditaires... A la Guadeloupe, il fréquentait votre maison?

— C'est à la Guadeloupe que M. de Langey me le présenta.

— Sa magnificence n'y est-elle point passée en proverbe? Elle égalait, dit-on, celle de M. de Saint-James, le fermier général.

— Cela est vrai.

— Et on le dit fort empressé près des dames, pour un contrôleur général des finances de sa majesté.

— Les occupations de M. de Boullogne ne lui laissaient guère le temps de s'occuper de bagatelles à Paris... reprit sèchement Mme de Langey.

— Mais à la Guadeloupe, il a eu des aventures...

— Vous croyez?

— Quand ce ne serait que celle arrivée à ma cousine de Fleury !... Écoutez donc, M. de Boullogne, à son âge, est encore fort bien ; il a la main royale et le port très-noble..... Son esprit.....

— Chère baronne, je veux dire *chère parente*, seriez-vous en instance près de lui pour affaire de son département ?

— Non pas que je sache ; mais j'ai entendu dire par ma cousine qu'il accordait assez volontiers... Le menu de ses dîners rappelle ceux de M. de Beaujon. Après tout, ses nègres étaient fort heureux là-bas, on en disait ce que l'on dit ici des nègres de M. de Galliffet[1]... Je suis enchantée de savoir qu'il a connu à la Guadeloupe feu M. le marquis...

— Ainsi, continua-t-elle en s'éventant, vous voilà par votre deuil condamnée, ma chère, à regarder seulement nos fêtes! cela est vraiment dommage, surtout avec ces diamans que je vois là, et qui sont d'une richesse !...

— Finette ! s'écria d'un air grondeur Mme de Langey en sonnant sa mulâtresse, pourquoi n'avoir

[1] « *Heureux comme un nègre à Galliffet,* » disait-on en effet alors à Saint-Domingue.

point serré ce collier ?... Vous savez que je n'aime point qu'il traîne !

— Vous avez raison ; il est aussi beau que celui de saint Dominique à la cathédrale espagnole... Ce grand saint Dominique, que vous verrez, n'a pas moins de six pieds de haut ; il est d'argent massif, et on ne l'extrait que pour les grandes fêtes de sa châsse de bois d'acajou. Un beau jour il disparut ; aussitôt la ville de sonner les cloches. Quelque temps après on le retrouva près de Monte-Christ ; mais dans quel état, ma chère ! Nu comme Lazare, nu comme la main, indignement dépouillé par des misérables, des contrebandiers sans doute, qui s'apprêtaient à réduire son corps en lingots, après l'avoir dépouillé de ses ornemens, quand la grâce les toucha... C'est une histoire connue dans le pays, et plus encore dans la partie espagnole, mais que vous ne savez pas, vous fraîchement débarquée... Les prêtres de Santo-Domingo ont eu grand soin d'annoncer au peuple que saint Dominique n'avait disparu et entrepris ce voyage que parce qu'il n'avait pas voulu demeurer au milieu de gens aussi dégénérés de leur première foi. L'archevêque, qui n'a pas renoncé encore aux biens de ce monde, a éprouvé surtout une grande joie à retrouver son saint Dominique d'argent, de six pieds de haut... Je vous le ferai voir quand nous visiterons cette digne colonie espagnole, qui ne vit que de prières, d'ennui et de chocolat !

— Je crois avoir entendu dire que ces ours de la partie espagnole, vos très-basanés voisins, étaient vindicatifs à l'extrême, reprit indifféremment Mme de Lan-

gey en disposant autour de sa taille les plis de sa robe.

— Pour mon compte, chère marquise, je n'en sais rien. M. d'Esparbac et moi, nous ne recevons guère à l'intendance que le chef civil et militaire de leur colonie ; sous le titre de président de l'audience royale, il réside d'habitude à Santo-Domingo. Nous voyons aussi l'évêque don Portillo, l'oncle de ce comte de Cerda dont je vous parlais tout à l'heure... que je ne connais pas, mais que l'on dit avoir eu de fort grands biens. Il paraît qu'il a été le temoin de ce duel de M. de Langey ?... Le curé de Saint-Marc ne nous en a pas dit plus.....

— Cette fois, je ne me trompe pas, la cloche du perron a sonné ; c'est une visite... Ne pourriez-vous pas me dire, en soulevant ce store à gauche, qui me fait l'honneur ?.....

— Le gérant de votre habitation en personne, ma toute belle ; il est suivi d'un jeune mulâtre...

— La suite de ma ménagerie ! s'écria la marquise en ayant l'air d'échapper, comme par une secousse électrique, à quelque pensée amère qui l'avait agitée l'espace de deux secondes. Restez, baronne, vous allez m'aider à recevoir le valet de chambre futur de Poppo mon singe !

—L'idée est sublime, marquise ; seulement M. d'Esparbac et moi, nous aurions pu vous amener notre noir, *Pompée*, pour lui tenir compagnie...

— Attention ! c'est mon petit monstre de safran foncé... Vous allez voir !.....

Le rideau se souleva, et M. Platon entra précédant Saint-Georges.

XIII.

Poppo.

VIOLA :
N'es-tu pas le fol de la dame Olivia?
(*La douzième nuit*, scène V, acte III.)

De son côté la marquise sonna Finette pour qu'on lui apportât Poppo.

—Il faut, reprit-elle, que les choses se passent dans les règles !

Un grand vilain nègre, à la livrée de la marquise, survint bientôt apportant monseigneur Poppo entre ses bras. Deux clous étaient fichés au plafond de cette chambre ; il y suspendit un hamac de fibres de latanier, dans lequel il coucha voluptueusement Poppo. Cela fait, il donna le branle à cette balançoire, puis il étendit sous elle une natte d'une finesse miraculeuse, zébrée de charmans dessins et travaillée comme le serait le rochet d'un cardinal.

Après l'avoir arrosée d'eau de senteur, il sortit. Finette déposa M. Maurice, qu'elle portait entre ses bras, sur cette natte, ainsi qu'elle eût fait d'un fils de mandarin dans le royaume de Canton.

L'enfant regarda le jeune mulâtre d'un air d'éton-

nement profond ; Poppo poussa un cri enroué, guttural, un cri de mauvaise humeur.

— Seriez-vous déjà mécontent de votre valet de chambre, Poppo? dit la marquise à l'horrible singe; il est cependant fort convenable...

— Comment donc! il est charmant! reprit la baronne... Des dents d'une blancheur de perle, et les cheveux du plus beau noir!... Ah! il est excellent teint!

— Et il a, Dieu me pardonne! apporté son violon, murmura à l'oreille de la baronne Mme de Langey.

— M. Platon possède un élève accompli, continua la baronne.

— Je vous le livre, mesdames, pour un garçon qui mérite vos bontés.

— Son âge?

— Douze ans et demi.

— C'est dommage qu'il se nomme Saint-Georges, j'eusse autant aimé *Jupiter*, ou *Scipion*, *Narcisse*, *Acajou!*

— *Saint-Georges* n'est point mal, ma chère; c'est un nom français, un nom de roman. Voyez *Saint-Preux*, *Saint-Phar* et tant d'autres saints! J'aime *Saint-Georges*.

— Pour mon début dans la colonie, je ne veux pas, baronne, me montrer trop difficile. Tu garderas ton nom, mon page jaune; je te promets de t'avancer si tu plais à Maurice et si tu amuses Poppo!

— Je réponds de lui, madame la marquise. Vous l'avez vu, c'est un chasseur décidé.....

— Oh! nous vous le laisserons de temps en temps, monsieur Joseph; nous ne prétendons pas éteindre

chez lui ce noble instinct... Vous demeurerez son instituteur... A propos, je veux m'entendre avec vous sur l'habit qu'il va porter. Oui, je veux un turban orné de perles avec une veste de damas lilas rayé d'argent... Cela fera fort bien quand j'irai visiter en chaise quelque voisine... Avec mon parasol et mon singe, ce sera miraculeux!

— Madame la marquise sera satisfaite. Du reste, le gaillard n'est ni voleur ni gourmand, deux vices chers à la race des noirs créoles. Moyennant quelques coups de gaule que je lui ai donnés par-ci, par-là, afin de mûrir son éducation, c'est un garçon accompli......

— Allons, Saint-Georges, reprit-il, ouvrez proprement cette orange pour la présenter à Poppo sans qu'il vous morde.

Saint-Georges ouvrit le fruit et le présenta fort élégamment à Poppo, qui ne lui fit pas mauvais accueil.

— A présent, Saint-Georges, une chanson pour amuser M. le marquis Maurice!

Saint-Georges se leva de l'air calme et modeste d'un petit page brun de Velasquez et chanta l'air créole qui suit :

Aza! guetté com' z'ami toüé,
Visag' li fondi semblé cire!
Temps la! toüé! tant loigné de moüé!
Jourdi la guetté moüé sourire!

La gentillesse et la naïveté de l'air ravirent Mme l'intendante. Elle tira de sa poche de côté sa boîte à la

bergamote et jeta sur la natte quelques pastilles au mulâtre.

— Décidément, dit la baronne d'Esparbac, il a toute la douceur de Médor. Est-il tatoué?

— Pour peu que ce soit agréable à madame la marquise.....

— Inutile, monsieur Platon. N'oubliez pas seulement de lui faire confectionner sous peu un *harnois* à sa taille pour lui faire traîner Poppo dans sa *berline*.

L'annonce du dîner de la marquise mit seule une fin à cette indécente conversation. Platon salua et laissa son élève enchanté de la compagnie de Poppo et des pastilles de Mme l'intendante.

Cette pauvre denrée humaine se réjouissait de la promesse d'un turban de perles et de l'honneur insigne d'appartenir à Mme la marquise de Langey.

XIV.

L'homme à la couleuvre.

Culebra! culebra!
(*Cringle's log.*)

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de la marquise.

Mme de Langey s'était levée vers les quatre heures de l'après-midi, le visage plus pâle que de coutume.

Finetté l'avait trouvée debout près sa cheminée, dont elle avait allumé le feu avec sa bougie. Elle brûlait un à un plusieurs papiers renfermés jusque-là dans un coffret de bois rose.....

L'air abattu de Mme de Langey, sa tristesse mystérieuse firent place, dès qu'elle aperçut Finette, à ce masque de convention qui n'a de nom dans aucune langue, livrée banale sous laquelle il devient difficile de reconnaître la pensée, à moins d'être devin ou alchimiste.

Or, la pauvre Finette n'était rien de ces deux choses.

Au rebours de beaucoup de ses pareilles, la mulâtresse ne possédait guère qu'à demi la confiance de sa noble maîtresse, Mme de Langey. La marquise ne

demandait pas mieux que de s'ébattre avec Finette aux belles lueurs d'un soleil couchant, sous les feuilles dentelées de ses grands arbres, de poser elle-même sa main royale sur ses épaules, au rebord de sa *chinnta*, de marcher avec elle par les pelouses pour y admirer les plantes rares, quelquefois même de folâtrer avec Finette, comme une femme se joue avec un ramier chéri; mais, à part cet abandon commun aux belles créoles, Mme de Langey se gardait bien de la rendre dépositaire de la moindre confidence intime.....

L'âge de la mulâtresse autorisait-il cette discrétion prudente, ou bien la marquise avait-elle résolu de ne donner à personne la clé de son âme? C'est ce qu'il importait peu à Finette de pénétrer; aussi entra-t-elle en véritable étourdie dans cette chambre, riant à gorge déployée et montrant à sa maîtresse un beau collier formé des graines rouges du caitier que M. Printemps, son *amoureux*, venait de lui offrir.

— Je ne saurais vous donner une idée, madame la marquise, des belles histoires que débite M. Printemps, dit Finette en renouant devant la glace les deux bouts de son madras. Il faut croire que chez M. le maréchal de Saxe il a eu beaucoup d'aventures, car à la veillée d'hier il n'a pas cessé de nous en dire! Ajoutez, madame, qu'il n'y a pas d'homme comme celui-là pour apprêter le *sang gris*[1]!

— Ouvre la fenêtre, Finette; il y a, je crois, un

[1] Boisson en usage au moment où la chaleur est accablante et qui se fait avec du *rhum* ou du *brandy* mêlé avec de l'eau. On y jette de la noix muscade, de l'écorce de citron et du sucre.

peu de brise..... Tu as des lèvres de vrai corail ce matin. Tu es charmante. M. Printemps est donc un habile conteur, continua la marquise.

— Vous allez en juger, madame, il a des histoires miraculeuses. En voici une qui m'a presque empêchée de dormir..... Il y a six jours (c'est M. Printemps qui parle), je me promenais dans les jardins du parc avec mon bon ami M. Joseph Platon, en causant de nos anciennes folies — (il paraît que ce M. Platon a été aussi très-jovial dans son temps!) quand nous remarquâmes un immense mapou creusé par le temps et dans lequel le noir de service qui écartait devant nous les ronces assez nombreuses dans cette partie du parc, nous assura qu'une couleuvre avait depuis quelques mois élu domicile.

— Une couleuvre! reprit Mme de Langey.....

— La lune, dit M. Printemps en continuant son histoire, promenait alors sur l'arbre une immense bande de lumière..... — Cachez-vous près de ces massifs, nous dit le noir, vous ne tarderez pas à voir venir l'homme à la couleuvre! — A ce mot de couleuvre, qui sonnait mal sans doute à l'oreille de M. Platon, il avait jugé prudent de partir, en prétextant des ordres à donner. Je demeurai seul avec le noir. Il ne m'avait pas trompé. Bientôt un homme parut; nous n'avions pas entendu ses pas sur les feuilles sèches. Arrivé au pied de l'arbre, dont les moindres branches scintillaient alors sous une pluie de rayons argentés, l'homme tira de son sein un petit sifflet d'ivoire et l'approcha de ses lèvres..... Au bruit aigu que produisit ce sifflet, nous ne tardâmes pas,

le noir et moi, à voir sortir du tronc du mapou la tête de la couleuvre..... L'homme, dont nous ne pouvions distinguer les traits, tira bientôt une gourde passée au travers de sa ceinture, il la déboucha et versa du lait dans un coco, puis il le présenta à la couleuvre. Elle le but et se retira. Je voulus courir vers cet homme, car je ne craignais rien, armé ainsi que je l'étais de mon épée de maître d'hôtel, mais il avait fui et s'était perdu comme l'éclair, sous l'ombre des campêches les plus noirs.....

— Et cet homme, le connaît-on?

— Pas que je sache, repartit Finette. Le noir a dit seulement à M. Printemps qu'il apportait depuis quelques jours à la couleuvre de quoi se nourrir en viande, poisson, lait, calalou d'herbages et autres provisions que les nègres, ses camarades, se gardaient bien de faire disparaître. En effet, madame la marquise, poursuivit Finette, d'un air profondément pénétré de ce qu'elle disait, cette couleuvre pourrait bien être un *fétiche!*

— Enfant! reprit sa maîtresse en agitant elle-même avec une sorte de violence convulsive la main de Finette, qui ne songeait plus à l'éventer.

La mulâtresse était devenue, en effet, toute rêveuse.

— Et il n'y a pas de nom gravé sur l'écorce de ce mapou?

— Aucun que je sache, madame..... du moins M. Printemps ne nous l'a pas dit..... Vous savez que cet arbre est assez commun ici.....

Un beau rayon de soleil pourpré, comme le sont

d'ordinaire ceux du couchant, colorait les nattes diversifiées de l'appartement; la fraîcheur de la brise était encore doublée pour la marquise par les plumes frémissantes de l'éventail et le balancement du hamac où elle s'était fait étendre par Finette. La mulâtresse avait levé les stores de la chambre, afin que la senteur délicieuse des jardins la pénétrât.

C'était un tableau ravissant que ces deux jeunes femmes, l'une debout près du hamac et chantant à sa maîtresse une chanson d'un rhythme égal au bercement méthodique de cette couche aérienne, vive et maligne figure dont le pinceau de Lancret eût pu rendre seul la piquante étrangeté; l'autre, enveloppée de ce filet blanc et rose, voluptueusement noyée dans ses grands cheveux de jais, fuyant et revenant comme l'hirondelle dans son vol, pendant que la mulâtresse arrosait de temps à autre ses petits pieds d'eau de senteur, ou qu'elle agaçait une perruche bleue, retenue à sa chaîne d'argent près de la fenêtre.

Mme de Langey tenait alors entre ses mains deux bracelets en cheveux, ornés chacun d'un portrait, qu'elle venait de pendre nonchalamment sur sa toilette. Un hasard singulier avait pu seul accoupler sans doute ces deux bracelets, car la marquise ne les eut pas plutôt considérés qu'elle se hâta de les tendre à Finette, comme si elle eût redouté leur contemplation.

La mulâtresse, qui n'avait pas la même crainte, profita de la somnolence produite chez sa maîtresse par le balancement du hamac pour jeter sur les deux bracelets un regard d'indiscrétion.

Ils étaient tous deux richement montés en pierreries; le double médaillon qu'ils contenaient était ovale : il représentait deux hommes, l'un en uniforme de simple capitaine de navire, l'autre en riche habit de velours, traversé d'un cordon bleu.

La figure du premier de ces deux hommes était intéressante au dernier degré, peut-être encore moins par son air de jeunesse et de haute distinction que par une pâleur mélancolique et précoce. Le souffle amer du découragement et du chagrin semblait avoir passé de bonne heure sur le front de ce jeune homme; ses épaules étaient légèrement voûtées, son œil terne, ses joues amaigries. C'était un héros de roman dans toute l'acception de ce terme, mais un héros de roman qui avait lutté, combattu; un martyr avant le temps, martyr pour une idée ou pour un amour ! Sa main pâle et maigre, veinée de grandes veines bleues qui lui imprimaient le froid du marbre, tenait un porte-voix de bâtiment; derrière lui flottait le pavillon blanc aux armes de France.

Sur le dos de ce portrait que Finette eut soin de retourner, elle lut cette inscription : *Marquis de Langey, né à Chollet en Vendée.*

L'autre médaillon offrait les traits d'un personnage plus âgé, aux manières aisées, mais graves. Le repos et la santé épanouissaient son teint, il portait le front haut et le regard assuré. Sa perruque poudrée se déroulait en boucles égales sur son collet; outre son cordon bleu, il était décoré de plusieurs ordres. Par une coquetterie d'homme mûr, que les peintres ne manquent jamais d'encourager, il s'était fait peindre

avec les mains très-finies et ressortant des plus admirables manchettes que l'on pût voir ; il avait du reste la main fort belle.

Le peintre avait en outre ménagé dans cette miniature un coin de bureau chargé de lettres , sur l'une d'elles on lisait : *à M. de Boullogne, contrôleur général des finances de Sa Majesté et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.*

Il fallut moins de temps à Finette pour reconnaître cette figure que l'autre ; à peine avait-elle aperçu M. le marquis de Langey, son entrée chez la marquise datant de deux mois avant le voyage où il mourut.

Elle renferma précipitamment les deux bracelets dans le tiroir quand sa maîtresse étendit les bras et l'appela.

Mme de Langey avait le regard fixe, hagard ; on eût dit qu'elle venait d'échapper à un péril.....

— J'ai fait un horrible rêve, Finette, dit Mme de Langey, comme malgré elle et ayant l'air de se débattre comme un fantôme dans son hamac..... Ta vilaine histoire de l'homme à la couleuvre, sans doute !... Il est temps, ajouta la marquise, que tu sonnes mes femmes pour t'aider à m'habiller, car la cloche ne tardera pas à sonner ; j'ai M. de Bongars, M. d'Esparbac, M. de Vannes et M. Gachard, qui viennent faire ici la *media-noche.*

Finette obéit ; le soir avait étendu son réseau d'ombres sur la chaîne des mornes qu'on apercevait de la fenêtre. Les femmes de la marquise montèrent bientôt, puis l'habillèrent. Malgré la pâleur légère répandue

sur son visage, Mme de Langey n'avait jamais été plus belle.

Elle parut à ce souper en simple robe noire.

Comme toutes les veuves, Mme de Langey n'avait rien eu de plus hâté que de se conformer à l'étiquette de son deuil, mais aussi mieux que personne au monde elle savait le temps précis qu'il est décent pour une femme de s'affliger. Le jour où la marquise pourrait mettre les diamans après les pierres noires était bien loin encore, mais elle se servait si habilement de tout l'encadrement obligé de sa tristesse qu'il semblait que les diamans n'eussent pu relever en rien l'éclat naturel de sa figure.

Son deuil était d'un an et six semaines, et la cour, où M. le contrôleur général avait tant de fois promis à la belle créole de la produire, lui imposait comme règle absolue six mois de veuvage avant qu'elle pût l'aborder.

Mme de Langey trouva son monde réuni dans la grande galerie boisée de cèdre, au sein de laquelle on avait servi le souper. Une demi-douzaine de négrillons en livrée bourdonnaient autour de la table, où s'élevaient en piles les ananas, les cédrats et les pastèques.

XV.

Événemens.

C'est moi-même..... ouvrez, ouvrez!
(*Le coureur de nuit*, QUEVEDO, p. 13.)

On parla de choses diverses à ce souper, auquel assistèrent non-seulement les conviés, mais la ménagerie de la marquise, renforcée de plusieurs maîtres d'agrémens pour M. Maurice.

Depuis que Saint-Georges était devenu le page de Poppo et le compagnon de Maurice, la toilette du fils de Mme de Langey avait subi une transformation dont il est de notre devoir de parler.

M. le marquis de Langey dont peu à peu Mme de Langey avait composé *la maison*, se voyait entouré déjà de toutes les folles vanités qu'exigeait son titre aux yeux de sa mère. Dès huit heures du matin, on le lavait et on le poudrait à blanc; on lui mettait une bourse, un habit à panier et de grandes manchettes; il portait l'épée au côté et le chapeau sous le bras.

Le petit marquis de six ans se tenait déjà rogue et fier devant son assiette; on lui avait appris à s'asseoir et à se lever avec dignité, il faisait la révérence presque aussi bien que Poppo,

Pour Saint-Georges il restait debout derrière la chaise de Maurice, ne soufflant pas, prêt au moindre signe à lui échanger son assiette ; il remplissait à ce souper l'office de *moulin*, office curieux dont nous vous entretiendrons tout à l'heure.

Autant vous eussiez ressenti de pitié à voir la tête enfantine de Maurice victime d'une mode qui la défigurait, saupoudrée à blanc, gâtée à force de rouleaux et de plâtrage, autant votre œil se fût arrêté avec intérêt sur la nature ingénument belle de Saint-Georges.

Le maintien du mulâtre était à la fois tranquille et fier ; ses formes, aussi parfaites que celles d'un vrai lutteur phrygien, se dessinaient en relief sur le cèdre et sur l'acap qui boisaient la salle ; la blancheur éblouissante de ses dents, le feu de son œil et une certaine mélancolie noble et douce lui donnaient l'air de l'un de ces jeunes princes noirs que l'on voit apparaître dans les contes arabes, les cheveux relevés en tresses sur le sommet de la tête et arrêtés par des tours en diamans.

Le costume du mulâtre était en effet particulier : Saint-Georges ne portait pas la livrée des autres noirs, Mme de Langey ne l'y avait pas assujetti.

Non, à son turban de grosses perles, à sa veste de damas lilas rayé d'argent, à ses pendans d'oreilles et à ses bas galamment pailletés, on reconnaissait plutôt le nègre de fantaisie que le noir laquais, le noir esclave.

Et de fait, au milieu de toutes ces faces épatées, de ces misérables valets noirs, tortus, gauches, rabou-

gris, la nature vigoureuse du mulâtre devait se faire jour et produire l'effet d'une véritable exception.

Suivant un usage commun encore à ce jour aux blancs des Barbades, la fraîcheur de la salle où le souper était servi, son humidité vaporeuse et sensuelle était entretenue par des ventilateurs d'un nouveau genre, sorte de moulins mettant en action l'eau parfumée d'une pompe retombant en pluie froide et glacée sur le parquet. Des nègres richement vêtus posaient ces moulins près des convives. Saint-Georges avait la direction et le soin de celui de Maurice. Le petit marquis prenait un malin plaisir à ce rafraîchissement perpétuel qui faisait voler de temps à autre la poudre de son collet dans les yeux de son maître à danser.

Cet homme faisait partie de la meute de professeurs recrutés par M. Joseph Platon dans Saint-Marc et le Port-au-Prince pour l'éducation de M. le marquis Maurice. Il devait l'instruire à prendre de bonne heure du tabac avec grâce, à parler *gras*, ce qui était alors le suprême bon ton, à donner un coup d'œil subtil à ses basques, à observer la troisième position et à saluer avec grâce. Comme il se rouillait dans Saint-Marc en fait d'éducations distinguées, il avait sauté en l'air à l'idée de diriger celle d'un marquis.

En observant de près Saint-Georges, le digne maître à danser, génie fort impartial, regretta beaucoup de ne pas l'avoir pour élève. Le pied et la jambe du mulâtre lui parurent irréprochables; au souper même il ne put leur refuser son approbation, et il s'écria

en frappant Saint-Georges sur les mollets d'un coup assez fouetté de sa serviette :

— Voilà un *jaune* fort bien fait !

Après les singes, dont les femmes du dix-huitième siècle raffolèrent, parce que leur couleur fauve tranchait adroitement dans leurs boudoirs ou leurs portraits avec leur teint de lis et de roses, la mode, cette grande conseillère, leur avait insinué les nègres comme un contraste habile à leur blancheur. Le petit noir l'emporta bientôt sur l'épagneul, la perruche ou la levrette ; il donnait la patte aussi bien qu'un angora. Né dans l'esclavage, il devait se montrer doux et soumis. Bientôt la folie du jour inventa pour eux mille caprices : les tailleurs remontèrent à Paul Veronèse pour les habiller ; le pinceau des peintres de Louis XV les représenta escaladant les genoux des belles marquises, chiffonnant de leurs mains d'ébène les broderies des duchesses. De l'antichambre, ils sautèrent bien vite dans le salon ; leurs mutineries, que l'on eût châtiées à Saint-Domingue par la perte d'une oreille, semblaient en France un attrait de plus ; au lieu du fouet d'un nègre commandeur retombant à coups pressés sur leurs épaules, c'était la main caressante d'une comtesse ou d'une fille d'opéra qu'ils sentaient glisser sur leurs durs cheveux de laine. De la sorte et au milieu même de l'esclavage, il y eut deux peuples chez le peuple noir, le nègre esclave et le nègre bouffon ; le nègre des Antilles, saisi, fustigé à la moindre faute, et le nègre parisien, heureux, impuni, buvant le sucre dans la tasse d'or de sa maîtresse, pendant que son frère engraissait de

ses sueurs le champ africain d'où ce sucre était tiré !

Le goût du siècle, plus qu'un sentiment d'humanité et de compassion, avait donc amené de la part de la marquise cette distinction dans le costume de Saint-Georges. Le plus beau de tous les enfans mulâtres de l'Artibonite, le plus fort, le plus adroit lui avait paru digne d'être excepté de la classe vulgaire des noirs; ces exemples-là se rencontraient alors fréquemment, témoin Zamore, le nègre de M[me] Dubarry, et Scipion, l'enfant gâté de la duchesse d'Orléans [1].

Dans son esprit, M[me] de Langey devait donc trouver Saint-Georges très-honoré, très-heureux.

Mais Saint-Georges était mulâtre, Saint-Georges avait sucé dès l'enfance, avec le lait de Noëmi, cette haine distinctive de la race safranée contre la race noire; il pouvait se croire, comme tous les mulâtres, d'une caste intermédiaire. Cette sorte d'égalité factice, pour les leçons et les jeux, établie à certaines heures du jour entre Maurice et lui l'étonnait à peine; il y avait dans cette âme jeune je ne sais quel levain de noblesse et d'ambition qui fermentait.

Ainsi, bien qu'il ne fût guère entré au service de la marquise de Langey que pour son singe, le mulâtre avait vite compris qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir bientôt l'ami, plus encore que l'émule de Maurice, tant la supériorité de l'âge et de la force lui donnait d'audace, tant il avait hâte de se signaler

[1] Propre mère de Louis-Philippe.

chez Mme de Langey par quelque fait à son avantage, un fait pour lequel la marquise, cette fée nouvelle, radieuse, qu'il admirait de toute la force de son âme, lui dît : « Saint-Georges, merci ! »

Ainsi encore se résolut-il à passer par tous les caprices méchans de Poppo, afin d'arriver par là plus sûrement à l'amitié de Maurice. Cette amitié, il la voulait voir fleurir et se développer chez Maurice à l'aide de son dévouement absolu pour Mme de Langey. Le premier sentiment que le mulâtre ressentit pour cet enfant plus jeune que lui, ce fut un sentiment de compassion mêlée de respect : Maurice était né chétif, Saint-Georges était vigoureux. Le mulâtre n'avait jamais aimé jusque-là que Noëmi ; encore dans cet amour entrait-il un grand orgueil de protection. Les mains jointes devant le fouet de Platon, souvent Saint-Georges avait empêché sa mère d'être inhumainement battue ; il l'avait sauvée dans plus d'une rencontre de sa colère, apaisant le gérant par l'offre de sa chasse ou un tour merveilleux dont il le rendait spectateur. Eh bien, chose étrange ! cette même protection dont le mulâtre couvrait Noëmi, être faible, abandonné, il sentit que la nature de l'enfant la réclamait ; que cette nature, frêle et délicate, aurait besoin de la sienne. Il s'attacha vite à Maurice pour cette raison, l'idée ne pouvant lui venir encore que le fouet n'était que suspendu sur sa tête et qu'en cas de faute, Maurice lui-même ne pouvait l'en exempter !

Nous avons dit que Saint-Georges s'était soumis aux malignités de Poppo ; mais, en vérité, ce digne

animal n'était-il pas, après M. le marquis Maurice, le premier de la maison?

Poppo était un assez laid sapajou, affublé pour l'ordinaire d'un immense chapeau d'Espagnol à plumes bleues et jaunes, comme en dut porter autrefois Pizarre. L'emploi de Saint-Georges était de lui mettre du rouge sur les pommettes, de peigner sa barbe et de lui présenter sur un cristal une appétissante guirlande de goyaves et de fruits cristallisés au sucre candi. Le caractère de Poppo était loin d'être commode : si on lui servait le punch ou le tafia trop chaud ou trop froid, il le rejetait insolemment à la figure de son page, accompagnant ce geste d'une foule de grimaces et de contorsions qui le faisaient ressembler à un vieux Caffre. Deux rangées de dents, aussi aiguës que celles d'un crocodile, donnaient peu d'envie de se jouer à Poppo, qui prenait en outre un singulier plaisir à rejeter sans cesse sur la veste brodée du mulâtre les gouttes de sauce, les morceaux de graisse et de pâtes confites dont M. Printemps, pour complaire à la marquise, le bourrait quotidiennement.

Entre tous les convives, celui qui avait donné le plus de mal à Saint-Georges pendant tout ce repas, c'était Poppo; il l'ajustait malignement de ses doigts velus et lui lançait, pour le faire venir à lui, des noisettes, des pepins d'orange et autres projectiles. Comme on avait trouvé bon de lui laisser suspendre à son cou le tambour de M. Maurice, il frappa dessus à la fin du souper avec un si horrible vacarme que la marquise fit signe au mulâtre de lui arracher le tam-

bour. Saint-Georges s'empressa d'obéir ; mais, à l'instant même, l'odieux Poppo, dont le museau devint d'un rouge cramoisi, le gratifia d'un coup de ses ongles sur le cou, si bien que le sang en jaillit sur ses dentelles.

Il y eut un cri, un cri étouffé ; mais ce qui surprit les convives et les força presque à s'entre-regarder entre eux, c'est que le mulâtre ne semblait pas avoir poussé ce cri. Il se tenait paisible, bien que le sang coulât sous sa veste avec abondance. La colère du singe son maître grondait encore comme un tonnerre souterrain entre ses mâchoires serrées...

— Ce cher agneau ! dit la marquise en se retournant vers sa bête favorite et en lançant à Saint-Georges un coup d'œil irrité, il abhorre la contradiction !

— En ce cas, il ne faut jamais l'agacer, poursuivit le maître de latin, d'autant qu'il n'est pas orang-outang, *simius satyrus*, comme dit Linnée, et Tulpius après lui. L'orang-outang de M. Buffon, que j'ai vu, eut un jour une indigestion de fraises d'un accès de colère rentrée ; il est donc périlleux.....

— De laisser cette fenêtre ouverte..... monsieur le professeur. Le voisinage des maringouins nous va mal ; voilà sans doute ce que vous vouliez dire. Saint-Georges, fermez-la.

Jusque-là personne, hormis le mulâtre, n'avait pris garde à cette fenêtre..... Dans la nuit produite au dehors par l'enlacement confus et sombre des campêches qui la bordaient et qui formaient un cordon serré vers cet angle de la case, scintillaient deux yeux tournés vers Saint-Georges, deux yeux

dont le rayon ne le quittait pas. Quand le sang s'était échappé violemment des veines de son cou, ce n'était pas le mulâtre qui avait poussé ce cri étouffé, c'était cette figure immobile appuyée sur ses deux bras à la hauteur de cette fenêtre. Rien ne l'y détachait en saillie apparente, son teint noir et ses cheveux de même couleur s'y confondant avec l'obscurité dure et bleuâtre des fonds. Le regard de cette tête, regard brillant, animé, avait suivi Saint-Georges dans ses moindres mouvemens quand il avait présenté l'aiguière d'or au jeune marquis, quand il lui avait servi de *moulin*, quand le maître à danser de M. Maurice lui avait fait compliment de sa bonne mine, enfin quand Poppo s'était jeté sur lui de façon si incongrue.

C'était le regard de Noëmi!

Le regard d'une mère a le privilége céleste d'intervenir en tout lieu où souffre son fils; l'œil de la négresse retenait une larme, car son fils, c'était sa vie! Comme un chien aimant, elle eût alors léché sa blessure si elle eût pu se montrer sans inconvenance au milieu de ce monde indifférent; elle eût serré de ses deux mains convulsives la gorge de ce misérable singe! Elle était venue là à tâtons, dans l'obscurité, pour jouir de son fils sans qu'il la vît, pour suivre chacun de ses mouvemens et l'admirer. Saint-Georges couchait depuis quelques jours seulement aux communs de la grande case, Noëmi ne l'avait entrevu que furtivement; elle ne s'en était point saturée, il lui manquait! Elle avait eu soin de dire aux autres négresses qu'elle allait rentrer chez elle; et là, dans le recoin le plus obscur, isolée de toute distrac-

tion, rêveuse, contemplative, elle se livra d'abord à une joie d'enfant en examinant les dorures de son costume, ses joues luisantes, ses yeux plus vifs au feu de ces mille lumières. La négresse n'eût pas aspiré avec plus de charme, pendant la chaleur, la brise rafraîchissante du cocotier que le frémissement léger du pas de Saint-Georges sur ces nattes : sa surveillance ne le quittait pas.

Son grand désespoir, c'était qu'il ne la vît, qu'il ne se troublât et qu'il ne brisât dans son service quelque flacon dès qu'il l'aurait vue. L'envie de quitter cet appui de fenêtre la tourmentait; elle l'abandonnait un instant, puis y revenait bien vite. L'abeille, pompant le suc de sa ruche, l'aile émue et frémissante, éprouve moins de bonheur que n'en éprouvait Noëmi à se délecter des mouvemens de son fils. En le comparant à Maurice, énervé dès son jeune âge, elle ressentait en elle mille aiguillons secrets d'orgueil, les mères de cette couleur puisant toute leur sécurité en l'avenir dans la conformation physique de l'objet de leur tendresse.

Quand Saint-Georges, pour obéir à Mme de Langey, s'en vint fermer la fenêtre, Noëmi avait disparu; il ne la vit pas s'enfuir en faisant sur sa poitrine un signe de croix.....

Mme de Langey, placée entre M. d'Esparbac et M. de Bongars, n'avait pas admis de femmes à ce souper. Les hommes qui l'entouraient murmuraient en vain autour d'elle mille complimens appris par cœur ; en vain ne manquait-il même à certains d'entre eux ni esprit ni belles manières, Mme de Langey gardait vis-à-vis de

ce cercle une attitude indolente, se laissant changer d'assiettes sans les salir, broutant quelques feuilles de son beau et large bouquet qui le disputait aux ananas à gerbes pourprées par ses mille nuances, et n'écoutant pas plus les sornettes de ces messieurs que les traités de morale des professeurs de Maurice.

Cependant M. de Bongars était gouverneur de la colonie, M. d'Esparbac était intendant et avait du goût, et M. de Vannes faisait de petits vers pour se consoler des rigueurs du biribi.

M. Gachard, le financier, possédait à son doigt une crapaudine de cinq cents louis, le galon de ses laquais était plus large ; il osa raconter qu'il dormait fastueusement dans un lit doré sous un ciel de glaces et qu'il *consommait* six cents nègres. Ceci lui valut un coup d'œil......

Une certaine dignité froide ayant cependant remplacé bientôt la première gaîté du vin, une partie de la société dut songer à la retraite. Le silence de la plaine était devenu profond, la nuit assez noire, le sol éclairé seulement par les scarabées traînant leurs corps étincelans sur les sables. Des exhalaisons dévorantes, s'élevant du sein des marais, corrompaient alors les parfums de l'acacia; la terre haletait de chaleur et de fatigue. Si la fièvre de l'industrie n'eût point secoué, à la table même de Mme de Langey, ces lourdes natures, ses convives fussent demeurés pour la plupart; mais dans peu ces corps assoupis se remuèrent. Le pas des chevaux et la voix des laquais retentirent bientôt sous la galerie; la marquise jeta à ses hôtes un bonsoir majestueux du haut de son

10.

balcon, et ils partirent fendant l'air pour se créer eux-mêmes un vent factice. L'habitation de la Rose reprit son calme.

Le poids de cette chaleur accablante ne tarda pas cependant à se faire sentir à la marquise. La fatigue du souper l'avait clouée, pour ainsi dire, dans la galerie; l'œil machinalement tourné vers Maurice, elle le contemplait légèrement assoupi auprès de Saint-Georges. Le désordre du souper régnait encore, çà et là des verres encore pleins, des glacières d'argent dont la grésille extérieure se fondait. Armé d'un large éventail de feuilles, Saint-Georges écartait les moustiques du front de Maurice.

Tout d'un coup il y eut, au milieu de ce silence, une clameur aiguë, lamentable..... Elle éclata d'abord, puis elle s'éteignit sourdement articulée comme une voix humaine dans la peur. Cette voix étrange réveilla l'enfant; la marquise s'aperçut alors seulement que Poppo avait disparu.

On sonna la cloche, on battit même, à le crever, l'innocent tambour de Poppo; rien ne parut. Mme de Langey, très-alarmée pour son singe, dit à Saint-Georges de la suivre en s'armant de son fusil. Tous deux, ils descendirent au centre des jardins de la Rose. La marquise avait mis son masque de gaze. En passant sous un dôme majestueux de palmistes, il lui sembla que le vent avait fraîchi et qu'il agitait leurs panaches. Mme de Langey pensa que Poppo s'était absenté pour courir le bord de l'Ester, où il se livrait parfois à quelque pêche nocturne et frauduleuse. Le ciel en ce moment recouvrait sa robe

d'azur, des couples d'anolis familiers se poursuivaient sur les herbes, étalant à la lune, qui ressortait des nuages, leurs belles écailles dorées. La marquise n'entendait plus aucun bruit; Saint-Georges, couvrant ses oreilles de la paume de ses mains, écoutait avec impatience le cri du grillon troublant seul ces solitudes. Tout d'un coup, la crosse de son fusil, avec lequel il écartait les ronces parasites, heurta quelque chose d'agile et de furtif qui se déroula devant lui en poussant un sifflement; c'était une couleuvre qui remonta bien vite au tronc noueux d'un mapou et se blottit dans ses cavités.

Au-dessous de l'arbre le singe était étendu, râlant encore; le sang coulait à gouttes rares de son mufle rose, un sang presque verdâtre, coagulé déjà sous les piqûres de la couleuvre pourpre.....

Avide, comme tous ses pareils, de détruire la nichée des oiseaux et de jeter leurs œufs à terre, Poppo s'était suspendu par sa queue aux fortes branches du mapou; mais arrivé au gîte ténébreux de la couleuvre, elle l'avait piqué de façon à lui faire perdre l'équilibre. Le corps du pauvre singe, contusionné par l'affreuse chute qu'il venait de faire de l'une des branches du mapou, avait été reçu, pour comble d'infortune, par des bayaondes à crête aiguë : de là ces cris furieux et cette agonie du désespéré Poppo. Le singe se mourait autant de sa chute que du gonflement mortel de sa piqûre.

Toutefois ce ne fut pas ce spectacle qui fit ployer sous elle les genoux de la marquise ; — non, — mais une autre vue, vue soudaine, impérieuse; Mme de

Langey venait de reconnaître le mapou sur lequel le nom de Tio-Blas était écrit.

Dans toute autre circonstance, elle eût songé à secourir Poppo; cette fois, poussée par un pressentiment qui lui faisait redouter un autre danger, elle s'approcha hardiment de l'arbre dont la masse gigantesque vit éclairer bientôt son feuiller sous la torche de bois-chandelle que le mulâtre avait prise avec lui, et qu'il alluma à l'aide de sa pierre à fusil et de quelques feuilles sèches.

Au-dessous du nom de Tio-Blas, Mme de Langey put lire un autre nom tout récemment entaillé sur l'écorce et dont la dernière lettre n'était pas encore formée; c'était le sien : *Caroline !*

Des pas lourds retentissaient en ce moment vers cette partie isolée du parc; Saint-Georges, secouant sa torche sur les buissons et les frappant par intervalles de son fusil, semblait vouloir préserver Mme de Langey de la piqûre venimeuse de tout reptile, quand, par un geste habile qui se fit autour de lui, il se sentit arracher la torche d'entre ses mains.

Presque en même temps elle s'éteignit sous le pied d'un homme..... Saint-Georges se retourna et vit, ainsi que Mme de Langey, l'homme s'avancer vers le mapou aux faibles clartés de la lune. Ce nouveau venu regarda quelques secondes autour de lui, puis il siffla la couleuvre, à laquelle il présenta quelques fruits secs et un vase de laitage.

La couleuvre au collier de pourpre parut bientôt; elle s'approcha de l'homme d'un air soumis et comme

s'il se fût agi d'obéir à son roi et maître. Elle retirait son cou lorsqu'un coup de feu l'abattit.

— Bien tiré, Saint-Georges! cria M. Joseph Platon, qui survenait essoufflé. Bien tiré; mais votre mère Noëmi vous attend à la veillée... Est-ce un ibis vert que vous avez descendu, mon jeune ami? Qu'est-ce enfin? A-t-on retrouvé Poppo?

Pour toute réponse, Saint-Georges, qui abaissait son fusil, fit voir à M. Joseph Platon le corps de Poppo et à peu de distance du singe la couleuvre pourpre formant sur l'herbe, à la lune, un vrai collier de rubis. Trouvant sans doute que les mânes de son perroquet étaient vengées, Platon poussa une exclamation de joie qu'heureusement Mme de Langey n'entendit pas, tant elle prêtait une craintive attention aux mouvemens de l'homme qui venait de présenter le lait à la couleuvre..... Cet homme avait ri d'un rire infernal lorsque la couleuvre était tombée.

— Caroline! je vous retrouve, murmura-t-il en bondissant tout d'un coup aux côtés de la marquise, dont il arracha le masque de gaze.

— Tio-Blas! dit-elle d'une voix presque éteinte par la frayeur.

— Moi-même, Caroline, j'ai à vous parler cette nuit.....

— Cette nuit?

— Dans une heure, Caroline. Demeurez dans votre chambre, j'irai.

La marquise le regarda, et elle eut peur; elle lui fit de la tête un signe d'assentiment.

— Dans votre chambre, reprit-il.

— Dans ma chambre, Tio-Blas.

Il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu et ne tarda pas à franchir les raquettes les plus serrées. On eût dit que les paroles de cet homme singulier avaient cloué Mme de Langey à la place même où elle venait de les entendre..... Le mulâtre et Platon ne pouvaient rien comprendre à cette scène.

Cependant les laquais noirs de l'habitation arrivaient; ils ramenèrent leur pâle maîtresse sur leurs bras. Finette fut la première à remarquer le désordre et l'abattement de son visage.

— Reposerai-je dans votre chambre comme j'ai coutume, madame? demanda la mulâtresse à la marquise.

Elle soulevait en même temps le réseau bleu de la moustiquaire.

— Pas ce soir, Finette; la veillée de Noëmi vous retiendrait à l'office, n'est-ce pas, si tel était mon bon plaisir?

— Oh! certainement, madame la marquise, et jusqu'à cinq heures encore!.....

— Eh bien, Finette, vous pouvez aller à la veillée.

— Madame est bien bonne, et je la remercie de tout mon cœur. Mais comme madame est pâle!

— Tu crois, Finette? dit Mme de Langey en s'approchant de sa glace.

— La perte de Poppo est grande, reprit Finette; mais aussi Poppo était bien gourmand. Je connais,

madame, un capitaine anglais qui vous rapportera un *ouistiti*[1].

Dès que Finette fut sortie, Mme de Langey, remise à peine de son trouble, visita de nouveau avec un grand soin les fenêtres que Finette avait fermées. Aucun pas ne retentissait vers cet endroit de la case, et, comme pour la rassurer, arrivait à travers les fraîches raies des persiennes la voix chevrotante des vieux nègres réunis autour de Noëmi à l'office.

Tout d'un coup la marquise poussa un cri étouffé et recula comme si la couleuvre pourpre se fût levée sous ses pieds.....

Un homme, sortant sa tête de dessous les courtines en dentelles de sa toilette, se tenait debout et la regardait les bras croisés.

[1] Le plus petit singe connu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

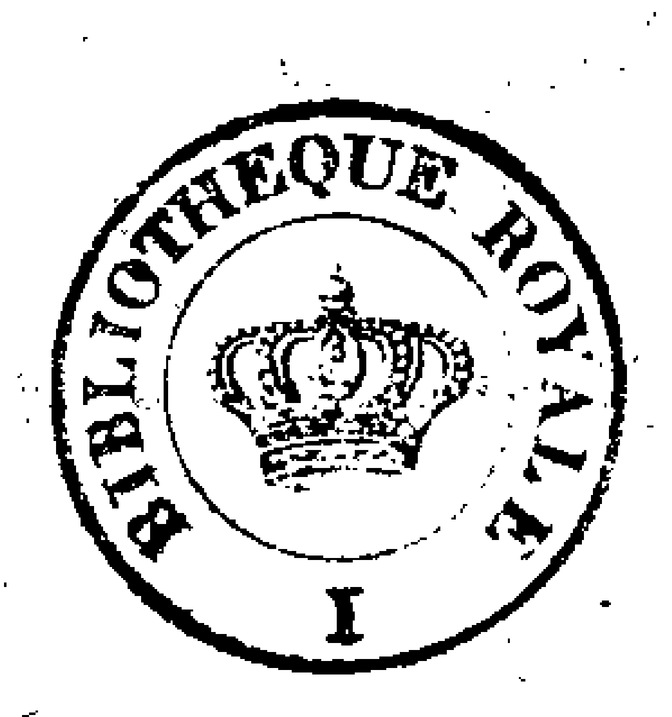




TABLE DES CHAPITRES.



le octobre 6

